

ANTIDOTES

Le “songe exotique” de la Fraction armée rouge

Bien en peine de trouver un quelconque soutien dans le prolétariat indigène ou immigré d'Allemagne fédérale, la Fraction armée rouge use, depuis sa fondation, d'une imparable doctrine de légitimation : elle se veut l'avant-garde des masses misérables du tiers-monde écrasées par l'impérialisme, au coeur de la métropole capitaliste. Or l'étude généalogique montre que loin d'être un rejeton pervers du tiers-mondisme révolutionnaire, ce projet trouve son origine dans ...la littérature nationaliste de la République de Weimar

“Comme certains néo-nationalistes de ses amis, et en particulier Hielseher qui présentait l'Allemagne de 1927 comme une “colonie” du capitalisme occidental”, Jünger se transforme dans sa conscience d'exploité en allié des peuples colonisés dont les Allemands ne sont pour lui qu'un cas entre beaucoup d'autres.”¹

Curieux télescopage idéologique...

Exhumé, ce singulier héritage laisse cependant entier le problème de la vocation à une mission si éminemment sacrificielle. Ou plutôt laissait car un ouvrage récent -à lire impérativement dynamite ledit processus légitimateur et ridiculise légèrement au passage nos croisés tapis “dans le ventre de la bête”, selon l'expression fameuse du Che Guevara.

(...) “Dans les sociétés industrialisées, la complexité de l'espace social se révèle telle que la vie politique se trouve en quelque sorte “sectorisée”. Bien que de façon très imparfaitement rationnelle, chacun investit sa dose variable d'énergie civique dans des calculs de rentabilité limités aux divers segments sur lesquels il se place dans un milieu donné. L'entrecroisement des intérêts qui en résulte fait que les périodes de crise politique profonde deviennent rarissimes sinon impossibles, les grandes mobilisations multi-sectorielles prenant figure d'événements assez inconcevables en raison de la divergence des intérêts de chaque secteur. Cette logique tend le ressort de la stabilité démocratique.

Mais, dans le même temps, elle oppose un obstacle peu franchissable à l'enthousiasme démocratique. Dans les conditions normales, celui-ci est devenu inaccessible aux citoyens. Ces derniers ne peuvent plus se bercer de l'illusion de retrouver une identité personnelle unidimensionnelle parce que non tirillée entre des anticipations contrariantes. Ils n'ont pas davantage le loisir de communier avec leurs semblables dans un vaste élan de fraternité, puisque cette fusion au nom de l'idéal s'inscrit désormais dans le registre du passé de nos sociétés. Pourtant, les habitants des pays nantis ne cessent pas de rêver à une “suspension de la complexité de la société” qui satisferait leur besoin d'homogénéité personnelle et communautaire. Ils voudraient redevenir vrais croyants, ne serait-ce qu'un instant. Ils feignent d'atteindre ce but, en s'exaltant comme les cents parisiens de 1968 ou en évacuant artificiellement leurs différences dans une superficielle communion écologique. Pourtant ils ne tardent pas à découvrir le caractère éphémère ou factice de ces émois. Il ne leur reste alors d'autre recours que de projeter hors de nos mornes contrées leur soif d'une identité réconciliée avec soi-même et avec les autres. Leur “homogénéisation tendancielle” ne se réalise plus, comme elle le faisait autrefois pour certains, sur le terrain d'un au-delà surnaturel. Elle se rassasie dans la communion imaginaire avec le Tiers Monde, spécialement avec l'Amérique latine, plus familière aux moins voyageurs. La jouissance s'acquiert par procuration, avec un partenaire dont les traits sont ceux d'un songe exotique préféré à la réalité”.

Patriotisme basque

(Du même ouvrage)²

(...) “ Pionniers de la démocratie ibérique jusqu'en 1936, les Basques sont devenus incapables de comprendre que les activistes de l'ETA n'ont jamais fait qu'oeuvrer contre celle-ci. Le nombre moyen de leurs victimes n'avait jamais dépassé la vingtaine au cours de chacune des années précédant la mort du général Franco, en 1975. Il est passé à près de soixante en 1977, cent vingt environ en 1979 et 1980, et à une cinquantaine par an

depuis lors. Ce massacre n'empêche pas les Basques de professer à 54% - selon une enquête de 1979 - une opinion favorable envers ces ennemis déterminés d'une démocratie toujours fragile (la proportion de leurs admirateurs atteint même 72% chez les jeunes de 18 à 24 ans). Plus gravement, cette sorte d'acquiescement populaire débouche sur un rejet du principe démocratique lui-même. Les Basques d'origine votent en majorité pour des partis liés aux terroristes. Ils se révoltent à l'idée que ces derniers puissent subir le même sort que les gardes civils, les témoins gênants ou les socialistes "castillans" qu'ils mitraillent.

Au-delà, ces anciennes victimes de "l'impérialisme espagnol" se transforment elles-mêmes en impérialistes. Voisine du Pays basque, la Navarre comprend une minorité de langue basque. Cela justifie à leur yeux qu'on la considère tout entière comme telle et qu'on exige son rattachement au Pays basque. Des droits historiques incertains sont invoqués dans cette perspective, qui font litière de la décision que les Navarrais pourraient prendre dans un scrutin d'autodétermination. Les habitants du territoire autonome d'Euzkadi refusent cette procédure à 43%; ils le font même à 66% lorsqu'ils se considèrent comme de souche basque sans mélange de sang castillan. Les Navarrais n'ont pas à être consultés. Ou, s'ils l'étaient, leur avis ne compterait pas face à la conviction des Basques. Présentée comme l'un des points d'aboutissement de la dynamique démocratique et comme une réparation des torts causés aux minorités périphériques par l'Etat centralisateur, la résurgence politique de ces minorités se traduit dans le cas basque par l'autoritarisme effronté d'une volonté de domination presque raciste.

(...) S'identifiant aux plus nordistes qu'eux, en l'occurrence aux Français, les Basques espagnols ont vécu jusqu'à la guerre civile de 1936 dans une sorte de quant-à-soi démocratique qui prétendait tourner le dos aux convulsions révolutionnaires ou dictatoriales des malheureux Castillans et des folâtres Andalous. Le mépris qu'ils ont grossi de la sorte les enferme aujourd'hui dans le ghetto de leur vindicte anti-démocratique. La démocratie espagnole les froisse plus encore que ne le faisait la dictature du général Franco. Celle-ci respectait au moins leurs idées reçues sur le manque d'esprit civique de leurs compatriotes et ennemis. "

EXCLUSIF : Cellules communistes combattantes

Comment tombe une organisation trop bavarde

Pourquoi les groupes révolutionnaires seraient-ils les seuls à travailler en "collectifs"? Le texte suivant est l'oeuvre d'un "collectif d'études" au sein du Groupe Inter Forces Antiterroriste belge, qui participe depuis C origine aux travaux de notre séminaire, et en constitue l' "élément internationaliste" le plus ancien et le plus fidèle. Amicales pensées d'eux tous, donc, et remerciements au Lieutenant-Colonel Christian Vanneste, qui dirige le GIA, pour l'ouverture d'esprit dont il fait preuve, et la gentillesse de son accueil. XR.

Jusqu'à octobre 1984 la Belgique avait été relativement épargnée par le terrorisme. L'histoire récente avait cependant vu se dérouler sur notre sol des attentats sanglants, mais liés exclusivement au terrorisme international. A l'origine de ces actions violentes, les causes irlandaise, basque, arménienne, palestinienne, albanaise.

La Belgique, en ce matin d'octobre 1984 vit donc son premier acte de terrorisme indigène. Un communiqué à la presse revendiqué, au nom des Cellules Communistes Combattantes, un attentat à la bombe commis contre les locaux de la firme Litton Business International à Bruxelles. Un texte d'inspiration marxiste-léniniste très nette accuse, chiffres à l'appui, Litron Industrial d'être le concepteur, le fabricant et le producteur du système de guidage des missiles Guise qui doivent être prochainement installés sur notre territoire.

Ceci était-il prévisible? Oui, peut-être: plusieurs "signaux" successifs avaient attiré notre attention.

1- Tout d'abord, dès 1981, la parution de la revue internationale pour le communisme "Subversion" (deux numéros et un cahier spécial) nous avait fortement intéressés. En effet son dirigeant, Frédéric Oriach, militant révolutionnaire français, célèbre ou presque, était épaulé dans sa tâche de rédaction par un sympathisant belge des guérillas urbaines européennes déjà connu de nos services, Pierre Carette.

Un examen attentif de "Subversion" mettait clairement en évidence la volonté annoncée d'affrontement avec l'Etat et ses "complices. On y soulignait aussi la primauté de la pratique.

L'arrestation de F. Oriach en 1982, et des dissensions internes mettront fin à l'existence du collectif "Subversion". Mais Pierre Carette, militant de la première heure - il avait déjà soutenu le combat de la RAF en Belgique - ne voulait pas en rester là.

Il mit alors sur pied un nouveau collectif intitulé "Ligne Rouge", basé à Bruxelles, qui, de l'été 1983 à l'automne 1986, diffuse 19 numéros d'un bulletin imprimé. Carette en est l'inspirateur. Il est entouré notamment de Pascale Vandegerde, Didier Chevolet et Bertrand Sassoie. Les textes diffusés dans cette revue proviennent des diverses organisations combattantes européennes : BR, Grapo, etc., voire extra-européennes : Farl, Guérilleros-fedayin du peuple iranien.

A ce moment déjà, Pierre Carette élabore patiemment une plate-forme idéologique qui annonce son passage à l'acte d'octobre 1984.

Bernard Sassoie était quant à lui déserteur depuis 1982. Il se bornait, par sécurité, à ne plus remettre les pieds chez ses parents.

Il vivait en réalité rue d'Albanie à Bruxelles, avec Pierre Carette, c'est-à-dire au siège de la Docom (DOcumentation COMmuniste) qui publia successivement Subversion et Ligne Rouge.

2 - La mairie de Saint-Gilles à Bruxelles raya du registre communal Pierre Carette en février 1984 : il n'avait plus paru à son domicile depuis quelques semaines. Voilà un deuxième signe marquant.

3 - Au début des années 1980, Carette côtoya la mouvance d'Action dite et des militants italiens des Brigades rouges réfugiés à Paris. C'est probablement à la suite de ces contacts que Carette eut connaissance de textes fondamentaux rédigés entre 1979 et 1980 par des militants emprisonnés des BR, dont les fameuses "XX thèses finales" sont la clef de voûte. L'ensemble de ces textes fut diffusé sous le titre "L'abeille et le communiste" ("l'Ape e il comunista")³ par la revue "Correspondenza Internazionale", en décembre 1980. C'est la "Docom" qui en assura la diffusion en français, par le biais de l'imprimerie "Georges Dimitrov" (sic) de Bruxelles⁴

Ce texte expliquait que les OCC avaient entamé avec un certain succès la propagande armée. Mais il constatait surtout qu'on arrivait au moment où s'imposait le saut qualitatif de l'organisation communiste combattante, au Parti Communiste Combattant, avant d'aller à la guerre civile (le troisième stade menant à l'instauration du pouvoir rouge).

Ce document décrivait certains axes de lutte (politique, socio-économique) mais le plus important était la thèse numéro 19, "au centre, encercler les encerclés" qui visait directement l'Otan. Voilà donc ce qui allait, pour la première fois, unir la majorité des organisations communistes combattantes européennes. L'attentat contre le général Haig (RAF) et l'enlèvement du général Dozier (B.R.) ne furent que les prémices de cette nouvelle stratégie. Ce dénominateur commun, "l'attaque contre l'Otan", prenait un sens particulier quant on sait que la décision d'implanter des missiles en Europe fut prise en décembre 1979. Une coïncidence ? Nous ne le croyons pas.

4 - Voilà pourquoi, l'instruction étant close et les intéressés condamnés, nous pouvons dire qu'en 1982 déjà, dans une de ses nombreuses lettres à F. Oriach, P. Carette mentionnait en des termes sibyllins que quelque chose se passerait en Belgique en septembre 1984. Il faisait déjà référence à la période d'implantation des missiles en

Belgique. Ce document fut retrouvé lors d'une vaste opération de perquisitions lancée le 19 octobre 1984.

5 - Le 13 mars 1984 survint la prise d'otages balisée par les membres du noyau central d'Action directe à Bruxelles. Lors d'une tentative d'arrestation. Carette et Sassoie étaient déjà clandestins rappelons le.

6 - Au printemps 1984, nous sommes amenés à nous intéresser de près à des tentatives répétées de vols d'explosifs dans des carrières en Belgique. C'est le 2 juin 1984 qu'un vol de plus de 800 kg d'explosifs fut commis, avec une audace incroyable, à Ecaussines, près de Mons.

Nous ne dûmes pas attendre longtemps les conséquences de ce vol puisque cet explosif semble avoir été utilisé par Action directe dans sa campagne de juillet 1984 à Paris. La certitude en fut acquise lors de l'attentat raté contre le siège de l'UEO à Paris, à la fin du mois d'août.

Cette conjonction, significative à notre sens, d'éléments nous avait amenés, comme vous pouvez l'imaginer, à tirer la sonnette d'alarme et à renfoncer la surveillance de Ligne rouge et de ses sympathisants. Malheureusement, ceci ne nous permit pas de retrouver la trace de Carette et de Sassoie avant les attentats de septembre 1984.

Voici aussi pourquoi la presse belge parlera, lacs de la première campagne des CCC, de la piste "Action directe". Une opération d'infiltration étant impraticable -il n'y avait à ce moment-là que deux clandestins- il nous était évidemment impossible de savoir sous quel nom les actions futures allaient être réalisées. Nous avons alors choisi d'intituler un document de synthèse : "Action directe, une branche belge ?". La réponse viendra le 2 octobre 1984. Les actions venaient confirmer nos hypothèses, mais Carette et Sassoie couraient toujours.

Les CCC ont commis du 2 octobre 1984 au 16 décembre 1985 quelques 26 attentats, tous parfaitement réussis (sauf un, celui de MAN le 3 octobre 1984).

Elles n'abandonnent jamais d'indices sur les lieux permettant d'en identifier les membres avec certitude à une exception près. Seul le démantèlement de leurs bases logistiques, après leur arrestation du 16 décembre 1985, nous permettra d'accumuler des preuves utilisables en justice.

Pour chaque attentat, les CCC diffusaient largement des documents de revendication. Ils diffusèrent également le 10 mai 1985 un texte stratégique qui fut essentiel pour la réalisation de notre démarche analytique. (Au total 170.000 mots). Venons en dès lors au coeur du problème : était-t-il possible de pénétrer la logique interne de l'organisation (notamment dans le choix de ses objectifs) et ceci aux fins d'anticipation

Oui, dans une certaine mesure. Nous nous en expliquerons plus loin. Notre but était donc de pouvoir déterminer, avec un facteur de probabilité raisonnable, la ligne de conduite future des Cellules communistes combattantes (par la voie de la compréhension de leur méthode, et de sélection des objectifs).

Cette analyse fut réalisée sur base

- de documents publiés par Subversion et Ligne rouge;

- de l'examen à notre sens fondamental du texte stratégique des CCC (10 mai 1985), des "XX thèses finales" des BR.

Décrivons donc le processus de choix des objectifs CCC, mais en prenant comme base quelques éléments des "XX thèses finales", fondement du texte stratégique des CCC.

(1) La phase de propagande armée.

Les axes de lutte principalement développés sont ceux qui visent une adhésion des masses : **anti-guerre et anti-austérité**.

(2) La phase de transition à la guerre civile.

Les axes de lutte principalement suivis sont ceux qui supposent une adhésion des masses déjà partiellement réalisée : de contrôle social, anti-réformistes et anti-révisionnistes.

En effet, les attaques contre les révisionnistes et les réformistes sont à considérer comme des “clarifications” internes visant à radicaliser la lutte et à diminuer le nombre d'interlocuteurs entre l'organisation terroriste et l'Etat au profit de la construction du “Parti Communiste Combattante. De même, les attaques contre l'axe de contrôle social intéressent moins les masses que “l'austérité” (l'affrontement à ce point de vue serait limité entre l'organisation terroriste et les forces de police).

Ces deux options sont donc moins rentables politiquement au niveau de la “conscientisation” des masses.

(3) La phase de la guerre civile.

Le contenu dominant de cette phase sont les opérations d'anéantissement (des assassinats, en bon français).

Un commentaire est ici nécessaire, sur le risque de voir les Cellules communistes combattantes passer à de telles actions. Nous reprenons ici en partie l'article 13 des vingt thèses finales des Brigades Rouges

“Nous avons soutenu plus haut qu'il n'y avait pas de contradiction entre propagande armée et opération d'anéantissement, comme il n'y a pas de contradiction entre guerre civile et anéantissement. Cette absence de contradiction ne signifie pas, toutefois, que le recours d cette forme de l'action militaire suive les mêmes lois dans les deux phases. Dans la phase de propagande armée, les opérations d'anéantissement s'inscrivent dans une stratégie de désarticulation, dominée par le principe tactique de la Sélectivité. Celle-ci implique donc que se concentre sur les cibles de ces opérations le maximum de haine prolétaire, ou au moins, que la fonction objective de la cible sur le terrain de la contre-révolution soit d tel point évidente qu'elle permette une compréhension immédiate et sans équivoque de la part des masses. Dans cette phase, les “excès représentent de vraies erreurs politiques.

L'attaque de la FEB du 30 mai 1985 s'apparente donc bien pour les Cellules Communistes Combattantes à un excès assimilé à une erreur politique grave (décès de deux pompiers, des prolétaires).

En revanche, l'action réalisée le 15 janvier 1985 contre les locaux du NSSG à Bruxelles envisageait clairement l'anéantissement des deux G'S qui en assuraient la sécurité. Les CCC n'avaient-elles pas écrit dans le communiqué diffusé à cette occasion “aujourd'hui la qualité du choix de notre objectif, et notre détermination d y porter l'attaque impliquent la possibilité de blesser ou tuer des militaires US ou leurs complices, ... Nous anéantissons cette protection si elle s'oppose d notre action, ... la vie humaine n' est pas un absolu en soi”.

Nous rappellerons également que le 4 novembre 1985, le véhicule d'un vigile de sécurité de la Banque Bruxelles-Lambert sera criblé de balles. Après cette digression sur le “choix de mort., revenons en à l'élaboration du processus de “choix des objectifs” par les CCC.

Ce mode de fonctionnement peut être résumé comme suit .

1- Choix d'un thème central : les CCC choisissent un thème central pour leur campagne (article 12 des “ XX thèses finales ”). Ce choix, dans le cas précis de la première

campagne (octobre 1984 - janvier 1985), a été orienté par l'existence d'un dénominateur commun à toutes les Organisations Communistes Combattantes en Europe Occidentale, **l'attaque contre l'OTAN** (représentant le “bras armé” de l'impérialisme). Il est important de noter ici que le projet de “construction de l'organisation combattante des prolétaires” sous-tend tous les actions des CCC.

2- **Choix d'un facteur ponctuel** : on choisit ensuite un facteur ponctuel qui doit servir d'amorce pour la prise de conscience au niveau des populations. Il est donc impératif que cette “amorce” soit d'une limpidité politique exemplaire.

3- **Choix de secteurs de lutte associés** : enfin, autour du thème central (exemple : l'axe anti-guerre), les CCC choisissent des secteurs de lutte associés où les antagonismes révélés par l'analyse idéologique sont présents (les contradictions réelles et concrètes). Une série d'actions relieront alors les secteurs choisis à la stratégie globale.

Synthèse schématique des attentats CCC.

Première campagne: (octobre 84 - janvier 85; 12 attentats)

- (1) Thème central: “Contre la guerre impérialiste, la guerre civile ! (slogan au bas des communiqués).
- (2) Facteur ponctuel : L'installation des missiles US en Belgique et l'anniversaire de la révolution d'octobre 1917 en URSS.
- (3) Secteurs de lutte
 - (a) industries de l'armement (Litton, Mann, Honeywell) (tous cités dans Subversion)
 - (b) partis de la coalition gouvernementale (PRL/PVV/CVP)
 - (c) Otan : Biaisier, pipe-lines et Nato Shape Support Group.

Les attentats “d'opportunité” du 1- et 6 mai 1985. (2 attentats)

L'action du 1er mai, un attentat d'opportunité, visait à recueillir le maximum d'échos favorables dans les masses par la destruction de la FEB (équivalent du CNPF). Cet attentat, dans sa dynamique et sa symbolique, devait probablement initier une future campagne axée sur l'austérité.

Le “dérapage” de l'action et donc la perte du bénéfice de la conscientisation des masses par les actions antérieures, aura stoppé net le processus.

Néanmoins, l'attentat du 6 mai 85 contre l'EMG-Gd démontre les capacités d'adaptation (de souplesse tactique) des CCC.

Il y avait probablement déjà eu une reconnaissance de certains objectifs de l'axe de contrôle social.

Deuxième campagne: (octobre -décembre 85, “ Karl Marx”, 7 attentats)

- (1) Thème central: “Contre le capitalisme et sa crise, la guerre civile”
- (2) Facteurs ponctuels: la période préélectorale et l'anniversaire de la campagne d'octobre.
- (3) Secteurs de lutte
 - (a) les intercommunales mixtes gérant l'énergie.
 - (b) les finances (bureaux de contributions, secteur bancaire).
 - (c) les secteurs en restructuration forcée (Fabrimetal) associés aux directives européennes.

Troisième campagne: (octobre - décembre 85, “Pierre Akkerman”, 5 attentats)

- (1) Thème central: “Combattre le militarisme bourgeois et le pacifisme petit-bourgeois”.
- (2) Facteur ponctuel : la manifestation anti-missiles du 20 octobre 1985.
- (3) Secteurs de Lutte
 - (a) ABL (Infosermi)
 - (b) pacifiste (Galand)
 - (c) Motorola - BOA (d) Pipe-line OTAN

Toutes ces actions relevaient d'une stratégie définie communément sous l'appellation de “propagande armée”.

Des éléments précis recueillis après l'arrestation des CCC nous permettent de penser qu'un arrêt des actions "militaires" allait avoir lieu afin de résoudre le conflit politique existant entre les clandestins et les membres de Ligne Rouge.

Néanmoins, les CCC allaient avant cette pause passer une action d'anéantissement contre une personnalité ministérielle influente ou du monde financier.

Cette analyse de choix des objectifs nous permet d'émettre des avis "d'imminence d'attentat" contre plusieurs cibles,

- la gendarmerie, visée le 6 mai 85,
- en mai 85, nous annonçons la réouverture probable des hostilités en octobre 1985,

Nous avons choisi comme prochain facteur ponctuel mobilisant les élections législatives du 13 octobre 85 et la date anniversaire du premier attentat CCC.

Cela se confirma par l'ouverture de la campagne Karl Marx le 8 octobre 1985. Les CCC demandèrent d'ailleurs un boycott des élections (pourtant obligatoires en Belgique).

-fin octobre 1985, nous lançons un message annonçant, sur la base de l'analyse exclusivement, (imminence d'une attaque contre le secteur bancaire en précisant les sociétés visées. Cela se confirma les 4 et 5 novembre 1985.

La même opération fut réalisée lors de la visite du Président Reagan le 21 novembre 85 (les firmes US à vocation militaire furent mises en alerte). Nous aurons une confirmation de la justesse de nos analyses face de l'attentat à Anvers le 4 décembre 85.

Un texte des CCC expliquait alors avec force détails pourquoi la BoA était à placer sur l'axe antimilitariste et anti-pacifiste et non sur l'axe anti-austérité.

Il mentionnait en outre : "Contrairement aux ragots médiatiques qui dénaturent notre politique en la présentant comme une compilation hasardeuse et anarchique d'actions de partisans, nous agissons toujours avec réflexions, critiques, ordre et méthode, à partir d'analyses précises et en fonction de buts à atteindre, politiques et organisationnels, immédiats ou historiques.

Une confirmation de plus de l'adéquation entre notre approche analytique extérieure et la dynamique interne du groupe.

Il est évident que l'analyse n'offre pas toujours tous les éléments d'ante mais cette approche peut néanmoins être très fructueuse, ainsi qu'une technique que nous développons au sein de notre groupe, en liaison avec des universitaires, à savoir (usage d'analyse de contenu informatisée appliquée aux textes terroristes.

Cette anticipation était réalisable car les CCC respectaient certaines conditions :

- groupe restreint,
- chef charismatique,
- rigidité idéologique,
- analyse du degré de conscientisation des masses (clef psychologique).

Ceci pouvant être modifié par: des problèmes logistiques, les opérations policières...

L'arrestation des membres clandestins des CCC.

L'origine fut la mise en évidence (selon une technique maoïste bien connue) d'une singulière corrélation entre les lieux d'attentats et les lieux de dépôt des revendications. Ainsi, la campagne Karl Marx verra 4 objectifs frappés à Charleroi sur 7 au total, (2 à Bruxelles, 1 à Louvain).

Rappelons que P. Vandegeerde et Didier Chevalet avaient plongé dans la clandestinité en septembre-octobre 1985.

Les services spécialisés diffusèrent alors la photographie des 4 clandestins à Charleroi, en pensant qu'une base devait s'y trouver. C'est ainsi qu'un contact fut réalisé avec P. Vandegeerde, puis Chevalet et le jour même avec les deux autres clandestins.

Les découvertes de bases logistiques et autres suivirent (par défaut de paiement des loyers ou reconnaissance-photos).

ANNEXES

Les attentats commis par les C.C.C. en Belgique

Octobre 84

Mardi 2 : les CCC font sauter un engin explosif au siège de la société "Linon Business International", rue du Bon Pasteur à Evere.

Mercredi 3 : les CCC s'en prennent à la société "Man-VW Truck and Bus" avenue Gosset à Dilbeek

Lundi 8 : les CCC font exploser une charge explosive devant le siège de Honeywell, boulevard Léopold II à Evere.

Lundi 15: les CCC détruisent le centre Jean Rey (centre d'études politiques Paul Heymans) sis 39 rue de Naples à Ixelles.

Mercredi 17 : les CCC détruisent le secrétariat de la section Gand-Eeklo du CVP, 14 avenue du Roi Albert à Gand.

Lundi 26 : deux pylônes de radiocommunication situés aux confins de la base aérienne de Bierset sont détruits par les CCC.

Décembre 84

Mardi 11 : six attentats à l'explosif perpétrés par les CCC détruisaient quasi simultanément six stations de pompage du pipe-line de l'OTAN traversant la Belgique d'Ouest en Est.

Janvier 85

Mardi 15 : les CCC font sauter une Ford Fiesta bourrée d'explosifs et de bouteilles de gaz à Woluwé-Saint-Etienne devant le siège du "Nato-Shape Support Group", 13 chaussé de Louvain.

Mai 85

Mercredi 1: les CCC font exploser devant le siège de la FEB une camionnette Toyota "Hiace" remplie de bonbonnes de gaz ceinturées de bâtons de dynamite. Deux pompiers sont tués.

Lundi 6 : les CCC font sauter une charge de TNT en s'en pesant au bâtiment de la diction supérieure de la logistique et des finances de la Gendarmerie à Woluwé Saint-Lambert, 245, nue Père Eudore Devroye.

Octobre 85

Mardi 8 : les CCC abandonnent une camionnette rouge de marque Renault qui explose devant le siège de l'exploitation de l'intercommunale Sibelgaz situé 16, quai des Usines à Laeken.

Samedi 12 : les CCC font exploser quasi simultanément, en y jetant des attachés-case bourrés d'explosif, le bâtiment abritant la direction de Fabrimétal Hainaut-Namur et celui de l'administration carolorégienne des contributions directes situés tous deux rue Puissant à Charleroi.

Samedi 19 : les CCC lancent un cocktail molotov contre la voiture de l'épouse de Pierre Galand, avenue Van Ophem à Uccle.

Novembre 85

Lundi 4 : les CCC font sauter un véhicule piégé devant le complexe abritant le centre national administratif de la Banque Bruxelles-Lambert, 60 cours St. Michel à Etterbeek.
Lundi 4 : les Coe font sauter en plein jour et pendant les heures d'ouverture de bureau une serviette bourrée d'explosifs à la Succursale de la Société Générale de Banque, Bd. Tirou à Charleroi. Mardi 5 : les CCC font exploser une mallette devant le siège de la Manufacturer's Hannover Bank à Charleroi.
Mardi 5 : les CCC font saucer en plein jour et pendant les heures d'ouverture de bureau, une mallette à la Kredietbank place Mgr. Ladeuze à Louvain. Jeudi 21 : les CCC font exploser une valise piégée dans les bâtiments de la firme Motorola, 178 chaussée de la Hulpe à Watermael-Boitsfort.

Décembre 85

Mercredi 4 : les CCC font exploser en plein jour et pendant les heures d'ouverture de bureau une serviette dans les bâtiments de la Bank of America, 34 Van Eycklei à Anvers.
Vendredi 6 : les CCC s'en prennent au réseau d'oléoducs centre Europe de l'OTAN à Wortegem-Petegem près d'Audenarde tandis que simultanément un groupe de communistes internationalistes en France, plastiquait le centre de contrôle de ce réseau de conduites à Versailles.

GLOSSAIRE

ABL : Armée Belge - Belgisch Leger
BoA : Bank of America
BR: Brigades Rouges
CCC : Cellules Communistes Combattantes
CVP : Parti Social Chrétien Flamand
EMG-Gd : Etat-Major général de la Gendarmerie
FaRl : Fractions Armées Révolutionnaires Libanaises
FEB : Fédération des Entreprises de Belgique (= CNPF France)
GFPI : Guérilleros-fedayin du peuple iranien
Grapo : Groupe Révolutionnaire Anti-Fasciste -Premier Octobre
NSSG : Nato-Shape Support Group
OCC : Organisations Communistes Combattantes
Otan : Organisation du Traité de l'Atlantique Nord
PRL : Parti Réformateur Libéral
PVV : Parti Libéral Flamand
RAF : Rote Armee Fraktion
UEO : Union de l'Europe Occidentale

La Chute de la maison Hagop

INTRODUCTION

L'Asala sur -et contre- elle-même

Extraordinaires documents que ceux qui suivent: Rêvons : tel une vulgaire secte gauchiste, l'un des groupes terroristes proche-orientaux les plus meurtriers (voir p.99), allié du Fatah-Commandement Révolutionnaire d'Abou Nidal et de l'Armée Rouge Japonaise, vit une scission; les deux tendances se "balancent" par la suite l'une l'autre, à grand renfort de communiqués, rapports, brochures, etc.

Rêvons: son chef, Minas Ohanessian, plus connu sous son nom de guerre de "Hagop Hagopian", formé à l'école de Wadi Haddad et de son Commandement des Opérations Spéciales à l'Etranger (COSE/FPLP) entreprend d'écrire ses mémoires, et les publie dans son bulletin intérieur.

Le fruit d'une imagination débordante ? Non. La réalité : le dossier que nous publions ci-après.

Retrouver, rassembler les documents publiés dans des bulletins clandestins ou confidentiels; des notes circulant dans des cercles restreints de la communauté arménienne, le plus souvent à Beyrouth, a déjà été difficile.

Mais ces textes étaient écrits pour partie en Arménien, parfois en Anglais, quelques fragments en Français et... en Turc. Il a fallu faire traduire les premiers, et restaurer les autres, un épouvantable charabia provenant d'originaux arabes, arméniens ou iraniens, selon l'origine de leurs auteurs dans la diaspora. Il a fallu enfin homogénéiser les noms des individus et des lieux; créer titres et sous-titres manquants pour ordonner les textes : au total, un énorme travail.

Nous avons limité les notes au strict minimum pour laisser ces textes parler d'eux-mêmes : le choix de documents est tel que la question qui se pose au lecteur dans une page trouvera sa réponse dans un passage ultérieur. Trois points méritent cependant d'être abordés, avant lecture du dossier lui-même.

La communauté arménienne du Liban

Elle comptait ±200 000 personnes en 1975, au début de la guerre civile; en grande partie arrivées entre 1915 et 1922, suite aux déportations massives des turcs. Depuis, jusqu'en 1988, près de 30 000 Arméniens ont fui le pays.

Ceux qui restent vivent pour la plupart dans le canton chrétien, à Beyrouth-est, dans les quartiers de Bourj Hammoud et de Senn el-Fil. Il reste 6 à 7000 Arméniens à Beyrouth-ouest; la communauté est également implantée dans la vallée de la Bekaa, notamment dans la ville d'Anjar.

85% des Arméniens du Liban sont orthodoxes (Eglise apostolique arménienne; catholique à Antélias ville du canton chrétien). Le reste se partage entre catholiques et protestants.

Au plan politique, la communauté se divise entre quatre partis : le Dachnag (social-démocrate très pâle, pro occidental) quasi-hégémonique au Liban; le Hentchag (à l'origine, plus radical que le Dachnag désormais lui aussi socialisant), le Ramgavar (libéral et conservateur), largement minoritaires; enfin, le Parti communiste. Plus, bien sûr, les sympathisants de l'Asala.

Il existe au Liban trois quotidiens, plusieurs magazines et quatre stations de radio en Arménien.

Les “mémoires ” de Hagopian

Elles nous font penser au célèbre couteau sans lame auquel il manque le manche, de Lichtenberg : il s'agit en effet bien plus d'un cocktail de menaces voilées assorties de chantage, que de mémoires; et “ Hagop Hagopian ” est plutôt une marque, au sens publicitaire, un masque servant à Minas Ohanessian (qui utilise aussi “Moujahid” et “Mirhan Mirhanian” à l'occasion), qu'un individu de chair et d'os.

Malgré tout, ces “mémoires” sont passionnantes : même en tentant de nous manipuler, de faire passer des messages ou de régler des comptes à coup d'allusions codées, des individus comme “Hagopian” nous en apprennent beaucoup sur eux-mêmes, sur leurs groupes. Trois temps forts dans son récit.

- La prise en otage de l'ambassade du Japon à Koweït - l'unique fois, à ma connaissance- où l'un des cadres du COSE/FPLP décrit de l'intérieur une “opération spéciale”,

- La tentative de recrutement de l'Asala par des officiels d'un pays arabe, à des fins purement intérieures,

- L'amorce de négociations avec l'Italie par Fatah interposé.

Ces trois passages, pour qui a connu de tels épisodes, sonnent vrai. Ils éclairent d'un jour neuf le rôle du terrorisme dans le contexte politique du proche-orient.

La crise de juillet 1983

Les choses se sont passées ainsi, semble-t-il.

Monte Melkonian et ses amis, futurs dirigeants de l'éphémère "Asala-Mouvement Révolutionnaire" étaient sans doute informés qu'une opération de type "Orly 1983" (Bombe à l'aéroport le 15 juillet: 9 morts, 60 blessés) se préparait et l'avaient par avance désapprouvée; une crise couvrait de toute façon dans l'organisation depuis l'automne 1982. A la minutie où la nouvelle de l'attentat parvient au Liban, Melkonian, Davidian, Ananian et Vartanian passent à l'action et tentent un putsch alors qu' "Hagopian" est occupé par sa campagne d'attentats en France. Cible: le coeur du dispositif Asala au Liban, son camp militaire situé non loin d'Anjar, dans la Bekaa. Là se trouvent les stocks d'armes, les documents, les réserves de passeports, etc. Sans oublier les militants en formation ou à l'entraînement.

Le 15 juillet, dans l'après-midi, David Davidian tue Vicken Aivazian, un des trois lieutenants de "Hagopian" ; le 16 au matin, c'est le tour du second, Khatchig Havarian. Davidian essaie de persuader les militants du camp d'adopter leur ligne et de les suivre: échec. Les militants s'égaillent. Rappelons que le troisième lieutenant, Varoujan Garbidjian, est en France et organise la campagne d'attentats "Orly".

Le 16, une heure après l'assassinat de Havarian, Monte Melkonian arrive au camp. Le soir même, constatant leur échec, il décide de se réfugier avec Davidian et Vartanian dans le camp voisin d'un mouvement marxiste-léniniste kurde de Turquie, "Kurtulus". Ils reviennent au camp arménien le 17 au matin, pillent armes, passeports, etc. et les donnent en partie aux kurdes. Ceux-ci hébergent Melkonian et Davidian le 17 au soir et le 18, puis les font passer à Baalbek. De là ils gagnent Tripoli, au nord du pays, où le Fatah, bien implanté à l'époque, les exfiltre vers Chypre.

Moins chanceux, Ananian et Vartanian errent entre Anjar et Damas et sont arrêtés le 26 juillet par des fidèles de Hagop. Torturés, ils sont exécutés le 10 août suivant. Au lendemain de leur capture, 14n aveux permettent aux miliciens d'Abou Nidal d'arrêter 9 militants et cadis de "Kurtulus" certains sont ultérieurement exécutés pour "intelligence avec les SR tures". Xavier Raufer

Traductions de l' Arménien et du Turc : mille mercis à G. K.

Traduction de l'Anglais et "restauration" de l'ensemble : Xavier Raufer et François Haut.

"LES MÉMOIRES DU DIRIGEANTMARTYR"

Texte intégral, tel qu'il a été publié dans "Hayastan" N°49-50 et 55-56, 1983; N°89-90,1984; N° 105-106,1985.

Deux mots d'introduction

Le camarade-martyr Hagop Hagopian a laissé le lumineux souvenir d'un combattant prêt à tous les sacrifices. Cet homme s'est levé pour s'opposer à

l'oubli de la question Arménienne; il a su devenir un modèle et un guide pour ce mouvement qui a soulevé toute la diaspora.

Il faut lire ses mémoires, rédigées au front, entre deux batailles : ce n'est pas de l'encre, mais le sang et la sueur d'un combattant acharné qui a servi à les écrire. C'est sans doute pour cela que ce récit ne prend jamais un tour personnel, mais constitue la chronique vraie de notre lutte de libération.

Voyant inférât que présentaient les mémoires de notre combattant-martyr, le commandement de l'Asala les a confiées à " Hayastan", après avoir supprimé des noms propres, ceux de certains lieux et coupé quelques paragraphes pour des raisons de sécurité.

Ces mémoires seront désormais le manuel de notre lutte de libération, la source où les masses Arméniennes viendront tremper leur foi et leur courage.

De son vivant, notre camarade-dirigeant nous avait déjà fait de vive voix le récit de sa vie.

Introduction, de la plume de Hagop Hagopian

Depuis des années, ma réflexion tournait autour de l'idée suivante : comment créer une organisation autonome qui sache représenter la juste cause du peuple Arménien et faire comprendre au monde sa douleur et sa tristesse ? Des années durant, cette question a dominé mes entretiens avec ceux qui partageaient mes positions philosophiques, politiques et sociales. Pendant ces conversations, nous étudions jusqu'à l'aube les programmes des partis politiques Arméniens, l'état de la diaspora et nombre d'événements touchant à l'actualité Arménienne et internationale. Mais nous regrettions toujours que personne ne soit là pour rassembler les éléments épars de la diaspora et les regrouper autour d'un objectif et d'un programme uniques.

Pendant l'une de ces périodes de réflexion, je travaillai passionnément à comprendre la diaspora, son histoire, ses contradictions internes ainsi que les raisons de l'affaiblissement, au fil des ans, de la lutte des masses arméniennes, l'oubli de ses idéaux nationaux.

Cette recherche approfondie finit par me convaincre qu'aidé par les pays impérialistes, le gouvernement turc foulait aux pieds nos droits nationaux, et que la lutte armée était le seul moyen de reconquérir nos terres spoliées.

Cette situation était comparable à celle d'autres peuples opprimés qui, après de longues années de domination colonialiste et impérialiste, s'étaient libérés grâce à une lutte courageuse et victorieuse.

Sans oublier que la résistance palestinienne n'a survécu dans des conditions très dures que par la lutte armée et une inlassable pratique révolutionnaire.

Mais hélas, le défaitisme et les politiques incorrectes des partis Arméniens avaient conduit la diaspora à la résignation. S'assimilant, les Arméniens perdaient peu à peu une identité pourtant indispensable à qui veut résister à l'oppression.

Enfermés dans des projets à courte vue, prisonniers d'intérêts étroits, les partis Arméniens avaient poussé notre peuple à la soumission, donc, à terme, à l'abîme.

La situation de la diaspora était de plus en plus préoccupante : en Europe, en Amérique, les communautés, démobilisées, vivaient désormais à l'occidentale.

Représentant notre peuple, les partis Arméniens étaient tenus par des accords et des combines dangereux pour notre nation. Les associations culturelles, sociales et religieuses, elles, cédaient aux pressions de tel ou tel parti, penchaient pour tel ou tel camp, et s'éloignaient ainsi des intérêts supérieurs de la nation Arménienne

L'état de la diaspora interdisait toute mobilisation révolutionnaire. Dans une telle ambiance de découragement, seul l'idéal révolutionnaire peu réveiller l'espoir. Echapper à toute cette corruption exigeait une clarification politique. Désigner nos ennemis, nos amis, nos camarades exigeait une ligne politique claire. Faire renaître la question Arménienne exigeait des mots d'ordre mobilisateurs; la remettre à l'ordre du jour exigeait qu'elle sorte de l'oubli, qu'elle cesse d'être un chiffon de papier, un dossier oublié dans la paperasse des Nations-Unies.

Autre préoccupation, autre motif de discorde : les partis politiques de la diaspora abordaient le problème de l'Arménie soviétique avec étroitesse d'esprit. L'un de ces partis surtout: prisonnier d'intérêts égoïstes et à courte vue, notamment compromis avec l'impérialisme, il prétendait ignorer que l'Arménie soviétique, quel que soit son régime politique, est l'irremplaçable patrie de notre peuple.

Située au dessus des partis, notre patrie a aidé le nationalisme à survivre au sein de la diaspora et réchauffé notre coeur aux heures les plus noires; elle aurait dû être la fierté de tous les Arméniens.

Toutes ces pensées m'obsédaient et créer une organisation Arménienne indépendante et combattante devint mon idée fixe. La fondation de l'Asala vint enfin concrétiser un projet mûri durant plusieurs années.

Mais avant de débiter mon récit, je souhaite rappeler les noms de ces jeunes progressistes qui ont joué un rôle historique dans la création de l'Asala. Conscients de leur responsabilité dans la lutte de libération, H. M. T., A. G. P., V. A. ont combattu à mes côtés avec patience, abnégation et détermination révolutionnaire : malgré mille difficultés, ils ont pleinement contribué au démarrage et à la popularisation de la lutte armée pour la libération de l'Arménie. Je tiens aussi à citer les noms de ceux qui, poussés par un profond patriotisme et un sens politique aigu, ont rejoint notre mouvement quatre mois après sa fondation. Compte tenu de l'excellence de leur travail, K. A., K. S., H. D. [**sans doute Hagop Darakjian, NDT**] et V. B. sont considérés comme membres fondateurs.

Depuis 1977, A. Y., M. M., Kh. [**sans doute Khatchig Havarian**], P. G. (sans doute Pierre Gulumian) et G. K. ont participé avec enthousiasme au combat révolutionnaire et sont eux aussi dignes d'être membres fondateurs.

Je consigne donc ici leurs noms et leur demande à tous d'être fidèles au souvenir de ces combats. Qu'ils sachent aussi écarter de nos rangs les opportunistes et les réactionnaires prêts à exploiter les sacrifices consentis par des centaines de patriotes pour notre libération : le sang de nos martyrs et le dévouement de nos héros captifs ne doivent jamais faire l'objet de marchandages.

Je saurai également me souvenir ici de ceux qui, sans esprit de compromission, ont su se sacrifier pour l'Asala et aider à sa progression, que ce soit dans l'action politique, militaire, économique ou populaire. Ce récit de l'héroïsme de nos combattants est destiné à faire connaître la vérité au peuple Arménien dispersé de par le monde.

Mais à ce point du récit, je tiens à rappeler que l'enrichissante expérience de la lutte m'a permis de comprendre la psychologie et la logique des masses Arméniennes. Sans s'en douter, notre peuple s'est trouvé enlisé dans le marécage impérialiste, et les dirigeants des partis opportunistes arméniens se sont mis, par défaitisme, au service de l'étranger. Ainsi que je le croyais nécessaire, au cours

de mes entretiens avec des notables Arméniens du Proche-orient, d'Europe ou d'Amérique, j'ai toujours tenu à souligner ce point, et leur ai demandé de renoncer à leurs allégeances étrangères, d'user de leur influence pour conduire notre peuple sur la voie glorieuse de la lutte. Je rappellerai donc ici en détail toutes mes rencontres, et évoquerai ceux que j'ai longuement tenté de convaincre de la brûlante nécessité de la lutte armée. Je dirai aussi deux mots de ceux qui ont été exclus de notre mouvement pour avoir essayé, par égoïsme, d'exploiter à leur profit les sacrifices de la jeunesse Arménienne. En passant, je rappellerai que l'un des soucis majeurs de l'Asala a été de ne faire monter à sa direction que des éléments strictement révolutionnaires.

J'évoquerai aussi dans ces mémoires tous nos entretiens, unions et rencontres avec des mouvements ou des partis révolutionnaires car certains accords qui les suivirent ont joué un rôle indiscutable dans notre lutte de libération. Je rappellerai aussi nos rencontres avec les représentants de certains gouvernements progressistes, l'ampleur et les limites de leur engagement en faveur de notre cause.

Je ferai la lumière sur certains entretiens officieux avec des dirigeants politiques et religieux Arméniens; et n'oublierai pas que la révolution est aussi redevable à certains Arméniens fortunés de leur aide financière.

J'exposerai ici pour la première fois les tentatives faites pour m'assassiner par les services secrets américains aidés de quelques dirigeants Arméniens réactionnaires. Elles m'ont valu d'être blessé à plusieurs reprises. D'autres attentats ont échoué en raison de notre vigilance.

J'ai écrit ces mémoires pour mon mouvement et mon peuple, pour que chacun comprenne par quelles difficultés il nous a fallu passer jusqu'à atteindre notre maturité actuelle; quelles diffamations, quels opportunismes, quels égoïsmes il nous a fallu combattre.

J'espère que ces mémoires rendront service à notre Cause, et à mon peuple dans sa longue marche vers sa libération.

Première Partie : MA JEUNESSE, MON ENGAGEMENT POLITIQUE

Je suis issu d'une famille très pauvre, pratiquement anéantie au cours des massacres de 1915 : mon père fut le seul rescapé de ses 83 membres. Poignardé par des soldats turcs à l'âge de cinq ans, il survécut par miracle à ses blessures.

Mais au cours de l'Histoire, le fanatisme meurtrier n'a pas toujours atteint son but: certaines victimes survécurent et devinrent les porte-parole de notre peuple, afin que les jeunes générations Arméniennes nées et élevées à l'étranger n'oublient jamais cette époque de sang et de terreur.

Mon père est l'exemple même de ces hommes qui ont porté dans leur chair les cicatrices du génocide. Pendant les soixante-trois années de sa vie, il a espéré revoir sa terre natale et y reprendre le cours d'une vie tragiquement interrompue.

Etant enfant, je me souviens des heures passées à l'entendre évoquer ses souvenirs, notamment la figure de mon grand-père. Engagé très tôt dans la révolution, ce dernier avait quitté sa famille pour rejoindre ses camarades de combat. Mon père -qui n'avait pas encore cinq ans- se souvient encore du jour où il partit pour les montagnes, avec quelques vêtements et un peu de nourriture.

Quelques temps après, notre village fut attaqué par l'armée régulière et par des bandes turques qui s'y livrèrent à un carnage. De ce jour, nous n'avons plus jamais eu de nouvelles de mon grand-père.

Mon père, lui, avait assisté au massacre de sa mère, de ses frères et sœurs. Sa mémoire en était terriblement marquée. C'est d'une voix triste mais calme qu'il nous en refaisait le récit:

“Alors j'ai senti une lame me transpercer le dos. J'ai perdu connaissance. Quand je suis revenu de moi, j'ai tenté de me dégager de l'horrible masse qui m'étouffait. Et j'ai ouvert les yeux sur la scène la plus abominable qu'il m'ait été donné de voir: des milliers de corps jonchaient le sol; tout le village avait été passé au sabre. Pas un souffle de vie : la mort et la destruction étaient partout.

Pour fuir cette horreur, je me suis mis à courir sans même sentir le liquide chaud et visqueux qui coulait dans mon dos. Puis la douleur m'a fait réaliser que j'étais blessé. J'ai été arrêté un moment dans ma course, interrogé par des gens; moi, je ne pouvais que pleurer.

Au matin, on m'a indiqué un groupe de réfugiés Arméniens qui allaient quitter le village sous la garde de policiers turcs. Bestiaux et menaçants, ils pointaient leurs fusils sur nous, comme s'ils attendaient le moment propice pour nous abattre. Sur la route se succédaient les scènes d'horreur : adultes décapités, enfants décapités, femmes violées puis égorgées.

On ne nous réservait pas un sort meilleur les policiers turcs attiraient régulièrement à l'écart les plus jolies filles de notre groupe, avec des sourires équivoques.

Au milieu de ces horreurs, nous avons fini par atteindre un lieu qui m'était totalement inconnu, et l'on nous répartit dans les bourgs avoisinants; c'étaient, je l'ai su plus tard, des villages kurdes situés sur la frontière Irano-irakienne.

J'ai commencé à y travailler en échange d'un peu de pain. Quelques mois plus tard, je compris que ces familles kurdes, arabes et iraniennes ne nous avaient recueillis, nous jeunes Arméniens, que pour faire de nous leurs esclaves.

Ainsi commença, dans les chaînes, la seconde partie de mon existence. Je dormais dans un moulin, gardais les moutons, portais l'eau et faisais la lessive de mes maîtres. Lorsque je faisais mal mon travail, j'étais enfermé, au pain et à l'eau.

Pendant toutes ces années, j'avais quand même réussi à me lier avec des Arméniens de mon âge, ou un peu plus vieux, qui partageaient mon sort. A quatre, nous avons réussi à fuir le village kurde et, après une longue errance de montagne en montagne, de village en village, nous avons atteint ce pays-ci (La famille de Minas Ohanessian / Moujahid / Hagop Hagopian etc. était de la communauté de Mossoul, en Irak, NDT.) où nous savions que d'autres Arméniens nous secourraient. C'est là que nous avons commencé à travailler, que nous nous sommes mariés et qu'enfin vous êtes nés...”

Cette histoire, mon père le savait, était celle de centaines de milliers d'Arméniens; certains avaient même connu des destinées plus tragiques encore.

J'ai fini par comprendre que s'il reprenait inlassablement le récit de ces atrocités, c'était pour que nous, ses enfants, ne puissions jamais les oublier.

C'est ainsi qu'au cours des ans j'ai progressivement pris conscience de ce qu'était la diaspora. Cela s'est fait de façon complexe et contradictoire; un instinct de révolte grandissait en moi, mais je ne savais pas exactement où le diriger.

C'est en 1965 que ma vie a pris, sur ce plan là, un tournant décisif.

Je me souviens avoir demandé un jour à mon père comment les Arméniens pourraient un jour retourner chez eux. Sa réponse fut brève et nette : “ en récupérant leurs terres” dit-il. Quand je l'interrogeai sur le rôle des partis politiques dans cette affaire, il me répondit “les partis pensent que l'avenir de l'identité Arménienne est dans la diaspora; c'est pour cela qu'ils aident les gens à s'y établir et s'y enraciner”.

Les propos de mon père firent surgir en moi d'autres questions : j'en parlais inlassablement tant avec lui qu'avec des camarades de classe. Il s'agissait toujours de nos problèmes nationaux, de la question Arménienne et de la situation de la diaspora.

A leur tour, mes camarades évoquaient les expériences horribles vécues par leurs parents; quand la conversation s'élargissait, devenait plus actuelle, nous parlions de notre contrée d'accueil, un pays arabe, qui menait une politique d'oppression et de terrorisme envers les Arméniens.

Dans ce pays, un Arménien était sûr d'être menacé et persécuté; je me souviens encore personnellement de la façon dont la police m'a malmené lors d'une vérification d'identité.

J'avais beau être jeune, j'étais obsédé par la souffrance de mes compatriotes de la diaspora. Du fond de mon âme, je cherchais à comprendre pourquoi on nous traitait si mal, et à quoi servait d'apprendre l'Arménien à l'école, si nous ne pouvions revendiquer la restitution de nos terres.

Mes camarades et moi discussions du sort des masses Arméniennes, de la politique des partis de la diaspora. Nous essayions d'imaginer la lutte de libération, notre patrie future. Là était notre première inquiétude, notre première quête. Notre point de départ consistait à étudier les épreuves historiques subies par notre peuple, son passé de combats et d'héroïsme et de là, à expliquer le présent avec ses aspects positifs et négatifs. Nous pensions à l'avenir de notre peuple. Nous poussions notre entourage à poser le problème de notre patrie en termes politiques.

En écrivant ces lignes, je suis sûr que ces amis se souviennent aussi de cette époque, où nous étions partagés sur les possibilités de lancer la lutte armée pour la libération de notre pays. Je sais que ces souvenirs leurs feront lire ce texte - s'il est publié- avec respect, car ils traduit bien cette idée qui nous était chère, récupérer notre terre natale prévalait sur toute autre considération ou préoccupation. C'est donc cette “question Arménienne” considérée comme morte et enterrée qui a finalement armé notre volonté de reconquête. Comme je l'ai dit plus haut, 1965 fut pour moi le moment de la vérité. Cette année-là, j'entrai en contact avec de nombreux hommes et partis politiques arabes : leur réflexion, et leurs entreprises, que je relatais à mes camarades, étaient toutes tournées vers la révolution arabe et la lutte de libération. Je prenais ainsi conscience de tout ce qu'avaient du subir les peuples opprimés, du sens de leur lutte de libération et de fraternité.

Parallèlement, j'étudiais la stratégie des partis Arméniens, essayant de comprendre leur logique, ainsi que les motivations profondes de leurs adhérents pris individuellement, afin de mieux cerner ces idées qui dressaient des Arméniens contre leurs frères.

Plus je m'intéressais à la question nationale et plus je cherchais les bases mêmes sur lesquelles reposait la diaspora J'établis donc des rapports avec les instances religieuses de notre communauté, qui jouaient dans les masses un rôle éducateur et unificateur évident. Je compris alors que si les partis politiques s'accrochaient aussi tenacement aux églises, c'était pour les contrôler le plus étroitement possible.

Je continuais par ailleurs à m'entretenir avec les survivants du génocide; ils me confirmaient les récits de mon père, et le même terme revenait sans cesse dans leur bouche : massacre, massacre, massacre.

Ces hommes me parlaient aussi de leur vie dans la diaspora. Les écoutant, je réalisai à quel point les partis avaient trahi les aspirations de cette génération, sa volonté de lutte pour retrouver une patrie. Pour briser cet élan unanime, ils avaient échafaudé des théories creuses, pompeusement baptisées "idéologie" et "stratégie". Leurs dirigeants m'apparurent alors comme préoccupés uniquement de leurs situations personnelles, et indifférent au sort de notre peuple dont ils étaient cependant censés être les porte-parole.

Tout cela m'amena à réfléchir concrètement au moyen de sortir les arméniens de leur isolement, et surtout de défendre leur cause devant les instances les plus hautes.

Je pris alors, nous étions en 1967, la décision de fonder un jour un mouvement de défense des intérêts de notre peuple, dont la mission serait de sensibiliser à notre cause l'opinion publique internationale.

Tous ceux de mes proches à qui je m'ouvris de mon projet me soutinrent chaleureusement; nombre d'entre eux pensaient malgré tout que l'entreprise était vouée à l'échec. J'étais cependant convaincu que la solution du problème Arménien passait par la mobilisation de notre peuple.

Mais je manquais d'expérience politique, militaire; de professionnalisme. Je décidai donc de m'engager dans le courant révolutionnaire-arabe, alors en pleine effervescence, et d'y apprendre tout le nécessaire pour atteindre mon but, désormais inébranlable : libérer ma patrie.

Seconde Partie : AVEC LES PALESTINIENS

Un beau jour, je décidai de rejoindre la Résistance palestinienne. Je voulais participer à la libération de la patrie palestinienne occupée. Je rompis donc tout lien avec ma famille et mes amis, sauf les plus proches, avec qui j'étais en communion idéologique, et partageais le projet de libérer l'Arménie.

Mon départ se fit en secret. Mes amis émirent ultérieurement des réserves sur mon engagement : ils craignaient de perdre un camarade partageant leur idéal de libération, si je devais recevoir une balle perdue israélienne..

Mais malgré toutes les difficultés, j'avais décidé de rejoindre les révolutionnaires palestiniens en lutte contre le sionisme. Comme je projetais plus que jamais de libérer un jour les terres Arméniennes par la lutte armée, je m'instruisais autant que possible au contact des révolutionnaires palestiniens.

Mon entraînement militaire commença le jour de mon arrivée et dura trois semaines. Je fus alors affecté à un poste d'où les combattants palestiniens partaient pour des terres arabes occupées proches du front israélien, puis participaient aux opérations militaires et ravitaillaient les combattants en vivres et en munitions.

(Pour des raisons de sécurité [**dit le manuscrit, NDT.**], les paragraphes suivants ne sont pas publiés)

L'occupation de l'ambassade du Japon à Koweït

Cinq mois s'étaient écoulés depuis mon action contre une cible sioniste en Europe. Cette opération, des plus positives pour la cause

palestinienne, s'était conclue par quatorze heures de négociation avec le premier ministre de (...). Celle-ci ayant été fructueuse, j'avais pu quitter le pays sain et sauf. A ma grande fierté, j'avais à cette occasion représenté le peuple palestinien: l'attitude encourageante du gouvernement [du pays où avait eu lieu l'action antisioniste, N.D.T.], son respect pour nos exigences et notre lutte prouvaient la justesse de nos objectifs politiques.

J'étais de retour depuis un mois à Beyrouth, après avoir circulé dans plusieurs pays européens et arabes, quand un haut responsable de notre organisation m'informa qu'une importante opération était prévue, et que je devrais la diriger. Mon état physique me fit immédiatement refuser cette lourde responsabilité : blessé en 1969 au cours d'une opération dans les territoires occupés, je souffrais depuis lors de douleurs persistantes. Je proposai donc que la mission soit confiée à un autre, ne voulant décevoir ni notre commandement, ni les révolutionnaires volontaires pour cette opération.

La mission fut exécutée deux semaines plus tard : il s'agissait de faire sauter une raffinerie américaine à Singapour. Quelques-uns de mes plus proches amis Palestiniens, vétérans, comme moi-même, de dix ans de combat, avaient été choisis pour conduire cette opération.

Leur responsable s'appelait Ghaleb; il trouva la mort en 1976 au Sud-Liban, au cours d'une action contre les Phalangistes.

Le commando de Singapour comptait deux unités, l'une du FPLP, l'autre de l'Année Rouge Japonaise, toutes deux aux ordres de Ghaleb. La presse nous apprit le succès de l'opération: la raffinerie avait été détruite. Le commando avait ensuite occupé un bateau et pris des otages. Il avait alors exigé de pouvoir quitter Singapour librement, dans un avion civil japonais.

Deux jours s'écoulèrent sans réponse de Tokyo. Le docteur Wadi Haddad et d'autres dirigeants conçurent alors une autre opération pour obliger le gouvernement japonais à céder. Je fus immédiatement choisi pour conduire cette mission de sacrifice.

J'acceptai tout de suite et décidai de m'adjoindre cinq combattants. J'en choisis deux moi-même parmi les plus forts et les plus capables, laissant à mes dirigeants le soin de désigner les trois autres.

Je réunis d'urgence ceux qui allaient exécuter avec moi cette mission difficile: contraindre Tokyo à satisfaire les demandes du commando de Singapour. Deux hauts responsables du FPLP participaient à la réunion. J'insistai sur la nécessité d'obéir strictement aux ordres durant l'occupation du bâtiment, chacun devant rester à son poste et obéir, quoi qu'il arrive, pendant les négociations. Fort de l'autorisation de nos deux dirigeants, j'expliquai aussi le but de l'opération.

Primo [paragraphe absent du texte original, NDT], Secundo, forcer le gouvernement japonais à accepter les exigences de nos frères. Tertio, prouver au monde que le courage des révolutionnaires ne se marchandait pas et que les tentatives impérialistes pour les défaire seraient vaines; montrer enfin que la détermination des masses combattantes sortait renforcée de cette épreuve.

Moins de dix heures après, les préparatifs effectués, nous partions pour le Koweït; objectif :l'ambassade du Japon. L'un de nos dirigeants devait

nous rejoindre sur place pour y présider l'ultime conseil de guerre, où je devais lui soumettre mon plan.

Nous gagnâmes donc le Koweït, emportant nos armes avec nous. Chacun avait un pistolet, deux chargeurs et deux grenades à main, soit, pour mener une opération de cette importance, six armes de poing et douze grenades. Nous devions transporter ces armes, malgré les risques : pas moins de six postes-frontière entre le Liban et Koweït, en traversant la Syrie et l'Irak. Partir par la route était long et dangereux mais j'optai quand même pour cette solution, la seule permettant d'être à pied d'œuvre en quarante huit heures, avec les armes nécessaires. Ayant traversé tous ces pays sans encombre, en plusieurs voitures particulières, nous sommes arrivés à destination ensemble, à l'heure prévue et avec nos armes.

Mon commando installé dans plusieurs hôtels, j'allai au rendez-vous prévu avec notre dirigeant. Il n'y était pas. Le lendemain non plus. A l'écoute constante des informations, nous savions que le commando de Singapour était toujours à bord du bateau et que le gouvernement japonais persistait à ignorer ses demandes. Désormais responsable de l'opération, il m'incombait de sauver nos camarades et de faire céder le Japon. Je pris alors en toute conscience la décision d'occuper l'ambassade japonaise à Koweït.

Le commando approuva ma décision. J'envoyai immédiatement un combattant reconnaître les abords de l'ambassade et recueillir les renseignements nécessaires sur l'entrée, le nombre des gardes Koweïtis, la distribution des pièces, la localisation des bureaux de l'ambassadeur et du consul, les risques d'une fouille etc. "Sakher", chargé de cette mission, revint deux heures plus tard avec toutes les informations nécessaires. Il était midi et demi. Désormais correctement informé, je demandai à tous les membres du commando de retourner à leurs hôtels. Nous devions nous retrouver le lendemain à huit heures et demie pour discuter du plan d'attaque et d'occupation, et du rôle de chacun. Soudain, l'un des camarades demanda la parole : il voulait retourner au Liban; il refusait de participer à cette opération hors de la présence du membre du bureau politique qui aurait dû venir de Beyrouth.

Cette intervention perturba le commando et j'eus de grandes difficultés à reprendre les choses en main. J'acceptai que ce garçon reparte à condition qu'il nous laisse son arme et ses grenades; puis je lui confiai une lettre, lui dit au revoir et à bientôt. J'avais maintenant deux pistolets et quatre grenades. Nous embrassâmes ce camarade, et lui demandâmes de quitter le Koweït aussi vite que possible.

Sa réaction me préoccupait fort: c'était l'un des trois garçons choisis par la direction du FPLP, du nom d' "Abou Firas". Il avait craqué, et avait peur de participer à notre mission - suicide. Car nous avions déjà prévu un refus des Japonais et ma décision était prise : nous refuserions de nous rendre aux Koweïtis, resterions sur nos positions révolutionnaires, exécuterions les otages et le personnel de l'ambassade et conduirions à son terme notre sacrifice.

J'étais inquiet à l'idée que ce jeune homme pourrait se rendre aux Koweïtis, les informer sur notre opération avant même qu'elle n'ait débuté. L'un d'entre nous voulait l'obliger à nous accompagner; un autre suggéra de l'exécuter vu la délicatesse de notre situation. Je réfléchis un long moment, sortis avec "Abou Firas" et lui parlai à cœur ouvert. "Il faut que tu sache" lui dis-je " que je ne suis ni Arabe, ni Palestinien. Je suis Arménien". Il me dit qu'il le savait. Je repris alors "Je veux que tu

retourne à Beyrouth et donne cette lettre à nos dirigeants; je leur demande de te faire arrêter. Alors, ne trahis pas notre cause. Nous allons exécuter cette opération. Ne fais rien qui puisse la compromettre. Ne fais rien de stupide.” Il m’écoula, me rassura et après m’avoir embrassé, me dit : “ne t’inquiète pas. Je rentre tout droit à Beyrouth et me plierai aux décisions de nos chefs. Je vous souhaite bonne chance pour votre opération ...Pardonne moi, je ne peux pas, c'est plus fort que moi”.

Nous nous sommes alors tous embrassés, en combattants et en révolutionnaires.

Mes années d'expérience m'avaient déjà mis face à de telles situations pendant des opérations à l'étranger ou des affrontements avec l'ennemi sioniste : chute à zéro du moral, dépression, peur, sont un risque réel pour tout combattant. La réaction d' "Abou Firas" me semblait donc normale, mais je craignais pour notre sécurité. Je souffrais encore de ma plus sérieuse blessure, reçue lors d'un accrochage avec les sionistes. Paniqué, l'un des membres de mon groupe avait refusé de combattre. En tant que chef, j'occupai son poste et fus grièvement blessé. Il me fallut trois mois pour récupérer, et j'en ressens encore les séquelles.

Le lendemain matin je retrouvai toute ma troupe, à l'exception d' "Abou Firas". Tous étaient silencieux et je réalisai à quel point tous étaient affectés par son départ. "Abou Ibrahim", l'un d'entre nous, me dit alors: " Si nous n'avions su que tu n'étais ni Arabe ni Palestinien, nous aussi serions repartis. La conduite d' "Abou Firas" ne relève pas de la couardise, mais de la trahison... Mais par égard pour toi, un Arménien quia quitté famille et maison pour lutter à nos côtés, nous allons rester et nous battre. La conduite de notre camarade nous a donné mauvaise conscience : nous te suivrons donc et exécuterons tes ordres. Ta décision révolutionnaire nous a convaincu et nous connaissons ton passé : nous sommes frères d'armes depuis si longtemps ...Voilà pourquoi, juste pour toi, nous restons”.

J'esquissai un sourire et dis : “de telles histoires ne devraient pas nous démoraliser. Nous sommes des combattants révolutionnaires, comptables du sort de tout un peuple en exil. Alors, en tant que responsable, je dis que la décision d' "Abou Firas" nous place devant nos responsabilités. A nous de savoir nous contrôler, surtout en ces circonstances difficiles. Si nous nous comportons de façon irresponsable, c'est tout le mouvement révolutionnaire qui en pâtira. Voilà pourquoi, chers camarades, nous devons maintenant aller de l'avant et préparer notre plan.

Je dis alors : “je serai en tête; “Sakher” me remplacera s'il m'arrive quelque chose. J'entrerai le premier, “ Sakher” après moi, suivi de “ Ghazi”, “ Alcheikh” et enfin “Abou Ibrahim”. J'irai droit au comptoir d'information, présenterai nos passeports et demanderai des visas pour tous. Soyez calmes mais prêts à agir. Je demanderai à l'employé si l'ambassadeur est présent. Regardez-moi discrètement: j'aurai les passeports en main ...quand je les poserai sur le comptoir, sortez tous votre arme et une grenade. “Abou Ibrahim” surveillera l'entrée de l'ambassade et fermera la porte . “ Alcheikh” contrôlera la pièce à droite, l'arme au poing... “Sakher” fera de même dans le couloir à gauche. Dès que l'employé aura quitté son comptoir, “Abou Ibrahim” le gardera. “Ghazi” me couvrira pendant que j'inspecterai toutes les pièces et rassemblerai les employés. Capturer l'ambassadeur est vital; aussi que chacun tienne bien sa place. Couvert par “Ghazi”, je me charge du reste.

Conformément à notre plan, nous sommes entrés dans l'ambassade. Souriant, j'ai demandé à l'employée si l'ambassadeur était présent. "Bien sûr ... pourquoi?" me répondit elle. Je lui dit que nous venions du ministère Koweït des Affaires Etrangères; de la main, elle nous indiqua son bureau. Je déposai alors les passeports devant elle et chacun prit position comme prévu, l'arme au poing. Je demandais à l'employée de quitter son comptoir quand l'imprévu arriva : "Ghazi" se mit à tirer plusieurs coups de feu.

Ces détonations semèrent la panique et tout le monde se mit à crier. Nous avons repris à grand peine les choses en main et réuni tous les employés dans le salon d'attente. "Abou Ibrahim" avait déjà fermé les portes : nous contrôlions l'ambassade.

Après avoir sorti les employés cachés sous leur bureau ou dans des placards, je me mis à rechercher l'ambassadeur. Nous avons vidé toutes les pièces à l'exception d'une, fermée de l'intérieur; j'avais sans succès tenté de l'ouvrir. Je revins donc au salon d'attente et demandai aux employés où se trouvait l'ambassadeur. Pas de réponse. Même absence de réactions à propos du consul. Je posai alors le canon de mon aune sur la tempe d'un Japonais et lui demandai qui il était. Premier secrétaire, me répondit-il. Je lui redemandai où se trouvait l'ambassadeur. Dans son bureau dit-il. C'était bien la pièce fermée. Avec difficulté nous sommes parvenus à en enfoncer la porte, Ghazi et moi. En anglais, je dis : "sortez tous ou je tire! N'Levant les bras, un homme de type pakistanais nous dit : "Ne tirez pas, je suis l'un des domestiques". A ma question il répondit que l'ambassadeur était caché derrière son bureau. Alors un homme tout petit, et très mince se leva, tremblant, les bras en l'air: l'ambassadeur. La peur se lisait sur son visage. Il rejoignit les autres au salon d'attente.

A cet instant, on sonna à l'entrée. Je dis à "Abou Ibrahim" de faire entrer les visiteurs s'ils étaient japonais, sinon de les laisser dehors. C'étaient deux Japonais venus déposer des dossiers à leur ambassade. Deux otages de plus.

L'ambassade était occupée et, malgré les coups de feu et la proximité du bureau de l'OPEP, nul au dehors ne se doutait de ce qui s'y passait.

Les Japonais se mirent à nous demander qui nous étions, mais nous avons gardé le silence. Je dit à l'ambassadeur de baisser les bras et de s'asseoir : je ne voulais pas qu'il se ridiculise devant des visiteurs et ses employés. L'un de ces derniers, un égyptien, traduisit mes propos : "Nous sommes le groupe "Martyr Patric Ortuglu" du FPLP, de l'Armée Rouge Japonaise et du Mouvement des Fils des Territoires Occupés...

(Nous respecterons ci-après le texte original des "mémoires" qui orthographe "Patric Ortuglu" le nom du martyr. Il s'agit en fait de Patricio Arguello Ryan, un militant nicaraguayen du Front Sandiniste de Libération Nationale, venu s'entraîner et combattre avec le FPLP à la fin des années 60. Arguello est tué le 6 septembre 1970 lors du détournement raté d'un avion d'El Al reliant Tel Aviv à New York, pendant lequel Leila Khaled est également capturée.)

...Restez calmes et obéissez-nous. Nous n'avons rien contre vous, mais devons vous garder ici. Nous avons certaines exigences à présenter à votre gouvernement. Si elles sont satisfaites, nous vous relâcherons. Sinon, nous nous en prendrons à l'ambassadeur, au premier secrétaire et au consul. Obéissez à nos ordres, restez calmes et priez pour que tout aille bien.

Trente minutes s'étaient écoulées depuis le début de notre occupation, et personne ne se doutait encore de rien. Je décidai d'appeler les agences de presse et les journaux du pays. Je commençai par le quotidien "Al Sisayah" et lus le communiqué suivant: "Le FPLP, l'Armée Rouge Japonaise et le Mouvement des fils des territoires occupés annoncent l'occupation de l'ambassade du Japon par le commando " martyr Patric Ortuglu" ... Au bout du fil, le directeur de la rédaction me demanda si je plaisantais, et qui j'étais. Je lui dit "Croyez-moi, l'ambassade est occupée, j'y suis à l'instant. Je raccrochai et recherchai le numéro de l'agence Reuters; le téléphone sonna: "L'ambassade du Japon ?" -"Oui". "Ici le directeur de la rédaction d' "Al Sisayah" que se passe-t-il chez vous?" -"Ici le chef du commando "Martyr Patric Ortuglu". Nous occupons l'ambassade". – " Quelles sont vos exigences?" " Pas si vite. je rappellerai" .. j'ai raccroché, puis ai informé Reuters et l'AFP. Peu après un officiel du ministère des affaires étrangères du Koweït un dénommé Rachid al-Rachid, a souhaité connaître nos exigences. Je lui ai dit de rappeler plus tard.

Voilà comment le Koweït et les agences apprirent toute l'affaire; par les fenêtres, nous voyions désormais les véhicules de la police et de l'armée, des ambulances tout autour de l'ambassade. Des barrières de sécurité étaient installées, les badauds s'amassaient, le trafic était détourné. La nouvelle était désormais connue de tous : un commando palestinien occupait l'ambassade.

Je demandai à l'ambassadeur de rester calme et de m'expliquer comment contacter le ministère des affaires étrangères japonais pour lui faire connaître nos exigences. il possible d'avoir Tokyo en direct depuis (ambassade? Il me dit que oui; par téléphone et aussi par télex.

Je réfléchis rapidement à la formulation de nos exigences : leur détail devait m'être communiqué par ce dirigeant qui n'était pas venu au rendez-vous. Ainsi, j'ignorais les détails de nos revendications, et la forme politique qu'elles devaient prendre. A moi, donc, de les formuler, en prenant bien soin d'éviter toute maladresse qui ferait tort à la révolution et à la cause de la Palestine. J'envoyai le télex suivant

"Nous sommes le commando "Martyr Patric Ortuglu" du FPLP, de l'Armée Rouge Japonaise et du Mouvement des fils des territoires occupés. Nous vous annonçons l'occupation sans violence de votre ambassade au Koweït. Tous les employés, tous les otages japonais et non japonais sont sains et saufs, en bonne santé.

Nos exigences sont les suivantes

1 °) Faites le nécessaire pour que le Koweït n'intervienne pas ici.

L'action ne vise que le gouvernement japonais.

2°) Envoyez un avion et un officiel japonais d Singapour pour y recueillir nos camarades responsables de la destruction héroïque de la raffinerie, et les conduire à Koweït. Quand ils seront à Koweït, nous vous donnerons nos instructions pour notre départ du pays.

3°) A réception de ce télex, vous avez une heure pour réagir positivement, et accepter toutes nos demandes; il faudra également que vous informiez les média.

Nous n'attendrons votre accord qu'une heure et pas plus. Donnez nous votre accord par un télex débutant ainsi : "Le gouvernement japonais, Tokyo, au commando "Martyr Patric Ortuglu" du FPLP / Armée Rouge Japonaise/ Mouvement des fils des territoires occupés". Si votre télex n'est pas conforme, nous ne répondrons pas et agirons tout de suite.

Souvenez vous que les otages sont en parfaite santé : si vous n'acceptez pas nos exigences, vous serez responsables de leur sort.

Commando Martyr Patric Ortuglu du FPLP Armée Rouge Japonaise
Mouvement des fils des territoires occupés
Etat-major du commando Martyr Patric Ortuglu, anciennement
ambassade du Japon à Koweït”.

Le télex traduit et expédié, une réponse nous parvint dans l'heure, sous la forme demandée. Le gouvernement japonais acceptait toutes nos exigences et souhaitait poursuivre le dialogue au téléphone. J'étais décidé à refuser cette dernière procédure à cause des appels incessants des journalistes et des agences. Déjà, le gouvernement du Koweït avait exigé que nous libérions toutes les personnes innocentes et nous avait menacé de donner l'assaut. J'avais répondu qu'ils ne nous faisaient pas peur. S'ils voulaient attaquer, à leur gré : nous ferions sauter l'ambassade, tuerions tous les otages et nous défendrions jusqu'au dernier. J'ajoutai que notre opération était dirigée contre le gouvernement du Japon, pas contre le Koweït, qui se devait de rester neutre. L'échange avait alors tourné à la dispute; j'avais raccroché et n'avait plus pris les appels. Pendant ce temps, suite à leur télex, les Japonais essayaient de nous joindre au téléphone. Je finis par décrocher et eus en ligne un dénommé “Tanaka” du secrétariat du gouvernement japonais; il demandait à parler au chef du commando. -”C'est lui-même”. Il me dit alors que le gouvernement japonais acceptait la totalité de nos exigences, à condition que les otages soient préservés. -”Vos demandes vont être satisfaites. Donnez-nous juste un peu de temps pour envoyer un avion à Singapour, et ramener vos camarades au Koweït, pays dont, à notre demande, le gouvernement a accepté de ne pas intervenir. Nous avons également signalé nos intentions à la presse : vous pourrez le vérifier aisément. Nous vous demandons juste de préserver les otages. Moi, “Tanaka”, au nom du gouvernement du Japon, je vous demande de m'entretenir avec l'ambassadeur, pour m'assurer de l'état des otages. J'acceptai après l'avoir mis en garde contre toute manoeuvre : nous contrôlions parfaitement la situation, et étions parfaitement décidés à mener notre mission à son terme. “Tanaka” m'affirma que tout se passerait bien. Le seul souci du Japon était la sécurité des otages. Je le laissai parler à l'ambassadeur, mais seulement trois minutes.

L'ambassadeur me repassa alors “Tanaka” qui me dit : “je constate que les otages sont correctement traités; nous vous en remercions. Vos demandes vont être satisfaites. Il nous faut juste un peu de temps, et votre parole sur le bien-être des otages”. Il ajouta qu'ils allaient rester en contact direct avec nous et me demanda de répondre au téléphone. Je lui demandai de nous informer de ses appels par télex. Il accepta et je raccrochai.

A l'extérieur, on entendait des hauts-parleurs nous informant que le ministre de l'intérieur, Cheikh “Saad”, voulait avoir le chef du commando en ligne. A ce moment, “Alcheikh” surveillait les rues depuis l'aile droite du bâtiment, “Abou Ibrahim”, depuis la gauche. “Sakher” patrouillait dans l'ambassade et “Ghazi” était au milieu des otages, une grenade dégoupillée à la main, en cas d'assaut.

J'en profitai pour discuter avec l'ambassadeur des politiques arabe et palestinienne de son gouvernement et de ses relations si néfastes avec les Etats-Unis. Je critiquai également l'attitude japonaise à l'égard de nos camarades de Singapour. Parfois le premier secrétaire, qui parlait très bien l'arabe, se joignait à la conversation. Par son truchement,

j'évoquai la cause palestinienne devant les otages et tous firent preuve d'une grande compréhension. Bien sûr, en tant qu'otages, leur appui et leur amitié nous étaient acquis d'avance...

Le gouvernement du Koweït voulait nous avoir au téléphone. Les hauts-parleurs répétaient que le ministre de l'intérieur, cheikh "Saad" voulait parler au chef du commando. Je n'y tenais pas, pour une raison simple : nous nous étions déjà rencontrés lorsque, quittant l'Europe suite à une opération spéciale à l'étranger, j'avais demandé à me rendre au Koweït. Voilà pourquoi l'idée de lui parler m'embarrassait: il avait fait preuve de générosité à mon égard; m'avait offert l'hospitalité. Il ne connaissait naturellement pas mon identité réelle : je m'étais présenté comme Palestinien, du Fatah, pour dissimuler mes origines Arménienne. Voilà pourquoi je restais muet, pour que cheikh " Saad" ne puisse faire le rapprochement entre celui qu'il connaissait déjà, et le chef du commando de l'ambassade du Japon. Mais le téléphone ne cessait de sonner. Je finis par le prendre.

Après les formules de courtoisie d'usage, il demanda si j'étais le chef du commando. Ma réponse positive lui permit de poursuivre: " Voulez-vous me faire la grâce de libérer les femmes, et quelques uns des autres otages ? J'aimerais aussi visiter l'ambassade, pour juger de la situation sur place". Je répondis : -"Je ne peux, pour des motifs de sécurité, vous laisser entrer ici. Je suis d'accord pour libérer les femmes; mais, à la réflexion, uniquement les femmes arabes". Il insista pour que nous relâchions toutes les femmes et je dis que j'y songerais. Puis il demanda à me parler face à face, ce que je refusai en m'en excusant. Avec finesse le ministre me demanda -"Pourquoi? Nous connaîtrions-nous ?" Je répondis : "Non, je n'ai pas cet honneur, mais ma responsabilité est lourde et je dois refuser, à regret". Il ajouta: -"je pense quand même que nous devrions faire connaissance". J'ai conclu en lui disant que cela n'entraînait pas dans mes projets, que je devais prendre congé pour m'occuper de la libération des femmes.

Parmi les otages, trois étaient des jeunes femmes : une Japonaise et deux arabes. Je ces deux dernières à l'écart et leur dis : -"Je vais vous laisser partir à la requête de cheikh "Saad", le ministre de l'intérieur. Je fais cela parce que vous êtes arabes, mais je vous demande de rester muettes sur notre nombre et notre armement ... Dites simplement qu'il y a une arme longue, des pièces de métal, des fils électriques jaunes et rouge et beaucoup d'autres choses encore.

Ces employées de l'ambassade étaient Palestiniennes : cela suffisait à me convaincre qu'elles seraient discrètes; elles me promirent le silence et je les relâchai. En tout cas, elles étaient devant leur responsabilité. J'appelai alors le ministre de l'intérieur pour lui dire que j'acceptais de libérer les femmes arabes, mais que je gardais la Japonaise. Il me remercia mais insista pour que toutes les femmes soient relâchées. Mon geste était une faveur faite à celui qui m'avait accueilli en tant que combattant palestinien sans rien savoir de mon identité Arménienne; il s'inspirait aussi de considérations humanitaires mais ne devait compromettre ni la ligne révolutionnaire, ni l'opération elle-même. Il fallait maintenir le gouvernement japonais sous pression. Cette mesure de clémence me valait la sympathie des Koweïtis sans compromettre mon objectif principal, ni ternir la réputation des révolutionnaires palestiniens.

Le lendemain on nous porta les journaux et j'y vis des photos de nous - dont l'une de moi, très reconnaissable- prises depuis les immeubles adjacents. J'exigeai sur le champ le départ des journalistes et

photographes présents alentours, sur les toits ou dans les maisons; sinon, nous ouvririons le feu sur tout individu surpris à photographier. j'avais été très ferme et notre exigence fut à l'instant satisfaite.

Nous étions toujours en contact avec le gouvernement japonais, qui me fit successivement savoir que l'avion avait décollé, avec les officiels japonais à son bord; qu'il était arrivé à Singapour, puis qu'il partait pour Koweït.

Nous en étions au troisième jour d'occupation. je suivais le déroulement de l'affaire par les agences de presse, dans les journaux et grâce au bureau local de l'OLP, à son directeur notamment. Je sus donc vite que toutes les informations transmises par les gouvernements japonais et Koweïti étaient véridiques : l'avion japonais était arrivé au Koweït avec, à son bord, des officiels de Singapour et du Japon et, bien sûr, nos héros. Les Koweïtis m'interrogèrent alors sur nos intentions. Je leur dis que j'allais me rendre à l'aéroport, accompagné du premier secrétaire, pour y constater la présence de nos camarades. S'il m'arrivait quoi que ce soit, mon commando tuerait l'ambassadeur et les otages.

Une fois assuré de la présence des héros, nous nous rendrions, tout le commando plus l'ambassadeur du Japon, dans l'avion et indiquerions alors notre destination.

Les Koweïtis refusèrent de nous laisser emmener l'ambassadeur, exigeant qu'il soit libéré avec les autres otages; après quoi nous serions libres de partir. Je refusai catégoriquement et maintint ma position. Le représentant local de l'OLP eut beau tenter une médiation et me donner des assurances, je restai ferme.

Un nouveau contact avec les Koweïtis m'apprit qu'une délégation du FPLP arrivait pour superviser les étapes finales de l'opération et éventuellement garantir notre sortie du Koweït.

Les deux cadres du FPLP furent bientôt là c'était deux amis de longue date. L'un d'entre eux arriva et nous le fîmes entrer dans l'ambassade. Après nous avoir entendus exposer la situation, il nous dit que le Front avait décidé de relâcher les otages, tous les objectifs de la mission étant atteints. -"Le commandement te félicite de ton éclatant succès, malgré l'absence de notre délégué au départ de l'opération. Nous partirons quelques heures après la libération des otages". Je ris et répondis qu'il n'en était pas question. -"Le commandement a fait preuve de beaucoup de négligence à notre égard. Nous avons su prendre nos responsabilités et sommes sur le point de conclure l'opération. Je refuse, dans ces conditions, que le commandement se mêle de l'affaire. Nous sommes très capables de terminer sans eux et je ne me plierai à aucune décision concernant notre départ, surtout pas si elle concerne notre sécurité. Nous n'avons que faire des petits jeux politiques; le commandement est paisiblement à Beyrouth, ne comprend rien à la situation et ne sait rien des étapes de la négociation; il tire sa science de la lecture des journaux. Notre victoire nous donne le droit de décider par nous-mêmes. Nous avons mené l'affaire de bout en bout et nous la concluons à notre idée. C'est notre décision collective".

Dans ces conditions, le cadre du FPLP ne pouvait que se taire et transmettre nos exigences aux Koweïtis. Il téléphona aussi à la direction du FPLP à Beyrouth, pour rendre compte.

Peu après, je reçus un appel d'un haut dirigeant du Front, depuis Beyrouth. Il souhaitait savoir ma position; je lui expliquai que jusqu'à

notre arrivée dans l'avion, notre sécurité était en jeu. Après, nous pourrions libérer l'ambassadeur. Ce dirigeant admit mon point de vue et dit : -"Faites comme vous l'entendez. Cette opération est la vôtre; menez-la comme bon vous semble. Ainsi s'acheva le seul et unique entretien avec notre commandement en trois jours et deux nuits passés dans l'ambassade.

A la manière dont j'insistais pour m'entourer de toutes les garanties nécessaires jusqu'à notre arrivée dans l'avion, les officiels Koweïtis réalisèrent que ma position était inébranlable.

Restait un problème important pour les Koweïtis : celui de notre armement. Nous devons le rendre, selon eux, en quittant l'ambassade. Refus catégorique de notre part. Deux points n'étaient tout simplement pas négociables : conserver nos armes et garder l'ambassadeur, le tout jusqu'à ce que nous soyons à bord de l'avion.

Le ministre de l'intérieur m'appela à nouveau, se prévalant de l'amabilité de nos échanges pour me proposer une solution : il se constituait notre prisonnier, et nous relâchions l'ambassadeur avec les autres otages. Cela me fit bien rire et il me dit: -"Je vois que vous êtes de joyeuse humeur" Je lui répondis : -"Je suis toujours heureux de bavarder avec un homme qui sait apprécier les révolutionnaires mais, comme prisonnier, je préfère le ministre des affaires étrangères. Il sera mon otage et accompagnera à l'aéroport notre commando en armes. Voilà qui devrait convenir tant au gouvernement Koweïti qu'à vous-mêmes. J'accepte donc votre offre, mais échange l'intérieur contre les affaires étrangères!"

Il tenta de discuter mais je lui dis que c'était là notre décision ultime. Il me demanda alors quelques instants pour convaincre son collègue, dont la vie serait en péril si les choses tournaient mal.

Trente minutes plus tard, cheikh " Saad" m'informait de l'accord de son gouvernement.

Nous fîmes alors nos adieux aux otages, un par un; ils nous remerciaient de nos bonnes manières quand le téléphone sonna: monsieur " Tanaka" me prévenait que le ministre japonais des affaires étrangères voulait parler au chef du commando. Celui-ci me remercia de l'issue pacifique de l'affaire et me dit que l'avion était à l'aéroport de Koweït, les officiels à son bord et prêt à aller où nous souhaitions. Il ajouta que son gouvernement allait prendre des mesures en faveur de la cause palestinienne. Il voulait également être sûr que nous libérerions le ministre Koweïti dès notre installation dans l'avion. Je le rassurai et pris congé.

"Tanaka" parlait correctement l'arabe, avec un fort accent japonais. Pendant les adieux, le ministre Koweïti des Affaires Etrangères était arrivé à l'ambassade. Je pris place dans sa voiture personnelle et nous gagnâmes l'aéroport, mes camarades suivant à bord d'une seconde voiture. Arrivés à l'avion sans encombre, avec nos armes, nous avons fait nos adieux au ministre, et avons retrouvé ceux que notre action avait sauvés. Je tombai dans les bras de " Ghaleb"; très préoccupé du sort de notre commando, il remercia Dieu de nous voir sains et saufs.

Cheikh "Saad" essaya encore de me rencontrer, sous le prétexte de me remercier, je refusai et lui adressai mes salutations. Après délibération, j'annonçai que nous souhaitions aller soit à Bagdad, soit au Yémen Démocratique. Attitude nouvelle, le gouvernement irakien refusa de

nous accueillir. Les algériens nous offrirent l'hospitalité; je refusai mais leur fit tenir un télégramme de remerciements, envoyé de l'avion. Nous primes alors la direction du Yémen patrie des révolutionnaires, des nationalistes et des combattants de l'honneur.

Nous fûmes accueillis à l'aéroport par des officiels d'Aden qui nous félicitèrent d'avoir fait céder l'une des grandes puissances impérialistes. Nous leur avons alors donné des détails sur notre action, notamment le rôle de votre serviteur, l'Arménien, dans toute cette affaire ...et bien d'autres opérations encore!

La délégations Yéménite et les officiels japonais présents dans l'avion profitèrent de l'occasion pour se rencontrer. Nous eûmes ensemble un entretien politique et cet épisode ouvrit de nouvelles perspectives de dialogue entre ces deux pays.

Plus tard, j'appris que les journaux avaient publié mon portrait, dessiné par l'un des otages. J'en obtins une copie, grâce à l'un de mes proches...

Troisième Partie : LES DEBUTS DE L'ASALA; SES PREMIÈRES OPÉRATIONS

Ma rencontre avec "X" me décida à lancer l'action révolutionnaire arménienne. Avec lui, je pouvais aller au fond du problème : c'était le seul activiste du Dachnag à n'avoir aucune illusion sur ses chefs, une bande de mercantis de voleurs et d'agents doubles, selon lui. Mais ce parti contrôlait toutes les institutions communautaires et les nationalistes n'avaient d'autre choix que de militer dans ses rangs. "X" se battait pour convaincre les jeunes révolutionnaires de cette réalité.

J'éprouvais beaucoup de sympathie pour X qui, dans nos conversations, abordait toujours les problèmes en termes de morale; un attitude bien rare chez les politiciens Arméniens.

Je lui révélai comment je comptais lancer la lutte, quels moyens je pensais mettre en oeuvre; mon programme politique et surtout -point sur lequel j'avais beaucoup réfléchi- mon plan d'action militaire. Je lui décrivis nos futures cibles, nommai ceux qui agiraient en ma compagnie. En accord avec lui, je devais d'abord rencontrer à Beyrouth un dirigeant du Dachnag signalé par l'un de mes amis personnels : réputé révolutionnaire et nationaliste, il était susceptible d'aider un mouvement de lutte armée.

"X" et moi même avons également fait le tour de nos sympathisants. L'un de ceux ci, un ami, me remit une enveloppe et me dit: -" J'espère que tu ne sera pas trop déçu : c'est tout ce que je peux te donner, mais ainsi, j'aurai pris part à votre action". Ces trois cents dollars me permirent de partir pour Beyrouth, où je rencontrai "V. E." et lui relatai mes discussions avec "X". Nous décidâmes de nous partager les tâches : à lui la propagande politique et les communiqués d'opérations, à moi l'action militaire. Avant d'aller plus loin nous avons, le 11 novembre 1974, comme convenu avec "X", rencontré un des dirigeants du Dachnag, un dénommé "H" dans son magasin de Beyrouth. Après m'être présenté, je lui dis : -"Je viens vous demander votre aide. Nous sommes un groupe de jeunes décidés à lutter pour leur pays, jusqu'à la mort si nécessaire". Interloqué, l'homme bafouilla et finit par dire: "Mon fils, la cause Arménienne est quasiment perdue. La conjoncture internationale rend votre projet impraticable : le monde entier s'y opposerait. Ne soyons pas suicidaires, sachons attendre et ne demandons pas l'impossible". J'ajoutai alors : -"Bavarder n'est pas la solution; donner son avis n'est pas non plus la solution. Rester assis et attendre n'aide en rien la cause Arménienne. Notre peuple ne récupérera pas sa patrie en faisant des pétitions ou des discours : elle est occupée et le restera tant que vous

croupirez dans votre boutique, l'emblème d'un parti impuissant à la boutonnière. Cela n'aide en réalité que les turcs et légitime leur occupation. Vous trompez le peuple Arménien et le conduisez dans une impasse. Et qu'est-ce que cette histoire de situation internationale ? Quel rapport avec notre décision révolutionnaire de nous battre ? Si nous nous passons de la permission des grandes puissances et agissons dans le secret, comment nous détruiront-ils ? Nous sommes décidés à ramener notre peuple dans sa patrie. Ce pays est à nous, cette cause est notre cause; cette terre est la nôtre et nous la libérerons par nos propres forces. Quelle puissance au monde peut nous freiner si nous nous passons de son assistance ? Sortez-donc de votre échoppe : ce ne sont pas des marchandises que vous vendez, mais votre cause, votre patrie, votre terre. Vous vous abusez vous-mêmes : moi, pas. Je vous demande de m'aider. S'il y a de vrais nationalistes et de vrais révolutionnaires au Dachnag, ils doivent se battre à nos côtés, pour l'Arménie.

L'homme me répondit –“ Votre nationalisme, votre patriotisme me font chaud au coeur, mais le Dachnag a ses objectifs propres; et nous pensons que le problème Arménien ne se résoudra que lorsque la conjoncture internationale tournera en notre faveur”. Je lui demandai : -“ Que faites vous pour cela ?” -“Rien”, dit-il “Nous aidons simplement notre peuple à survivre entre ses écoles et ses églises” -“ Ce n'est pas suffisant” répondis-je “Toutes ces institutions Arméniennes ont plus besoin d'une nation que d'un parti; faire revivre l'esprit révolutionnaire dans notre communauté et ramener la cause Arménienne au premier plan de la scène internationale, voilà votre rôle”. Il dit alors: -“Mon fils le problème Arménien est insondable comme l'océan ... Ecoute-moi et fais preuve de sagesse; dissuade tes camarades de cette aventure, pense à ton avenir, marie-toi et ai des enfants ...le problème Arménien est vraiment complexe, tu sais...”.

J'explosai : -“ Vous, les Dachnags, n'êtes que des imposteurs. Vous vous bornez à lancer des circulaires et des appels à la mendicité, et ce pour vous bâtir vos châteaux ! Honte à vous!. Il me répondit: -“Mon fils, je suis désolé mais ma famille m'attend. je suis très heureux d'avoir fait ta connaissance et suis fier de ton nationalisme. Tous les jeunes qui t'entourent partagent, j'en suis sûr, tes idéaux, ton ambition et ton sens des responsabilités. Tes paroles m'ont émues; j'y ai retrouvé nos souffrances mais aussi un espoir nouveau ... Tu as raison, mon fils rien n'est si majestueux que notre patrie. Je t'approuve : nos partis sont responsables d'une bonne partie de nos malheurs. Si nous en sommes là aujourd'hui, c'est bien de leur faute. Tu m'as rendu l'espoir: reviens me voir et discutons à nouveau de tout cela.

Je lui serrai la main et lui dit: -“ Souvenez vous : bientôt nos partis, notre peuple, nos ennemis et l'opinion internationale entendrons parler de notre petit groupe ... “ N'oubliez pas mon visage, monsieur “ H” ...”. Celui-ci me dit: -“ Je n'ai pas retenu ton nom ?” En riant, je lui rétorquai : -“Quelle importance? Ca n'est pas celui des papiers que j'ai sur moi, en tout cas ... Mes précautions sont prises ! ” Il me raccompagna, me répéta que je lui avais mis du baume au coeur et me serra dans ses bras.

J'avais perdu l'espoir d'obtenir quelque assistance que ce soit du Dachnag, de ses représentants ou de ses élus. je relatai cette rencontre à “V. E.” qui confirma que nous n'avions rien à attendre de tels politicards et ne devons compter que sur nous-mêmes.

Je décidai alors d'une première attaque sur le “ Conseil mondial des églises”, qui conspirait en effet avec les Etats-Unis et le Dachnag pour faire émigrer des jeunes Arméniens du Proche-orient et des pays socialistes vers l'Amérique, et y créer une “ Arménie” concurrente de l'“Arménie soviétique”. Une cellule secrète fit alors sauter une bombe dans les bureaux du Conseil et notre premier communiqué fut signé du nom de Kourken Yanikian, ce vieillard aux cheveux

blancs qui avait tiré la première balle de notre guerre de libération et enthousiasmé tous les Arméniens.

Nous connaissions par coeur tous les détails de son entreprise. Avant de passer à l'acte, il avait rencontré la direction du Dachnag au Liban, pour les pousser à agir. Ils restèrent totalement indifférents et Yanikian se persuada de leur inutilité pour la cause Arménienne. Il ne révéla son plan à personne, testa la combativité de ces partis et conclut qu'ils n'étaient que des instruments des occidentaux. En Arménie soviétique, ses projets révolutionnaires ne recueillirent pas plus d'intérêt. Revenu à Los Angeles, il prit sa décision ... La responsabilité première des révolutionnaires était de lancer la lutte pour libérer notre terre de l'emprise turque.

1973 est ainsi l'année du début de la révolution Arménienne. Si Yanikian n'avait pas décidé, alors, de lui-même, de passer à l'acte, nous n'aurions pu prendre notre décision à la fin de 1974.

La façon dont il conçut son opération, son emprisonnement, la négligence dont nos partis firent preuve durant toute l'affaire, laissant ce vieillard seul face à la répression fasciste turque et américaine, tout cela nous donna une bonne leçon : ces partis et leurs dirigeants ne soutiendraient en aucun cas la révolution Arménienne. Forts de cette conviction, nous décidâmes de nous tenir, à tout prix, à l'écart de leur influence.

Je retournai, par acquis de conscience, voir "H", le dirigeant du Dachnag de Beyrouth : aucun résultat. Je décidai donc ne faire désormais confiance qu'à nous-mêmes et aux révolutionnaires Arméniens.

Nous avons alors monté une seconde opération, contre les bureaux de Beyrouth de Turkish Airlines, cette fois; la bombe éclata dans les mains du démineur de l'armée libanaise : il y perdit quelques doigts et fut blessé au visage. Les médias commençaient à nous citer et les ambassades à s'informer auprès de leurs agents Arméniens sur ce groupe "Prisonnier Kourken Yanikian".

A l'époque, c'est "V. E." qui tapait nos communiqués, et sa machine à écrire a une histoire. Nous avions du vendre 400 livres libanaises un lance-roquettes RPG-7 pour pouvoir nous la payer. Le marchand, Arménien, me demanda quel serait son usage; -"pour une nouvelle école Arménienne au Koweït", lui répondis-je. Il me prit alors pour un Dachnag et commença à me conter ses exploits militants, à grand renfort de vantardise et de narcissisme. Pouvait-il comprendre que nous avions du puiser dans notre maigre arsenal pour acheter cette indispensable machine, tout cela par la faute de politiciens indifférents ?

Notons qu'au début de notre entreprise révolutionnaire, nous ne comptions, tant dans le domaine militaire que politique, que sur nos propres forces; nous n'avions pas le sou, pas même de quoi couvrir les frais d'intendance et de déplacement. Notre seul capital était notre loyauté et notre foi en la cause Arménienne. Ce manque d'argent était quand même un sérieux handicap : il nous interdisait de verser une indemnité aux familles de nos combattants. De ce fait, nous n'avons pu recruter nombre de jeunes gens, qui demandaient à ce que leurs proches soient défrayés.

"V. A." m'assurant que ce problème finirait par nous handicaper, nous avons donc approché certains Arméniens pour leur expliquer notre situation. Soumis aux pressions des partis, ils nous donnèrent une réponse négative. C'est pourquoi je me résolus à laisser un ami emprunter de l'argent.

A la fin février [1975, N.D.T.], un Arabe me présenta à un dénommé "H. B.", un Arménien spécialisé dans la contrefaçon des pièces d'identité et des billets de

banque. Je le harcelai pour qu'il se mette au service de notre cause et il accepta finalement de nous rejoindre. Cependant, nous avons trouvé le moyen de monter et d'exécuter une opération importante.

Notre troisième action détruisit complètement le bureau de Beyrouth de Turkish Airlines... La presse internationale commençait à parler de l'Asala et de Yanikian : cela amena un regain d'attention des grands médias qui suivaient désormais de plus près l'affaire Arménienne.

Beyrouth était notre base politique, en attendant que nous avions une base militaire. C'était la capitale des Mouvements de Libération, Arabes, surtout. Dans notre cas, la sympathie et le dévouement des Arméniens libanais jouait un rôle déterminant. Ils étaient, et de loin, la communauté la plus nationaliste et la plus patriotique de la diaspora et nous n'oublions pas que notre peuple constituait notre aimée de réserve. Beyrouth était également le centre de nombreux nationalismes et mouvements populaires du Moyen-orient, à qui nous pouvions ainsi sans difficulté présenter notre cause. Il nous serait enfin possible de gagner l'Arménie occupée à partir du Liban, situé au coeur du monde arabe, et d'y frapper l'Etat fasciste turc.

Tout cela nous poussa à faire du Liban notre base et à nous appuyer sur les masses Arméniennes implantées localement. Là était le foyer de notre révolution, d'où nous mènerions notre guerre de libération contre cette force impérialiste régionale qu'est le fascisme turc.

Quatrième Partie PREMIERS CONTACTS INTERNATIONAUX; L'ASALA, L'ITALIE, LE FATAH

Une Invitation décevante

Vers le milieu de 1976, l'Asala reçut une invitation secrète d'un pays arabe, et une délégation de son commandement s'y rendit en visite. Une organisation palestinienne nous avait transmis le souhait de ce pays de nous rencontrer. Le commandement de l'Asala réfléchit à cette invitation et décida de l'accepter. Je repris donc contact avec nos amis Palestiniens et leur demandai de notifier notre accord à ce pays, que j'appellerai " A " [**vraisemblablement l'Irak, par le truchement d'Abou Nidal N.D.T.**]; on nous informa bientôt que cette invitation était désormais officielle, quoique tenue secrète. Nous avons accepté ces conditions et fixé une date; la délégation se composait du camarade " K " et de moi-même et la visite devait durer une semaine.

Réception chaleureuse, hôtel luxueux : la première rencontre officielle était prévue pour le soir même. A 7 heures, on nous conduisit au lieu du rendez-vous; là se trouvaient une personnalité officielle de premier plan, ainsi qu'un proche du président, l'un de ses confidents nous dit-on plus tard.

Nos premiers échanges portèrent sur les aspects politiques de notre cause, et de son illustration devant les instances internationales. Nos interlocuteurs nous dirent leur profond intérêt pour le combat de l'Asala et leur respect pour ses combattants. Ils s'intéressaient aussi à nos positions dans certains domaines de la politique internationale; l'Union soviétique et l'Arménie soviétique, par exemple.

A leur tour, ils nous expliquèrent leurs orientations dans ces mêmes domaines, surtout leur analyse de la crise qui déchirait le monde arabe et la résistance palestinienne. Nous avons discuté un long moment du rôle de l'Union soviétique et des pays socialistes dans les conflits

internationaux, et enfin des activités des mouvements Arméniens dans leur pays, et de leur prudence vis-à-vis de notre cause.

Nos interlocuteurs se déclarèrent prêts à soutenir la cause Arménienne et à nous permettre d'agir secrètement à partir de leur pays, et soulignèrent la nécessité d'un combat commun contre le fascisme turc, le sionisme et l'impérialisme américain.

Puis nous avons décidé d'un commun accord de nous revoir le lendemain; nous avons profité d'une voiture et de guides mis à notre disposition pour visiter différents sites, mais aussi des usines et des centres industriels.

Le lendemain, le dirigeant politique de "A" nous demanda :-"Quel financement mensuel faudrait-il envisager pour que vous frappez les cibles qui nous intéressent? Nous savons que vous êtes les meilleurs pour traquer les agents de l'impérialisme; nous sommes prêts à vous aider militairement et financièrement, à vous alimenter en renseignement et à vous permettre de travailler sans restrictions dans notre pays".

Surpris par cette offre plutôt scabreuse, je me tournai vers "K" et vis qu'il souhaitait que je réponde. Je dis alors :-"Monsieur, nous représentons ici une communauté déportée. L'appui que vous apporteriez à notre cause, ainsi que votre soutien politique, nous intéressent : la lutte des peuples est une et indivisible et, solidaire des opprimés, le vôtre saisira mieux la nécessité de l'unité contre l'ennemi commun. Mais nous n'envisageons pas la chose en fonction du montant d'une enveloppe. L'aspect financier du problème est, pour nous, parfaitement secondaire et lié au développement de la coopération entre nos deux peuples. Sans votre appui politique, votre offre nous intéresse peu : notre peuple est l'un des plus riches au monde et notre existence dépend surtout de lui. Nous souhaitons réfléchir à cette conversation et souhaitons renvoyer à plus tard les questions de coopération et d'aide. Mais sachez que vos positions publiques en faveur de notre cause sont pour nous l'essentiel.

Mes paroles avaient troublé notre interlocuteur. Le camarade "K" continua: -"Votre soutien politique à notre cause et celui des Arméniens à la cause arabe sont d'égale importance : c'est seulement de cette façon que l'union des peuples pourra se faire.

Sur ce nos hôtes prirent congé, invoquant un rendez-vous, mais dirent leur souhait de nous revoir le lendemain.

Le camarade "K" et moi-même avons longuement discuté à l'hôtel de cet intérêt suspect des Arabes à l'égard de notre mouvement et de notre cause; nous avons décidé, par prudence de refuser la discussion sur les points que nous estimions secondaires.

Nous souhaitons leur faire comprendre que nous représentons un peuple en lutte; que nous étions décidés à remettre le dossier Arménien à l'ordre du jour des instances internationales et qu'il nous fallait pour cela l'appui de leur pays.

Le dirigeant de "A" débuta la réunion suivante en disant: -"Notre gouvernement, vous le savez, n'est pas sans relations politiques et diplomatiques : nous ne demandons qu'à nous en servir. Nous ne voyons donc aucun inconvénient à soutenir votre cause mais le moment venu, quand elle aura reçu les appuis politiques internationaux nécessaires. Revenons donc là dessus plus tard, quand votre cause sera au coeur de

l'actualité. Mais, en attendant, jour après jour, l'impérialisme et la réaction marquent des points et c'est sur ce front là que nous devons développer notre coopération. Nous déciderons de la suite en fonction des évolutions politiques et militaires.

Je lui demandai quelle coopération concrète il envisageait. -"Les opposants à notre régime" dit-il avivent en Europe ou en d'autres lieux où vous saurez les retrouver et les liquider, en tant qu'agents de l'impérialisme".

Je protestai qu'il s'agissait là de problèmes internes à leur pays, dont nous n'envisagions pas une seconde de nous mêler -"Nous ne voyons pas d'objection à coopérer avec vous contre l'impérialisme américain en tant qu'ennemi principal; contre le fascisme turc oppresseur séculaire des Arabes et aujourd'hui instrument des conspirations américaines". Bref, nous étions disposés à coopérer contre nos ennemis communs, mais refusés énergiquement de frapper pour leur compte dans des pays sans aucuns liens avec l'affaire Arménienne ou l'impérialisme international.

Rendez-vous pris pour dans deux mois, nous avons exprimé notre souhait de regagner Beyrouth par le premier avion. Quelques heures plus tard, nous avons quitté ce pays avec la pire des impressions sur son régime : nous avons compris leurs véritables intentions à l'égard des mouvements révolutionnaires et des peuples opprimés.

Notre dignité révolutionnaire et notre inébranlable fidélité à notre cause ne nous permettaient pas d'entretenir quelque rapport que ce soit avec des régimes considérant les combattants révolutionnaires comme des inférieurs et des mercenaires, rendant ainsi un signalé service à l'impérialisme international.

Alek Yenikomchian à Rome

Sur sa demande, nous nous sommes rendus, le camarade "M" et moi-même, au bureau de Salah Khalaf [**"Abou Iyad" haut dignitaire du Fatah et de l'OLP, chargé du renseignement, N.D.T.**]. Après quelques mots de bienvenue, où il compara la lutte des Palestiniens et des Arméniens, il nous félicita d'avoir su rendre si rapidement vie et notoriété internationale à notre cause, malgré des difficultés sans nombre. Il évoqua ensuite l'actualité arabe et aborda enfin l'objet de notre rencontre.

Il voulut d'abord savoir si "Abou Hicham" nous avait contacté. Ce n'était pas le cas. Il dit alors que le gouvernement italien, désireux de restaurer la sécurité sur son territoire, avait demandé au Fatah de nous faire connaître sa sympathie pour la cause Arménienne et son voeu que nous cessions nos attentats en Italie. "Abou Iyad", quant à lui, souhaitait que nous apportions une réponse positive, soulignant tout le profit que nous pourrions tirer d'une bonne entente avec les Italiens, sur le plan de la propagande, par exemple.

Je demanda alors à "Abou Iyad" quelles étaient précisément les propositions et les exigences italiennes, puis lui rappelai que nous savions mieux que personne où se trouvait notre intérêt, et l'utilité pour nous de tel ou tel pays, l'Italie ne faisant pas exception. Il nous répondit qu'il n'était pas allé avec les Italiens au fond de l'affaire : le ministre italien de l'intérieur souhaitant qu' "Aboul Hol" [**Hayyel Abdul Hamid, un des dirigeants de la centrale de renseignement du Fatah, N.D.T.**] serve d'intermédiaire. Informé, "Abou Ammar" (Yasser

Arafat) souhaitait notre bonne volonté, au profit des causes Palestinienne et Arménienne. Il conclut en nous demandant de réfléchir à tout cela, et de contacter “ Aboul Hol” pour plus de détails. Avant de nous quitter, nous avons convenu d'un rendez-vous avec “ Abou Ammar” et “Abou Hicham”.

Vu l'étroitesse des relations entre le gouvernement italien et le Fatah, nous sentions bien tout ce que l'affaire avait de délicat.

Le lendemain, “Abou Hicham” nous expliqua complètement l'affaire. Je remarquai qu' “Abou Iyad” n'était ni très bien informé, ni très clair. Riant, “ Abou Hicham” dit: -”Abou Iyad” tire sa science d' “Abou Ammar” ; il a pris contact avec vous pour prouver son influence et l'étendue de ses relations avec les Italiens. Non; seul “ Aboul Hol” est à l'origine de l'affaire; “Abou Iyad” ne sait que ce qu' “ Abou Ammar” lui a dit”.

Les propositions italiennes étaient les suivantes

- 1°) Arrêt des attentats de l'Asala sur le sol italien,
- 2°) Contact permanent entre l'Asala et les forces de sécurité italiennes.
- 3°) connaître nos propres requêtes.

“Abou Hicham” nous conseilla de tirer profit de cette opportunité : les italiens étaient prêts à nous verser un million de dollars en cas d'agrément. Laissant l'argent de côté, nous lui avons demandé de recueillir plus de précisions auprès d' “Aboul Hol” ; il nous promit de nous les fournir dès le lendemain.

Accompagné de Monte Melkonian, cette fois, je revis donc “Abou Hicham”. Lui-même était avec “Aboul Hol”; l'ambiance était chaleureuse.

Ce dernier nous dit: -”Nous étions sûrs que vous accepteriez cette proposition. C'était le point de vue d' “Abou Ammar” et d' “ Abou Iyad” et nous vous en sommes très reconnaissants”.

Surpris, je répondis : -”Camarade, votre information est incorrecte; nous n'avons en aucun cas accepté les demandes italiennes. Nous ne nous prononçons pas pour l'instant, dans l'attente de plus de détails. Nous ne saurions enfin vous donner tout de suite notre accord : la question doit être étudiée par notre commandement. Donc, pour l'instant, nous attendons ces précisions pour les transmettre à notre direction.”

“Aboul Hol” jeta un regard abasourdi à “Abou Hicham” et ajouta : -“ Il y a une semaine, le ministre de l'Intérieur et le chef des services italiens m'ont invité à les rencontrer confidentiellement et m'ont dit leur désir de négocier avec vous. Leur situation politique les oblige à mettre fin aux attentats contre des cibles turques ou italiennes. Ils savent nos relations et souhaitent que je les aide à passer un pacte avec vous”.

“Camarade “Aboul Hol” répliquai-je “Le gouvernement italien est-il prêt à signer un document officiel de soutien à notre cause, exigeant la restitution aux Arméniens des terres spoliées par la Turquie ?”

Il répondit qu'il voulait bien poser la question et proposa une réunion avec les italiens. N'ayant nulle confiance dans ce pays, membre à part entière de la coalition impérialiste et préparant sans doute un coup

fourré contre l'Asala, nous avons refusé. Néanmoins, rien ne pressant vraiment, nous aurions aimé en savoir plus et avoir une réponse à nos demandes. "Abou Hicham" promit de nous la donner et dit : -" Les exigences des italiens sont les suivantes : cessez tout attentat en Italie, contre les cibles turques aussi bien qu'italiennes". Je répondis que les bien turcs continueraient d'être attaqués en Italie comme dans le reste du monde et que si le gouvernement italien voulait vraiment que tout cela cesse à l'instant, il n'avait qu'à rompre toute relation avec les turcs et fermer leurs établissements.

"Aboul Hol" et "Abou Hicham" répliquèrent : -" Dans un premier temps, pourquoi ne pas cesser les attentats visant des biens italiens, et établir une liaison avec leurs services?". Monte Melkonian et moi-même avons accepté de transmettre cette proposition à notre commandement. Le moment venu, notre réaction et nos demandes transiteraient par "Aboul Hol".

Un groupe de travail de huit cadres politiques et militaires, présidé par moi-même, fut alors créé pour analyser en détail les propositions italiennes et faire un projet des demandes que nous leur présenterions. Cela fut fait, et transmis à notre commandement, une semaine plus tard. Les deux idées – force de notre étude étaient :

- Ne pas tomber dans le piège du gouvernement italien,
- nous méfier des médiateurs Palestiniens.

Après réflexion, Monte Melkonian, le camarade "M" et moi-même furent choisis par le commandement pour poursuivre les négociations. On nous donna pour instruction de refuser tout contact avec des italiens. Nos exigences, que les Palestiniens transmettraient, étaient les suivantes

1°) Fermeture des bureaux italiens de l' "ANCHA", ce "Comité national américain d'aide aux Arméniens sans foyer" qui pousse les Arméniens à émigrer aux Etats-Unis,

2°) Parution en Italie d'un journal Arménien, à financement communautaire,

3°) Autorisation d'un cercle Arménien, ayant toute liberté d'action,

4°) Liberté pour les Arméniens d'Italie de militer et de publier,

5°) Aucun traité Italien nouveau avec la Turquie,

6°) Reconnaître la cause Arménienne, lors de circonstances favorables,

7°) Soutenir la cause Arménienne devant les instances internationales,

Simultanément, nous présentions deux points de discussion possibles

1°) les attentats contre les seules cibles italiennes,

2°) des relations politiques, quand l'Italie aurait officiellement reconnu la cause Arménienne.

Les Palestiniens acceptèrent tout cela sans objection, lors d'une réunion où étaient présents " Abou Ammar", " Abou Hicham" et Zacharie Baalouch, d'une part; un cadre important de notre mouvement et moi-même, de l'autre.

Seul point d'accroche : la cessation des attentats sur les seules cibles italiennes . Une dispute éclata sur ce point entre les Palestiniens et nous, si bien que je finis par demander à “Abou Ammar” : -“ Pourquoi tant insister sur l'arrêt de toutes les opérations ? Qui représentez-vous, ici ? La Résistance palestinienne, ou les intérêts italiens ?” Voyant les proportions que prenait la querelle, ce dernier s'empressa de dire : -“ La cause palestinienne, évidemment. Mais en tant que médiateurs, nous nous devons de prendre en compte les intérêts palestiniens et Arméniens tout à la fois, mais, d'évidence, la décision finale vous revient”.

Nous les avons donc priés de transmettre notre offre aux Italiens et de recueillir leur réponse; également de bien vouloir exprimer leur sentiment sans nous chercher noise.

“ Abou Ammar” répondit : -“ Au nom de nos deux causes, je vous demande instamment d'être positifs et de suspendre pour six mois vos opérations en Italie, en raison de ma prochaine visite à Rome. Nous sommes informés que les Américains ont recommencé récemment à comploter contre vous et nous. Si nous réussissons à faire avancer cette affaire, nous prouverons notre bonne volonté aux Italiens et créerons ainsi les liens plus forts entre nous trois. Mon souhait personnel est que vous acceptiez de rencontrer la délégation italienne spécialement venue à Beyrouth pour vous voir. En tant que médiateurs, nous sommes comptables à la fois de la Palestine, de l'Arménie et de l'Italie. Nous comprenons vos réserves, mais faites nous confiance : si les Italiens tentent quoi que ce soit contre vous, nous saurons leur en faire passer l'envie. Vous vous devez de garder des atouts dans votre jeu, mais sachez aussi faire preuve de souplesse”.

Nous nous sommes séparés deux heures plus tard, après avoir convenu d'un rendez-vous pour le lendemain.

Nous avons alors ajouté une condition aux précédentes. Libéré depuis quelques mois de sa prison suisse, le camarade Alek Yenikomchian était de retour à Beyrouth. Nous avons donc demandé à “ Abou Ammar”, comme preuve de la bonne volonté italienne, qu'ils lui soignent les yeux, à titre d'acte humanitaire. Cela créerait une atmosphère de confiance, et permettrait d'envisager des suites plus constructives.

Le lendemain, le bureau d' “Abou Ammar” nous informa de l'accord immédiat des autorités italiennes. Moins d'une semaine plus tard, Alek partait pour l'Italie, accompagné d'un de ses parents. Il fut reçu avec chaleur et soigné dans un hôpital des plus modernes. Durant ses dix jours de séjour, le gouvernement italien sut sauvegarder le secret de sa présence. Revenu à Beyrouth, Alek nous dit que le médecin chef de l'hôpital lui avait révélé que sa cécité provenait de négligences intentionnelles des médecins suisses et que sa vue était définitivement perdue. Le médecin italien lui avait exprimé sa surprise devant la conduite d'un gouvernement soi-disant respectueux des valeurs humanistes. “Mes yeux sont la terre d'Arménie” avait répondu Alek “et je vois grâce à elle”. Il était par ailleurs informé de la négociation avec les italiens et de la médiation des officiels du Fatah.

Deux semaines après son retour, alors que les négociations continuaient, éclata une nouvelle imprévue : “ Abou Iyad” révéla à un journal italien que le commandement du Fatah avait conduit une négociation entre le gouvernement italien et l'Asala, qui renonçait à tout attentat en Italie.

Dédaignant ces bavardages, nous avons alors publié un communiqué affirmant que nous n'avions jamais rencontré le moindre Italien, que les autorités de ce pays nous avaient fait des propositions par le canal des Palestiniens, mais que rien n'était conclu.

En fait, les Palestiniens nous avaient transmis l'invitation de venir négocier directement en Italie. Mais l'irresponsabilité d' "Abou Iyad" avaient réduit à néant tout espoir de conclure l'affaire : trois jours plus tard, le 8 août 1981, nous frappions une cible italienne à Paris.

Immédiatement après, des conseillers d'"Abou Ammar" nous informèrent qu' " Abou Iyad" n'avait fait ces déclarations que par égoïsme; ce n'était pas la première fois, selon eux, que sa légèreté et sa vénalité portaient tort à des mouvements de libération. Ils ajoutèrent qu' " Abou Iyad" complotait sans doute contre Arafat.

Mais nous avions déjà décidé de mettre fin à la négociation italienne par Palestiniens interposés, voyant derrière tout cela des motivations peu claires.

Nous avons alors commencé à déceler un accord entre l'OLP et les turcs, et avons rompu tout contact avec ces Palestiniens opportunistes.

Peu après, la motivation réelle des chefs du Fatah dans cette affaire nous apparut clairement. Selon des sources fiables, ils avaient passé un accord avec les Italiens, pour notre compte et à notre insu, et ceux-ci leur avaient promis des sommes considérables.

Cinquième Partie : FRAGMENTS DIVERS

Garabed Pachabedian

(Ci-dessous, un fragment des mémoires du martyr Hagopian : il y raconte sa première rencontre avec le martyr Garabed Pachabedian, lâchement assassiné le 12 mars 1983 à son domicile de Beyrouth.)

Ma première rencontre avec Garabed fut organisée par Alek Yenikomchian. J'avais étudié son rapport et lui demandai si, à son avis, Garabed ferait un bon orateur politique. Il me répondit: -"Il parle beaucoup, c'est vrai, mais ce qu'il dit est souvent juste". J'ai donc accepté de rencontrer Pachabedian. Je le vois encore entrant dans mon bureau : d'un certain âge mais vif, plutôt corpulent, il était coiffé d'un béret; il me fit tout de suite bonne impression.

J'entamai avec lui un échange serré: "Nous sommes très fiers de vous, oncle Pachabedian.

C'est pour des gens de votre trempe que nous nous sommes engagés, et que nous sommes prêts au sacrifice pour le peuple Arménien". Nous nous sommes embrassés, et il répondit: -"J'ai depuis toujours l'intime conviction que la tragédie Arménienne s'achèvera un jour, qu'une force révolutionnaire jaillira de notre peuple et redonnera vie à notre cause. Et comment ne pas admirer qu'aujourd'hui, sept ans après le début de votre engagement pour la libération de l'Arménie, vous intensifiez encore votre lutte ! "

Il poursuivit: -"Je suis à votre totale disposition, prêt à faire tout ce que vous me demanderez sans hésitation, que ce soit dans le domaine militaire, politique ou de la propagande. Je suis à votre service : mon expérience, mes connaissances, mes biens sont à vous".

J'étais plein d'admiration : à son âge, être si attaché à notre cause, alors que tant de politicards souillent notre communauté et se vautrent devant des puissances étrangères ! Ecouter Pachabedian puiser dans sa longue expérience politique me rapprochait encore plus de lui. Nous avons longtemps parlé du complot de 1958 au Liban et du rôle des chefs Arméniens dans cette affaire : certains avaient été formés par les services secrets américains. Il évoquait avec une grande amertume ces tristes jours de 1958; il en avait les larmes aux yeux. Ce combattant d'une étonnante jeunesse portait en lui les douleurs de son peuple. Il savait tout des chefs arméniens, qu'ils soient communistes ou Dachnag, et me les dépeignait en détail, éclairant ma lanterne sur leurs petites combines, m'apprenant qui était à la solde de quel pays.

Je relatai les grandes lignes de cette première conversation -qui dura quatre heures- à Alek. Nous avons alors soigneusement noté les propos de Pachabedian, lors de cette rencontre et des suivantes, et en avons transmis la substance au commandement suprême, qui convint de la justesse des analyses de celui-ci. Dans ce rapport, j'avais noté en détails les noms et les faits donnés par notre ami, et pus confirmer personnellement tout ce qu'avait déclaré le combattant Garabed Pachabedian.

Charles Villeneuve à Beyrouth

(Ci-dessous le fragment où le martyr Hagopian relate sa rencontre avec le journaliste français d'Europe 1 Charles Villeneuve. Pendant la guerre du Liban, ce dernier s'est rendu au Quartier - général de l'Asala et y a rencontré Hagopian, Yenikomchian, Melkonian, Mourad Armenian ainsi que le martyr Levon Ekmedjian, pendu récemment par le gouvernement turc.)

Après mûre réflexion, nous avons accepté de recevoir le journaliste français Charles Villeneuve dans une base militaire de l'Asala, à Beyrouth, ville où se trouvait ce dernier pour observer l'offensive barbare des Israéliens contre les peuples libanais et palestiniens. Sur ordre du centre, le camarade Alek Yenikomchian devait accueillir Villeneuve au centre militaire où j'allais ensuite le rencontrer.

Je fus obligé de retarder l'heure du rendez-vous, du fait de contraintes imprévues. Le camarade Yenikomchian m'ayant demandé de tout faire pour être présent, je finis par arriver, en retard d'une demi-heure, au centre où Villeneuve et Alek m'attendaient. Le français regardait le camarade Yenikomchian, qui avait perdu la vue et la main gauche au cours d'une opération. Alek lui parlait avec calme et assurance, lui fournissait les explications nécessaires. Pendant ce temps, à l'extérieur, le bombardement israélien se déchaînait.

Afin que je conserve secrète mon apparence physique, les lumières avaient été éteintes dans la pièce du rendez-vous. Une cordiale poignée de main précéda nos échanges; il m'observait intensément, tentant de distinguer mes traits.

Le réalisme et l'intelligence de ses questions me firent vite comprendre que Villeneuve était un homme d'une grande expérience militaire et politique, qui connaissait bien les luttes populaires, notamment palestinienne et arabe. Je me sentis intéressé par la révolution palestinienne, mais convaincu qu'elle échouerait, ce qui serait un drame pour tous les peuples opprimés.

Villeneuve voulait se persuader que jamais les dirigeants Palestiniens n'accepteraient de quitter Beyrouth, ne laisseraient à aucun prix la ville tomber aux mains des armées sionistes impérialistes.

Je lui demandai si, à sa connaissance, la Résistance palestinienne avait pris la décision de quitter Beyrouth. Je notai alors la sympathie de ce journaliste pour les révolutionnaires et les combattants : on le sentait proche de ceux Arabes, Arméniens, Kurdes qui, comme tous les autres peuples, ne demandaient qu'à vivre libres sur le sol de leur patrie.

Son émotion, sa peine me le faisaient ressentir. Sinon, comment expliquer sa présence en cet endroit de mort et de destruction, au milieu du fracas des bombes et des obus ? Parmi nous, enregistrant et photographiant, Villeneuve témoignait à la face du monde du martyre des peuples palestinien, libanais, Arménien et kurde.

Sincère et honnête, Villeneuve l'était assurément. Mais quand on m'eut appris qu'il avait laissé en France sa femme et sa petite fille pour affronter tous ces dangers, et que sa mère était Arménienne, le camarade Yenikomchian et moi-même avons décidé de le voir plus souvent et de tout faire pour que son travail humaniste d'information soit facilité.

Je dis toujours que Villeneuve était un journaliste différent, l'un des plus remarquables que je connaisse. Lors de nos entretiens, qui ont eu pour moi une grande importance, je l'ai étudié de près (j'aborderai ce point à un autre moment).

Ayant accepté de l'aider, nous avons estimé qu'en retour il pourrait consacrer un livre au peuple Arménien et à notre cause. Villeneuve possédait les connaissances politiques, militaires, techniques et humaines nécessaires à une telle tâche, et la volonté de faire connaître la vérité à l'opinion internationale.

Lors de notre seconde rencontre, je me préoccupai de sa sécurité et pris des mesures pour qu'il revienne sain et sauf à sa famille : il vivait en effet la triste vie des combattants de Beyrouth l'héroïque.

Villeneuve visita nos bases et les zones d'implantation de nos forces armées. Il rencontra aussi nos combattants. Une nuit, alors que nous étions tranquillement assis, regardant la mer, je lui dis soudain : - "Voyez-vous ce jeune homme ?" Villeneuve lui serra la main "Voyez la détermination sur son visage, et souhaitez lui bonne chance. Sous peu le fascisme turc, le sionisme et l'impérialisme mondial seront surpris par notre organisation et notre volonté révolutionnaire". En effet, ce jeune militant partait en Turquie rejoindre le commando - suicide Haïrig Krimian, pour y accomplir l'opération "Garin".

Juste avant le départ de Villeneuve, nous avons eu un dernier rendez-vous, d'environ quatre heures. Nous lui avons souhaité bonne route, espérant le revoir pour notre projet de livre. L'idée de nous quitter avait l'air de l'attrister.

Il préparait un prochain rendez-vous et nous avons bavardé devant du café et du thé servis à l'Arménienne. Je lui souhaitai bon voyage et bon retour.

“LA RÉALITÉ”

Brochure de l'Asala-MR publiée à la fin de 1984

Texte intégral

PRÉFACE

Les contradictions fondamentales qui existaient de longue date au sein de l'Asala. finirent par éclater les 15 et 16 juillet 1983: deux des loyaux serviteurs du absolu "Moujahid", [**Minais Ohanessian, alias, aussi, "Hagop Hagopian" N.D.T.**], Khatchig Havarian "Abou Mahmoud" et Vicken Aivazian "John Lulu" furent exécutés par certains camarades qui ne supportaient plus d'obéir à une direction fasciste, eux-mêmes devant être les prochaines victimes du système Moujahid. Tous ceux qui s'opposaient à la ligne Moujahid durent donc s'enfuir pour sauver leur vie.

Hélas! deux patriotes sincères, Garlen Ananian et Aram Vartanian furent capturés; battus, torturés, ils finirent par être exécutés par Moujahid et ses créatures. Par la suite, Moujahid les décrivit comme des "traîtres", agents du MIT (**Services spéciaux turcs N.D.T.**) et de la CIA; les événements des 15 et 16 juillet furent dépeints comme "Un complot de la CIA et de la Turquie contre le peuple Arménien en Lutte".

Mais l'origine de ces événements était toute différente : ils résultaient de l'insupportable dictature de Moujahid dans les domaines politique, militaire et d'organisation. Depuis la fondation de l'Asala en janvier 1975, le peuple Arménien n'a jamais vraiment su ce qu'était cette "organisation", ni la façon dont elle fonctionnait en réalité. Mais tous ceux qui militaient dans l'Asala. connaissaient de longue date la triste réalité. Les attentats totalement inhumains – littéralement fascistes - de l'Asala. leur étaient devenus inacceptables. Nous parlons ici des actions "**9 juin**" en Suisse en 1981 qui causèrent un mort et plusieurs blessés; "**Septembre France**" en octobre-novembre 1981 qui frappèrent des restaurants et des cinémas bondés; "**Orly**" dirigés contre des cibles civiles, de novembre 1981 à l'été 1983; "**Suisse 15**"; enfin de la tentative de massacre au bazar d'Istanbul et du carnage "réussi" de l'aéroport d'Orly. Telle était l'activité d'une l'organisation sur laquelle Moujahid régnait par la terreur, détenant toute autorité, et menaçant les militants de mort au moindre désaccord. Les nécessités de la lutte de libération nationale et patriotique ne permettaient pas de prolonger indéfiniment ce statu quo. En fin de compte, cette contradiction entre la ligne de Moujahid et les convictions de patriotes sincères fit éclater l'Asala le 15 juillet 1983; peu après fut créée l'Asala-MR regroupant les éléments progressistes Arméniens désireux de poursuivre la lutte, loin de l'autoritarisme de Moujahid.

La nature confuse des actions passées de l'Asala, les innombrables tentatives de Moujahid pour tromper le peuple Arménien nous ont désormais déterminés à fonder toute nos actions sur la vérité. Panant des faits, nous allons donc exposer clairement au peuple Arménien, en ce qu'a été l'Asala; dire pourquoi sa politique était inadmissible et comment un redressement impliquait forcément une rébellion contre Moujahid. C'est seulement en présentant la vérité à notre peuple que se dissipera la trouble auréole de mystère entourant l'Asala. Levant la vérité, notre peuple saura corriger les erreurs passées et bâtir un futur harmonieux.

Chapitre 1 : Création et cinq premières années de l'Asala L'ère de l'insignifiance

L'atmosphère dans la diaspora avant 1975

La décennie 1965-75 fut pour la diaspora celle des expériences politiques. Le 24 avril 1965, cinquantième anniversaire du massacre de 1915, stimula puissamment les partis Arméniens traditionnels, qui réaffirmèrent la revendication fondamentale du peuple Arménien : le retour de notre communauté sur sa terre natale occupée par le régime turc chauvin. Or le peuple Arménien, sa jeunesse surtout, vit que rien

n'était fait pour concrétiser cet idéal; que la diaspora stagnait aux plans culturel, politique et social. La jeunesse Arménienne du Proche-orient l'avait compris: échapper à cet enlisement demandait des idées neuves et nombre de groupes recherchant des stratégies plus efficaces se formèrent au cours de cette décennie. Beaucoup pensaient que ce combat devait s'inscrire dans le cadre des luttes de libération anti-impérialistes en cours dans la région: la lutte armée permettrait enfin de réaliser l'objectif patriotique du peuple Arménien. Mais, malgré cela, aucun de ces groupes ne s'engagea concrètement dans la lutte armée. Des expériences ne s'en multiplièrent pas moins; l'ambiance était au changement politique, au non-conformisme.

Mais hélas, pour plusieurs raisons, ce processus de maturation ne put aller à son terme. Le centre de ces expériences politiques était alors le Liban et la guerre civile de 1975-76, qui se poursuit à ce jour, mit un tente à presque toutes ces activités militantes. Comme, dans d'autres communautés, ces expériences étaient bien plus modestes encore, aucun groupe, nulle part, n'était encore passé durablement à l'acte en 1975, malgré un climat favorable aux projets neufs et à la lutte armée.

A la même époque se déroulaient d'autres événements -tout à fait étrangers à l'évolution politique évoquée ci-dessus- qui devaient conduire à la création de l'Année Secte Arménienne pour la Libération de l'Arménie (Asala).

Moujahid

Le premier événement concernait un Arménien connu dans la Résistance Palestinienne sous le nom de Moujahid. Il avait rallié la Résistance des années auparavant aptes s'être enfui de chez lui: une façon d'échapper à son passé plus qu'un engagement politique ou patriotique. Il rejoignit donc le groupe spécialisé dans les détournements d'avions, assassinats, enlèvements, prises d'otages, attentats etc. que Wadi Haddad dirigeait au FPLP [**Commandement des Opérations Spéciales à l'Étranger Front Populaire pour la Libération de la Palestine COSE/FPLP, N.D.T.**]. Haddad, anarchiste de tempérament et peu porté aux analyses politico-militaires savantes, était en perpétuel conflit avec la direction du FPLP, et son leader Georges Habbache. Beaucoup des opérations du COSE faisaient -intentionnellement- des victimes innocentes et donnaient de la Résistance Palestinienne une image terroriste. C'est au cours de ces années avec Haddad que Moujahid acquit son expérience, et se lia avec nombre de responsables palestiniens. Il ne fit qu'imiter par la suite les tactiques de Wadi Haddad.

Au murs de l'année 1974, les activités de Haddad, les pressions grandissantes sur le FPLP et la Résistance en général firent éclater une crise grave. Au coeur du conflit, Moujahid voyait bien que l'avenir de son groupe était compromis. En cas de scission ou de changement d'alliances, s'il liait son destin à celui de Haddad, il finirait seul et désarmé au milieu de fractions palestiniennes en pleine guerre : cela le poussa à trouver un engagement hors de la Résistance Palestinienne.

La naissance de l'Asala

Or il existait un potentiel militant latent au sein de la communauté "intellectuelle" Arménienne : quatre ou cinq personnages n'ayant pas réussi à s'intégrer dans les partis politiques traditionnels. Concevaient-ils bien toutes les implications d'une lutte prolongée ? Ils cherchaient en tout cas à s'organiser politiquement.

Moujahid constata qu'aucune organisation Arménienne ne pratiquait la lutte armée, alors que cette idée faisait son chemin dans la jeunesse. Qui plus est, rejoindre le combat pour l'Arménie le sortait du piège palestinien et lui permettait de se chercher sur un terrain neuf un monopole, sans grand effort, compte tenu de l'ambiance. De cette position avantageuse, il pourrait en outre parler d'égal à égal aux chefs palestiniens.

Malgré ses contacts limités dans les milieux Arméniens, il fit, grâce à des amis, connaissance des quelques "intellectuels" évoqués plus haut. Ignorant tout du peuple Arménien et de ses luttes, il avait besoin d'eux; et eux, de lui, de ses liens avec la Résistance Palestinienne et des ressources que cela lui permettrait de se procurer. Seul lui manquait un responsable "militaire" pour mettre la machine en marche. Il fit alors la connaissance de Hagop Darakjian. Deux camarades les rejoignirent et, ainsi, fut créée l'Asala, le 20 janvier 1975, à Beyrouth, peu après l'attentat contre le bureau local du Conseil Mondial des Églises. Cette action était l'acte de naissance concret de l' Armée Secrète.

Ainsi, dès la naissance de l'Asala, deux forces fondamentales coexistaient en son sein : Moujahid, qui contrôlait toutes les ressources techniques et les militants, masse de manoeuvre du groupe. L'histoire de l'Asala est celle de cette dualité. Les camarades patriotes tentaient de mener une action positive et Moujahid, parfait égoïste, exploitait leur activité à ses propres fins. Dès le début s'établit donc une relation difficile entre deux forces, au fond peu conciliables.

Premier assassinat politique, inactivité subséquente

Peu après la naissance de l'Asala, un conflit éclata entre Moujahid et la plupart des "intellectuels"-fondateurs, à propos de la ligne et du processus de prise de décision. Moujahid réussit à exclure tous ceux qui menaçaient son autorité; les éléments patriotiques perdirent du terrain, et ceux qui restèrent dans le groupe se soumirent à son autorité. A cette époque [fin 1975 N.D.T.] l'Asala se composait de 6 ou 7 personnes, Moujahid et Hagop Darakjian étant les plus actifs. Les autres "membres" militaient de loin en loin.

En 1976, c'est Hagop Darakjian qui joua le rôle moteur. Il assassina, en février, le premier secrétaire de l'ambassade de Turquie à Beyrouth. Un saut qualitatif pour l'Asala qui s'était limitée jusqu'alors à quelques plasticages. Plus tard dans l'année, Moujahid faillit être victime des conflits inter-palestiniens évoqués plus haut. Blessé, il partit se soigner hors du Liban et toutes les responsabilités reposèrent alors sur Darakjian. Sans ce dernier, l'Asala aurait probablement cessé d'exister à ce moment-là.

En 1977, L'Asala fut inactive, malgré le retour de Moujahid à Beyrouth. Hagop Darakjian et deux ou trois de ses proches maintinrent la machine en marche au cours de 1978, grâce à quelques attentats, dont quelques-uns en Turquie durant l'été. Pendant ce temps, Moujahid " gonflait" les opérations réelles, trompait l'opinion en revendiquant des opérations fictives, ou s'attribuait des actions du "Commando des Justiciers du Génocide Arménien". Grâce à des communiqués mensongers, il agit l'idée que l'Asala, présente sur tous les fronts, était à l'origine de tous les attentats Arméniens.

Le premier congrès Arménien, les premières ouvertures internationales et une vague d'attentats

Peu de nouveau en 1979. En septembre, le premier congrès Arménien se déroula à Paris. Il avait été organisé par des “intellectuels” qui connaissaient ceux de l'Asala, donc, Moujahid. L'Asala fut associée au déroulement du congrès, et y rencontra quelques éléments franco-Arméniens. Alek Yenikomchian, qui n'était pas encore “membre” de l'Asala, tout en en étant proche, présenta au groupe quelques activistes de la communauté française. Le congrès permit des échanges d'idées entre éléments radicaux et ainsi apparut une tendance pro-Asala, d'esprit unitaire en dépit de nombreuses contradictions politiques entre les parties en cause. Déjà, l'Asala avançait une ligne incertaine et contradictoire, mêlant les slogans anti-impérialistes et les affirmations de solidarité révolutionnaire internationale, à une pratique très bourgeoise de la lutte. D'autant plus que ce congrès était lui-même de conception bourgeoise et son orientation inacceptable pour une organisation réellement révolutionnaire et anti-impérialiste. Hagop Darakjian continua d'assumer le travail militaire de l'Asala durant le second semestre 1979. C'est lui qui organisa, avec l'aide d'un ou deux autres camarades, les nombreux attentats visant les biveaux de compagnies aériennes américaines, européennes et turque, ainsi que ceux des aéroports d'Ankara et d'Istanbul. C'est Darakjian, et lui seul, qui permit à l'Asala d'atteindre un niveau d'activité supérieur. Certaines de ces opérations manquaient néanmoins de sens politique et portait la marque arbitraire et anarchiste de Moujahid.

Au cours de ce second semestre, quelques nouveaux “membres” rejoignirent l'Asala. Ils demeurèrent, sauf exception, marginaux et peu actifs.

De 1975 à 1980, L'Asala fut dominée par Moujahid et animée par Darakjian et quelques autres. Durant cette période, la réputation de l'Asala se fit sur la base :

- Des opérations signées Darakjian,
- Des communiqués sensationnels et mensongers de Moujahid.

L'Asala bâtit ainsi son image sur 80% de mensonges délibérés et 20% de faits réels. L'Armée secrète n'avait alors aucune ligne politique, aucune organisation; sa “ ligne” était le fruit des impulsions et des caprices de Moujahid.

Chapitre 2 : La renaissance de l'Asala, de 1980 jusqu'à l'apothéose de “Van: une période plutôt positive et progressiste.

La maladie de Hagop Darakjian; vague d'adhésions nouvelles

1980 : un afflux de militants nouveaux marqua pour l'Asala le début d'une ère nouvelle, et cela lui permit de progresser dans tous les domaines. Cette vague d'adhésions venait à point pour combler le vide laissé par Hagop Darakjian, de plus en plus miné par sa leucémie : il dut abandonner toute activité à partir de mars 1980. Parmi les nouveaux éléments, Alek Yenikomchian, qui préféra cependant rester discret sur son ralliement pendant quelques mois : il doutait encore de la légitimité de l'Armée secrète. C'est aussi à cette époque que quelques camarades de France commencèrent à coopérer avec l'Asala.

Cette évolution permit des échanges plus actifs avec d'autres organisations. Un contact des plus prometteurs fut noué à cette époque avec le PKK (**Parti des travailleurs du Kurdistan, de Turquie, N.D.T.**) mais hélas ces deux organisations ne voyaient dans ce rapprochement qu'une astuce tactique, et nullement une alliance

authentique. En tout cas, la déclaration de coopération (rédigée par le PKK et publiée lors d'une conférence de presse tenue le 6 avril 1980 à Sidon, Liban) fit beaucoup pour la réputation de l'Asala. En Iran notamment, un groupe de patriotes Arméniens sympathisa désormais avec l'Armée secrète. Ce groupe, très impressionné par la déclaration Asala PKK, et dépourvu de tous contacts extérieurs, en conclut que l'Armée secrète devait être une organisation des plus sérieuses.

En mai, le flux d'adhésions se poursuivit, dont celles de Suzy Machedjian et de Monte Melkonian qui renforcèrent encore la direction du mouvement Avec Alek, ils consacèrent leur énergie aux tâches d'organisation. En quelques mois, à la demande de Moujahid, Alek recruta sept nouveaux camarades. Tous étaient des patriotes Arméniens, amis d'Alek avant de rejoindre l'Asala. Parmi eux, Pierre Gulumian et Khatchig Havarian "Abou Mahmoud". Un nouveau chapitre de l'histoire de l'Asala débutait mais Moujahid, qui n'entretenait à dessein que des rapports directs avec chacun des "membres", contrôlait toujours le mouvement à 100%.

Des opérations plus nombreuses et plus audacieuses; l'afflux militant du " 3 octobre " ; l'Asala en plein développement

Nombre de ces nouveaux "membres" devinrent bientôt des permanents; le " local du 7° étage" -le seul en ce temps-là- se mit à ressembler à un vrai bureau, ouvert 24 heures sur 24. Les opérations militaires se multiplièrent également Jamais, à l'exception de l'assassinat par Darakjian d'un diplomate turc de Beyrouth en février 1976, l'Asala n'avait dépassé le simple attentat à la bombe : cela changea du tout au tout durant l'été 1980. Le 31 juillet, un diplomate turc tombait à Athènes; le 5 août, le consulat de Turquie à Lyon était attaqué et, le 26 septembre, un autre diplomate turc était grièvement blessé à Paris. Peu après, alors que les opérations habituelles allaient leur train, un diplomate turc de Rome ne s'en tirait que de justesse et événement considérable- deux diplomates turcs furent assassinés à Paris, le 4 mars 1981. A l'origine de ce passage à la vitesse supérieure, les " membres" nouveaux.

L'élan de sympathie pour l'Asala débuta après qu'Alek et Suzy eurent été arrêtés en Suisse le 3 octobre. L'explosion malencontreuse d'un engin fit perdre la vue à Alek, et l'usage de sa main gauche. La nouvelle de leur arrestation fit courir un vent de sympathie pour l'Asala dans la communauté. Des camarades de la "Nouvelle Résistance Arménienne" de France rejoignirent l'Asala et des camarades de "Azad Hay" au Canada et de "Gaitzer" en Grande-Bretagne sympathisèrent désormais avec elle. La création des "Comités de défense des prisonniers politiques Arméniens" contribua encore à populariser la cause de la lutte armée, déjà illustrée par la campagne pour la libération d'Alek et de Suzy. A ce moment, le groupe de sympathisants d'Iran rejoignit l'Armée secte, grâce surtout aux relations de Monte Melkonian. Au Liban, plusieurs amis d'Alek et de Monte rejoignirent également l'Asala, dont Mardiros Jamgotchian et Vicken Aivazian "John Lulu". Tout cela renforça considérablement l'Armée secrète. Pour la première fois son influence s'exerçait sur les communautés Arméniennes de plusieurs continents; elle comprenait désormais des éléments progressistes et rompus à la politique : cela lui permit d'accéder à un niveau bien supérieur.

Cette époque ne fut pas seulement marquée par ces adhésions, mais par deux événements importants. D'abord la publication d' " Arménie" (Hayastan), organe officiel de l'Asala, qui contribua à la faire connaître

du peuple Arménien. Hélas, Moujahid contrôlait de A à Z la ligne et le contenu du journal qui, de ce fait, ne reflètera jamais le niveau réel des "membres" de l'Asala. Le second événement fut la mise sur pied d'un camp d'entraînement permanent, qui permit à l'Armée secrète d'entraîner sérieusement ses "membres" et de renforcer son potentiel militaire. Grâce à ce programme d'entraînement, pour la première fois, des cadres militaires compétents étaient formés au sein même de l'Asala.

Pendant la campagne "3 Octobre" pour la libération d'Alek et de Suzy, la tension grandit entre Moujahid et les "membres" patriotes. Moujahid voulait organiser une campagne d'attentats aveugles pour rendre l'affaire plus sensationnelle, et seule l'habileté de militants décidés à lui désobéir grâce à des moyens détournés permit d'éviter qu'il n'y ait des morts.

Création de la tendance patriotique, sa coexistence avec le système de Moujahid

Quand Alek et Suzy firent libérés, l'Asala avait changé de dimension: des moyens nouveaux existaient, un entrain accru était sensible. Les militants étaient beaucoup plus nombreux, et agissaient sur une aire géographique considérable. Beaucoup des nouveaux étaient des progressistes d'un bon niveau de culture, qui renforçaient ainsi le potentiel de l'Asala. Ces éléments n'avaient pas fermé d'infléchir la ligne politique de l'Armée secrète, ni d'élaborer une nouvelle stratégie de lutte, mais l'identité de leur culture politique et leur militantisme actif permettaient à un mouvement de libération Arménien authentiquement populaire et progressiste de voir le jour : pour l'Asala, un progrès formidable. Les patriotes sincères ralliés à l'Asala étaient enfin à l'origine d'une activité militaire décuplée, importante contribution à la lutte armée des Arméniens contre le régime turc.

La tendance politique progressant dans les rangs des patriotes Arméniens entre 1970 et 1975, mais bloquée cette année-là, renaissait désormais [1980/81 NDT] dans l'Asala, qui rompait ainsi avec sa précédente pratique de mensonges et de tromperies. Hélas, la première génération de l'Armée secrète, celle de Moujahid, était dépourvue de cette sincérité, et n'avait que faire de la libération de la patrie Arménienne. Le système mis au point par Moujahid ne permettait pas au potentiel militant nouveau de s'épanouir, il l'exploitait au contraire à des fins personnelles. Dès le départ, ce rapprochement de deux courants était donc artificiel et ne pouvait réussir, du fait de leur nature antagoniste. Comme nous l'avons vu, ces forces nouvelles, apport très positif, ne purent s'établir comme courant dirigeant dans l'organisation.

Au centre du système de prise des décisions, Moujahid s'attribuait le mérite du travail accompli, quand il ne prétendait pas l'avoir effectué lui-même. Donc, plus les éléments sincères se dépensaient, et plus il renforçait son pouvoir. A cette époque, la réputation nouvelle de l'Asala reposait plus sur la réalité que sur des mensonges, mais Moujahid n'en exerçait pas moins un contrôle absolu sur la conduite des affaires.

Moujahid savait à merveille exploiter les "militants" les moins sophistiqués, les plus dépolitisés : les abreuvant de mensonges et de tromperies, il suscitait une ambiance de secret et de mysticisme. Il refusait à dessein toute structure organisée pour que chacune rende compte qu'à lui seul : ainsi les membres politiquement peu éveillés ne pouvaient percevoir la tension régnant au sommet.

Moujahid s'attribuait tous les succès et rejetait sur les autres toutes les fautes, les siennes y compris. Les éléments les mains politisés en faisaient donc une sorte de gourou, allant jusqu'à l'appeler "ma'alem" (maître). Il entreprit en même temps d'isoler les éléments conscients, leur assignant des postes éloignés les uns des autres. La plupart étaient en réalité privés de la moindre liberté. De retour à Beyrouth, Alek était bien sûr incapable de travailler comme avant du fait de son infirmité, mais était en outre isolé dans un bureau et accablé de tâches subalternes, coupé des autres "membres" et de la communauté Arménienne en général. La règle était que tous les papiers d'identité et l'argent des "membres" étaient confisqués par Moujahid; toute sortie des locaux ou du camp d'entraînement leur était interdite, ainsi que toute correspondance avec la famille ou des amis. Dans le meilleur des cas, les rares lettres étaient soigneusement épluchées. C'est ce système qui permettait à Moujahid de régner sur l'Asala sans partage, d'exploiter les efforts de patriotes authentiques et de décider sans contrôle. N'étant tenu à aucune règle, il jouait comme bon lui semblait des "huit points fondamentaux" de l'Armée secrète, pourtant ambigus et flexibles à souhait. Voilà comment l'Asala, déjà divisée en deux tendances qui s'opposaient, resta sous la férule de Moujahid qui put sans vergogne exploiter le travail novateur des patriotes sincères.

La politique irresponsable de Moujahid vis-à-vis de la communauté éclata au grand jour durant l'été 1980 quand il ordonna des attentats à la bombe contre des voitures, des magasins et même les domiciles de cadres des partis Arméniens traditionnels, du Dachnag en particulier. Ces cadres étaient bien souvent coupables de sévices à l'encontre de patriotes Arméniens, mais l'Asala ne songea même pas à justifier des représailles qui étaient souvent hors de proportion avec les actes incriminés; elle ne prit pas même la peine de les revendiquer. Plus grave, Moujahid envisagea l'exécution de certains de leurs dirigeants, même si les circonstances ne permirent pas le passage à l'acte. Tout cela ne fit qu'exacerber les conflits au lieu de protéger les patriotes des excès des partis traditionnels, ou de susciter une ambiance de compréhension réciproque.

L'opération de Genève et le "9 Juin"

Au printemps 81, les "membres" nouveaux affluaient à l'Asala. La plupart allait directement au camp d'entraînement et y passait plusieurs mois. Là, ils étaient sous l'influence de patriotes sincères, et hors de portée du noyau central, donc de Moujahid et de ses combines. Plusieurs de ces nouveaux jouèrent un rôle important à la fin de 1981, lors de l'apogée historique de l'Asala. Mardiros Jamgotchian par exemple, emprisonné à Genève suite à l'exécution d'un agent consulaire turc.

Mardiros avait agi en patriote sincère persuadé du bien fondé de la lutte armée, et cependant Moujahid parvint à noyer tout le positif de cette action dans une sanglante campagne d'attentats signée "9 Juin". Cette affaire est exemplaire des machinations sanguinaires de Moujahid -très impopulaires dans l'organisation- mais qu'il arrivait cependant à monter grâce à son habileté tactique. En pareil cas, il endoctrinait les "membres", affirmant qu'il était de leur devoir de "donner une bonne leçon" à tous ceux qui jetaient en prison des révolutionnaires Arméniens; un devoir, dans le cas présent, envers le camarade Mardiros. Les camarades chargés d'une telle mission avaient en outre parfaitement conscience qu'un refus les ferait accuser de "trahison". Le résultat de "9 Juin" fut un mort, plus de 35 blessés, et un rejet massif de la cause Arménienne par l'opinion publique. Mardiros, lui, fut

condamné à quinze ans de détention, peine très sévère pour la justice helvétique. Tous les bénéficiaires de l'action de Mardiros firent ainsi perdus et la tension monta d'un cran entre Moujahid et les militants patriotiques, profondément choqués par cette campagne sanglante. Mais rien de cela n'eut le moindre effet sur la ligne politique de l'Asala, ni même d'ailleurs sur la poursuite de "9 Juin" : Moujahid avait déjà dispersé les patriotes. Ainsi isolés, ces éléments ne pouvaient que ruminer leurs pensées, sans pouvoir se concerter ni prendre de mesures concrètes. Ces progressistes ne pensèrent d'ailleurs pas à faire usage, en ces circonstances extraordinaires, des moyens appropriés. Les "membres" conscients testèrent encore devant les mesures indispensables pour corriger la dérive de l'organisation, et ceux qui ignoraient le conflit interne étaient prêts à sacrifier leurs principes à l'efficacité immédiate.

La réunion de l'été 1981

Quand les militants conscients purent se retrouver, la campagne "A juin" était terminée et les camarades représentant les mouvements progressistes de toute la diaspora étaient arrivés à Beyrouth.

Ces camarades avaient été invités par l'Asala et à une réunion des rédactions des périodiques progressistes Arméniens. Lors des longues discussions apparurent des contradictions politiques mais, comme au congrès Arménien de 1979, ces mésententes furent reléguées au second plan, pour ne pas nuire à l'unité. Lors de la réunion la plus importante, qui se tint à Shkim, il se décida que tous les mouvements progressistes paient le nom de "Mouvement populaire pour l'Asala" et que chaque périodique illustrent sa solidarité avec "Hayastan" en faisant figurer ce titre dans sa manchette. Cet accord représentait pour les progressistes - en vaste majorité - un abandon total de leurs principes politiques et de leurs règles d'organisation au profit d'une conception passive de l'unité. Pendant ces réunions, les progressistes firent preuve de faiblesse et ne purent imposer quelque idée que ce soit. Malgré la minceur des résultats concrets, ce soutien politique et populaire apporté à l'Asala au nom de l'unité était néanmoins significatif. Pour la première fois dans la diaspora, de nombreux mouvements progressistes indépendants acceptaient formellement de coopérer entre eux et de soutenir politiquement l'Asala. La base de l'Armée secrète s'était donc considérablement élargie et le nombre d'éléments patriotiques et politiquement conscients en son sein avait cru en proportion. Paradoxalement Moujahid détenait encore tout le pouvoir et la faiblesse des éléments progressistes avait encore renforcé son système de contrôle.

La période qui va jusqu'à la fin de 1981 fut celle du face à face des deux forces : les membres patriotes de l'Asala travaillaient sans relâche à développer la lutte patriotique, et Moujahid, à assurer son hégémonie sur l'organisation. Ayant endoctriné les "membres" les moins avertis politiquement afin qu'ils soient à son égard d'une loyauté sans faille, il les installa ensuite à des postes - clés pour affermir encore plus son contrôle et surveiller le courant patriotique, alors en plein développement. Parmi ses fidèles, Khatchig Havarian, qui s'adapta vite au système Moujahid : il répétait ses mensonges, le singeait dans ses attitudes, copiait sa rhétorique et traitait les autres "membres" en inférieurs. Bientôt Khatchig inventa ses propres mensonges : encouragé par cette évolution, Moujahid lui confia des responsabilités plus importantes. Ainsi Khatchig donnait-il souvent des ordres - quand il ne les hurlait pas - à ces patriotes qui avaient fait de l'Asala ce qu'elle était devenue. En moins de deux ans, Khatchig en vint même à s'habiller et

se conduire comme Moujahid, au point de tenter de lui ressembler physiquement.

Vicken Aivazian était le second de ces “membres” aveuglément loyaux à Moujahid, et dont celui-ci faisait les carrières. Non seulement Vicken mentait-il aux autres “membres” pour mieux les contrôler, mais servit ultérieurement de bourreau à Moujahid quand il voulut se débarrasser d'opposants à son système.

En 1981, les éléments patriotiques contribuèrent de plus en plus à la progression de l'Asala. L'opération du 4 mars, dans laquelle Pierre Gulumian joua un rôle décisif stimula considérablement l'organisation. Peu après, le 17, Hagop Darakjian mourut de sa leucémie, devenant ainsi le premier martyr de l'Asala. Moujahid exploita aussitôt ces deux événements. s'attribua le mérite de l'opération, affirmant qu'il l'avait ordonnée, trompant: mm les éléments politiquement conscients qui conclurent que, sans ses ordres, le travail militaire était inexistant. Il exploita la mort de Darakjian -qui avait dirigé seul le secteur militaire de l'Asala pendant cinq ans et assuré la survie du groupe en 1976-77- en le présentant comme un loyal second. De telles distorsions permettaient à Moujahid de se poser en grand dirigeant, moteur des actions conduites par l'Asala.

Moujahid contrôle la propagande, et impose une politique provocatrice

Le 24 avril [1981 N.D.T.] L'Asala fit sa première émission de radio à Beyrouth. Des camarades avaient trouvé le matériel et préparé des pros. En dépit de leurs efforts, c'est Moujahid qui, une fois encore, profita de l'opération : prétendant qu'il avait obtenu les temps d'antenne, il persuada les autres cadres que son intervention auprès des propriétaires de l'émetteur avait été décisive. Cette émission d'une heure prit plus tard le nom de “ Voix des Arméniens du Liban”. Moujahid, par la persuasion et les menaces, exerça sur ses programmes une censure pointilleuse. “Hayastan” et cette émission, qui auraient pu être très utiles pour populariser les positions politiques des Arméniens progressistes engagés dans la lutte de libération, furent donc détournés de leur objet et servirent à diffuser les perversions idéologiques de Moujahid, par exemple des propos diffamatoires et injurieux à l'encontre d'autres partis politiques Arméniens, notamment la FRA. Au lieu de critiquer de façon constructive la politique de ce parti, à partir de faits et d'analyses, Moujahid choisit de l'insulter, ce qui aggrava les divisions au sein de notre peuple. Ces injures et ces provocations n'affaiblirent en rien la FRA mais contribuèrent à renforcer le chauvinisme partisan de ses militants. Cela fit monter la tension entre les deux camps, et s'acheva par des bagarres en divers points du monde, lors des commémorations du 24 avril 1981, notamment.

L'opération “Van” et ses conséquences

Les préparatifs de l' “opération Van” commencèrent à l'été 1981. Des “membres” partirent pour Paris, s'informer sur le consulat de Turquie, pendant qu'un petit groupe recevait un entraînement spécial en vue de l'assaut et de la prise d'otages. Préparée et exécutée exclusivement, ou presque, par des patriotes sincères, cette opération était d'une dimension bien supérieure aux actions de propagande ordinaires de l'Asala, et constitua l'apogée de son histoire. Elle était unique de par la durée de sa préparation. Les quatre membres du “Commando suicide Yeghia Kechichian” (exécuté, avec Zaven Apetian, par les forces répressives iraniennes, lors de leur arrestation à Téhéran) accomplirent leur mission si parfaitement qu'elle devint le plus grand succès militaro -

propagandiste de l'histoire de la diaspora, et aurait du logiquement marquer le début d'une ère nouvelle de la lutte de libération nationale du peuple Arménien. Les répercussions politiques de cette action militaire de haut niveau furent considérables : c'était la première fois qu'une action armée Arménienne réussissait à susciter une vague d'intérêt pour le peuple Arménien et ses souffrances dans l'opinion publique internationale.

Dans le monde entier, des Arméniens commencèrent à manifester leur compréhension envers la lutte armée; d'ailleurs, qui abhorraient auparavant qu'ils qualifiaient de terrorisme, exprimèrent leur solidarité. Cette opération fut de loin la plus mobilisatrice en faveur de la lutte. A preuve, la participation de milliers d'Arméniens aux manifestations qui suivirent l'opération. Jamais une telle assurance, une telle mobilisation n'avaient été sensibles dans la diaspora. Les membres du commando - Vasken Sislian, Kevork Guzelian, Anto Basmadjian et Hagop Djulfayan- devinrent les héros des patriotes Arméniens.

Moujahid récupéra vite tous les aspects positifs de l'opération. Il partit pour la France collecter de l'argent et préparer une nouvelle vague d'attentats contre des objectifs civils. L'ambiance était telle que la collecte d'argent était aisée : il recueillit des sommes considérables, dont il se réserva le contrôle et l'affectation.

Son emprise sur l' "organisation" était alors si totale qu'il alla jusqu'à faire exécuter certains "membres" de l'Asala dont la loyauté lui semblait douteuse. La première de ses victimes fut Arsen Vartanian "Abou Ammar", jeune immature à demi délinquant qui s'enfuit d'un local de l'Asala avec des armes et de l'argent. Il fut exécuté le 20 octobre à Bourj Hammoud, sur ordre de Moujahid. Le 25 octobre, un diplomate turc était blessé lors d'un attentat perpétré à Rome.

Cependant, Moujahid était en contact indirect avec le gouvernement français à propos de la libération des quatre du "Commando Yeghia Kechichian". Les Français refusant de leur accorder l'asile politique, Moujahid ordonna des attentats contre des lieux publics, cinémas et restaurants, à signer "Septembre-France". A nouveau, l'objectif, publicitaire, était de causer la mort du plus d'innocents possible. "Septembre France", comme "9 juin" avaient des objectifs délibérément meurtriers qui donnaient de la lutte du peuple Arménien une image très négative, au delà de l'horreur même des massacres. Les éléments politiques de l'Asala, avaient déjà protesté au moment de "9 juin" mais ils étaient trop loin du théâtre de la campagne -la France- pour pouvoir peser sur son déroulement. Ceux qui étaient sur place firent preuve de faiblesse et obéirent à Moujahid mais en rusant pour minimiser les effets destructeurs des attentats. Grâce à ces stratagèmes, il y eut à peine quelques blessés lors de "Septembre France". Comme l'opération Van avait provoqué un choc patriotique et une grande émotion, c'était maintenant au nom des quatre héros que Moujahid poussait d'autres patriotes à faire leur devoir en s'en prenant à ce qu'il nommait des "intérêts français". Il parvint donc à réitérer une opération de type "9 juin", au prix de tensions accrues au sein de l'organisation. Hélas, les patriotes furent encore incapables d'empêcher ces actes anti-populaires et contre révolutionnaires; après l'opération Van, l'Asala glissa de plus en plus vite sur une pente autodestructrice. Octobre / novembre 1981 vit l'apogée de l' Asala, mais aussi l'amorce de sa chute brutale.

Durant cette période deux forces continuèrent de coexister au sein de l'Année secrète : la première, progressiste, était animée par les "membres" nouveaux : leur travail positif permettait de bâtir une

organisation authentique, et de conduire sérieusement la lutte de libération Arménienne. La seconde était la vieille tendance irresponsable de Moujahid, ne visant qu'à contrôler et exploiter le dynamisme des "membres" sincères de l'Asala et des Mouvements populaires.

Les acquis de cette période furent immenses. L' "organisation" progressa en nombre mais aussi, fait nouveau, en qualité. Il y avait désormais, pour la première fois, des militants dans toute la diaspora, actifs à des niveaux très divers des associations communautaires. Les "membres" étaient maintenant pour la plupart des patriotes sincères, tout dévoués à la lutte de libération. Beaucoup étaient politiquement motivés et progressistes; ils souhaitaient fonder la lutte de libération nationale sur des bases saines, patriotiques et réellement populaires. Désormais un lien organique pouvait se nouer entre l'organisation combattante et le peuple Arménien.

L'arrestation puis la libération d'Alek et de Suzy avaient pour la première fois dissipé le mystère qui entourait les militants Arméniens depuis 1975. De juillet 1980 à septembre 1981 une imposante vague d'opérations avait prouvé la force de l'Armée secrète au peuple Arménien et à l'opinion publique internationale. Par son audace et son intensité, cette vague rappelait avec éclat le calvaire du peuple Arménien; elle démontrait aussi une maîtrise de la guérilla jamais atteinte depuis le redémarrage de la lutte armée dans la diaspora.

Elle débuta par l'exécution de juillet à Athènes et l'attaque du consulat turc à Lyon, continua par l'attentat contré un diplomate turc à Paris - grièvement blessé- et une campagne de bombes contre diverses cibles turques; elle prit de l'ampleur avec la tentative d'assassinat de décembre à Rome et l'impressionnante double exécution de Genève. L'apogée en fut l'opération Van et les manifestations de soutien populaire qu'elle généra. Bref, un succès sans précédent qui suscita une ambiance d'exaltation patriotique extraordinaire, et conduisit de nombreux Arméniens à penser que l'Asala. réaliserait un jour nos aspirations nationales.

Mais, hélas, tout cela fut vain et l'espoir s'évanouit à nouveau : la tendance aventuriste et nihiliste incarnée par Moujahid parvint à accaparer les travaux du courant progressiste, avant de les réduire à néant.

Incapable de bâtir une organisation structurée, reculant sans cesse devant les exigences de Moujahid, acceptant que celui-ci contrôle tout et décide de tout, le courant progressiste était condamné à capituler devant la tendance nihiliste. Ainsi, Moujahid démantela-t-il ce courant et s'engagea dans une voie catastrophique. La période de coexistence des deux forces -Moujahid dominant, les patriotes jouant un rôle actif et créateur- touchait à sa fin : une ère de domination sans partage commençait et les termes "politique de Moujahid" et "politique de l'Asala" furent bientôt -de virtuels synonymes.

Chapitre 3 : De "Orly 1981 " A "Orly 1982"

La tendance négative s'affirme : .Orly 1981"

La tendance négative s'affirma après l'arrestation de Monte à Paris le 11 novembre : Moujahid s'en servit pour concocter une campagne d'attentats visant des cibles civiles, le projet "Orly". Pour lui, cette arrestation tombait à pic : l'émotion était vive dans la communauté et

l'ambiance à la confrontation entre le gouvernement français et les militants Arméniens. L'absence de Monte permettait aussi à Moujahid de renfoncer sa main mise sur l'Asala. et lui laissait les mains totalement libres; il pouvait enfin pousser des camarades aux extrémités les plus regrettables pour obtenir sa libération.

Cette volonté de frapper des innocents éclata au grand jour avec la menace de faire exploser en vol un avion d'Air France; Moujahid fit tout pour réaliser cette opération et donna simultanément l'ordre de procéder à des attentats massacres dans des restaurants, et d'autres lieux publics. Seule la conscience des exécutants permit d'éviter le carnage. Pendant "Orly" nombre d'opérateurs sabotèrent leurs propres bombes pour éviter les bains de sang, évitant ainsi les représailles de Moujahid, inévitables si les bombes n'avaient pas été posées. Pris entre l'arbre et l'écorce, ces militants se débattaient entre leurs convictions patriotiques et les ordres fascistes -assortis de menaces- de Moujahid.

Saboter les bombes consistait à utiliser des piles usagées, à mal réaliser le câblage électrique, à utiliser des détonateurs défectueux, pendant la phase de préparation; ou bien à poser des bombes plus petites, dans des endroits moins fréquentés et à des heures creuses. Ainsi plusieurs bombes firent-elles long feu, et celles qui explosèrent, des dégâts limités. En fait, il n'y eut pas un seul décès. Bien que Moujahid ait prévu cent fois pire, cette campagne engendra des réactions très négatives, et annihila presque totalement les effets heureux de l'opération Van. Plus encore que par le passé, la lutte patriotique était défigurée par les attentats aveugles; même les actions entre des objectifs ciblés étaient qualifiées de "terroristes". Les effets d' "Orly" furent sensibles à l'intérieur comme à l'extérieur de l'Asala. et au moment de la libération de Monte, le 9 décembre, de nombreux "membres" étaient visiblement découragés. A peine "Orly" se terminait-il que débutait "Suisse 15" , nouvelle campagne sanglante. Ce nom symbolique évoquait la lourde peine -15 ans de détention- de Mardiros Jamgotchian lors de son procès de décembre. Pieu préoccupé au fond du sort de Mardiros, Moujahid avait décidé de "donner une leçon aux Suisses" en provoquant un massacre d'innocents. Une fois encore, malgré ses efforts, les dégâts furent limités, les opérateurs ayant saboté leur propre travail. "Suisse 15" ne fit que renforcer l'impression négative suscitée par "Orly" et, dans la communauté Arménienne, le doute s'accrut encore sur la nature belle de l'Asala, et la légitimité de ses buts.

Le déséquilibre des pouvoirs s'accroît

De novembre 1981 à janvier 82, des "membres" de rang divers commencèrent à quitter l'"organisation", malgré le système Moujahid, qui voyait en tout "déserteur" une menace pour l'Asala, à réduire donc au silence. malgré cela, de nombreux "membres" parvinrent à s'esquiver, ou, au moins, à ne plus militer activement.

A cette époque, Khatchig Havarian "Abou Mahmoud" commençait à exercer pleinement ses fonctions de lieutenant de Moujahid, qui se servait de lui pour toutes les tâches peu reluisantes : les attentats contre les voitures ou les commerces de cadres locaux des partis traditionnels de la communauté, ainsi que l'incarcération des "membres" en désaccord avec la ligne- Moujahid. Khatchig allait même jusqu'à rationner la nourriture à ceux des permanents qu'il trouvait un peu trop indisciplinés, d'autant plus facilement que les "membres" ne pouvaient conserver aucun argent et que Khatchig gérait le budget de fonctionnement de l' "organisation". En prime, il menaçait de mort les "membres" non conformistes et les "éléments indésirables" et préparait

l'assassinat de hauts dirigeants des partis communautaires. Tenus secrets, la plupart de ces projets ne furent connus que par ses indiscretions.

Vicken Aivazian était lui aussi entré pleinement dans le système Moujahid, ayant compris que c'était le meilleur moyen d'éviter les ennuis. Sa loyauté lui valut des responsabilités de plus en plus importantes. Un autre "membre" Varoujan Garbidjian "Abou Ramouz" suivait un parcours identique; élément chauvin dépourvu de conscience révolutionnaire, il fut plus tard utilisé pour exécuter les "membres" rétifs au système. Le départ de plusieurs patriotes sincères, la domination de Khatchig secondé par Vicken et Varoujan réduisit la tendance patriotique à l'obéissance passive.

L'interview de "Hagop Hagopian"

Moujahid, usant du nom "Hagop Hagopian" décida alors de "clarifier certains aspects de la politique de l'Asala" et donna une interview à "La voix des travailleurs du Liban", dont il écrivit bien sûr les questions et les réponses. D'autres camarades corrigèrent son style et sa syntaxe; donnèrent au texte sa substance, afin qu'il fasse sérieux et intellectuel puis le traduisirent de (arabe en Arménien. Cette interview devait, selon Moujahid, clarifier la politique de l'Asala; c'était en réalité un mélange de falsifications récentes ou anciennes, de mensonges et d'arguments puérils reliés les uns aux autres par autant de coqâ-(âne. L'interview jeta le trouble dans les secteurs politisés de l' "organisation" et, au-delà, de la communauté Arménienne et des milieux progressistes en général. Le tollé autour de l'affirmation selon laquelle " l'Asala défend les intérêts de la bourgeoisie Arménienne" fut tel que Moujahid fit modifier discrètement le texte dans les traductions de l'interview.

L'affaire Hamo

A mesure que son pouvoir grandissait, Moujahid développait une conception plus agressive des rapports intra-communautaires. En 1982 il cordonna à des camarades de France d'exécuter Hamo Moskavian. C'était un de ces individus instables, indicateur, des années durait de factions politiques [libanaises NDT] opposées: Fatah, Baas pro-Irakien, Phalanges, parti Druze, etc., également impliqué dans une vague d'attentats aveugles à Beyrouth-ouest. Il avait été enlevé par l'Asala, durant l'été 1981, d'ordre de Moujahid, mais parvint à s'enfuir en France. Vexé, Moujahid craignait en outre qu'Hamo n'empiète sur son monopole dans les contacts entre forces Arméniennes et Résistance Palestinienne. En réalité insignifiant, il obsédait Moujahid qui était prêt à risquer la sécurité de camarades en France pour avoir sa peau alors qu'il aurait suffi de l'ignorer. Après cette tentative d'assassinat Hamo se confia à la police et devint du coup un vrai problème pour l'Asala. Cela excita encore plus Moujahid qui lança plus de "membres" encore sur ses traces. En fin de compte, en Mai, Moujahid en personne ouvrit le feu sur Hamo à Beyrouth. C'était la première fois depuis 1975 que Moujahid menait lui même une opération militaire; peu entraîné, il ne fit que blesser Hamo à la jambe, mais tua un autre jeune Arménien, Kevork Ananian. Désormais Hamo dénonça l'Asala à tout service acceptant de l'écouter. La broutille du début évolua ainsi en une affaire préoccupante pour l'Asala et coûta en outre la vie à un Arménien innocent.

Optimisme autour de l'Asala; pessimisme dans ses rangs

Au printemps de 1982, le moral des troupes de l'Armée secrète était au plus bas. Les patriotes sincères, jusqu'alors enthousiastes, nourrissaient désormais un grand scepticisme sur l'Asala et refusaient leur coopération; d'autres, toujours engagés, étaient inactifs et démoralisés par la contusion politique ambiante au point que quelques opérations anti-turques durent être annulées. Le doute était si fort chez certains militants qu'ils trouvaient qu'attaquer -même leur ennemi mortel ne servait à rien. Mais hors du noyau central de l'Asala, "Van" faisait encore sentir ses effets positifs plus on était loin du noyau dur, et plus cet effet était sensible. Les seules opérations anti-turques de cette période furent en réalité l'attentat à la bombe contre le consulat turc de Toronto et la tentative d'assassinat d'un attaché turc, à Ottawa, qui fut grièvement blessé.

La France démontrait bien la permanence de l' "effet Van" proximité de nos quater camarades avec la communauté vivant en France, leurs efforts pour politiser l'affaire, maintenaient celle-ci dans l'actualité. Leurs actions, une grève de la faim notamment, étaient relayées par des unions, des manifestations de propagande : une affaire majeure pour toute la communauté. Cet enthousiasme se traduisit par une affluence sans précédent -à l'échelle française- à la manifestation du 24 avril: plus de 5000 participants. Des centaines de drapeaux de l'Asala flottaient au dessus de la foule, où l'on voyait de nombreux T-shirts et badges de l'Armée secrète. Tout cela était le fait de Van et du travail des Arméniens progressistes dans la communauté, et ne devait rien à ce qui s'était fait depuis Van.

Nouveaux revers et exécution de camarades

Au printemps 1982, Moujahid entra en contact avec certains gouvernements, celui de la Libye, par exemple. Ces contacts étaient totalement secrets, et la plupart des "membres" de l'Armée secrète ignoraient que leur mouvement était en rapport avec quelque gouvernement étranger que ce soit.

En mai, l'Asala reçut un nouveau coup. L'arrestation de quatre progressistes Arméniens au Canada poussa Moujahid à envisager une nouvelle vague d'attentats et il ordonna à des camarades de Los Angeles de frapper des cibles canadiennes. Trois camarades qui mettaient cet ordre à exécution furent appréhendés alors qu'ils posaient une bombe à (aéroport de Los Angeles. Ces arrestations, et le départ de Vicken Charkhutian réduisit à un quasi -néant le potentiel militaire de l'Armée secrète en Amérique du nord; tout cela pour une réaction excessive et irresponsable à l'arrestation de quelques camarades.

En juin, Israël envahit le Liban et cela poussa l'Asala à réfléchir à sa situation. La plupart des dossiers furent détruits et seul le minimum indispensable, conservé. Quelques camarades quittèrent Beyrouth, les autres restèrent jusqu'à la fin du siège et prirent ensuite le bateau pour la Syrie. Cet été chaotique fournit à Moujahid l'occasion rêvée de se débarrasser des "membres" qu'il ne supportait plus. Il se servit de son laquais Vicken Aivazian et d'un autre élément chauvin pour exécuter de sang froid quelques patriotes Arméniens. Le premier de ceux-ci fut un aveugle, Nishan, âgé de trente ans, enlevé en masse sous prétexte qu'il "conspirait avec Hamo". Nishan n'était en fait qu'une relation de ce dernier, employé par des institutions charitables de la communauté. Tenu enfermé un mois dans un taudis encombré de gravats, il fut assassiné de façon révoltante par Vicken et l'élément chauvin qui le mitraillèrent de 35 balles de 7.65 mm. La seconde victime fut Sarkis Kiulkhandjian "Khomeini", 27 ans. Militant acharné de l'Asala depuis

1981, il avait commencé à travailler à l'émission de radio. Depuis l'automne 1981, il frappait seul ou presque tous les articles à paraître dans "Hayastan" et dans la rubrique Arménienne du quotidien arabophone "La voix des travailleurs". Moujahid le prit en grippe du fait de son physique et de sa nature curieuse. Sarkis, qui voulait depuis longtemps quitter l'Asala. -ce qui rendait Moujahid plus intransigeant encore à son égard- était tenu virtuellement prisonnier, condamné en quelque sorte aux travaux forcés. Il fut tué de façon moins inhumaine que Nishan (une balle de 9 mm dans la nuque) et Moujahid se servit de sa mort pour donner de la crédibilité à la "morve de "Hagop Hagopian" Car il avait décidé de mettre sa "mort" en scène :

- Pour rendre son départ de Beyrouth moins risqué,
- Pour magnifier son image de martyr,
- Pour remettre les compteurs à zéro et recommencer ultérieurement les mêmes opérations sur des bases nouvelles.

Ces deux exécutions démontrèrent que Moujahid avait sombré encore plus bas dans l'inhumanité.

“Orly” 1982 et la mort de Pierre Gulumian

Pendant le siège israélien de Beyrouth, Vicken Charkhutian, fuyant les Etats-Unis avec sa femme et leur bébé, fut arrêté à Paris. Comme à son ordinaire, Moujahid sauta sur cette occasion de réaliser de nouveaux attentats aveugles. Il réactiva la signature “Orly” et ordonna à Pierre Gulumian de poser des bombes dans des restaurants. L'une de celles-ci causa 15 blessés mais ne tua personne et Moujahid fit comprendre que la prochaine devrait être plus meurtrière. Pierre prit très mal cet ordre et, peu après, se tua en préparant une bombe qui explosa inopinément ; militant bien entraîné et expérimenté, préparer une bombe relevait pour lui de la routine. La colère et la confusion qui l'habitaient causèrent sans doute le drame; à moins qu'il n'ait été en train de saboter son propre travail pour sauver des vies humaines. La vérité impose de dire que Pierre était un patriote sincère, un remarquable spécialiste des cibles turques. Malgré sa culture politique sommaire, et son obéissance passée à Moujahid, Pierre comprenait bien que les attentats aveugles desservaient notre lutte et notre peuple. Ce fut au fond une victime de plus de Moujahid. Vicken Charkhutian, lui, finit par être libéré avec sa famille mais échoua dans un pays arabe où, prisonnier de Moujahid, il était soumis à ses caprices. Les propriétaires de la maison où Pierre préparait sa bombe furent, eux, arrêtés et incarcérés.

L'opération Esenboga

Cet été-là fut également celui de l'opération suicide de l'aéroport d'Esenboga à Ankara. Le 7 août précisément, Zohrab Sarkissian et Levon Ekmedjian attaquèrent l'aéroport à la mitraillette et à la grenade, causant dix morts et soixante six blessés graves. Trois des victimes étaient des agents de sécurité de l'aéroport, dont l'un des chefs. Zohrab mourut pendant l'opération et Levon fut pendu après plusieurs mois de prison, d'ordre des autorités turques. Cette opération eut beau susciter des réactions d'estime -parfois même d'enthousiasme- dans la communauté, elle n'en était pas moins largement négative. Les plus enthousiastes saluaient le fait qu'elle se soit déroulée sur le sol turc; ils voyaient là un retour de l'Asti la aux actions anti-turques et l'esprit de sacrifice de Zohrab et de Levon les impressionnait favorablement. Mais cette appréciation ne résistait pas à une analyse sérieuse.

Tout d'abord, le fait qu'une opération se déroule en Turquie ne la rendait pas forcément "bonne". Depuis longtemps les progressistes dans l'Asala souhaitaient privilégier l'action en Turquie, spécialement dans les frontières de la Patrie occupée : ils n'en réalisaient pas moins à quel point le choix des cibles -en Turquie ou ailleurs- était vital, ainsi que le fait d'éviter les massacres d'innocents. Pour les progressistes, la loi révolutionnaire de conservation des forces vives lors des attaques contre l'ennemi gardait toute sa vigueur, or l'opération d'Ankara contrevenait à tous ces principes. Dans un aéroport civil, les victimes innocentes étaient inévitables. L'objectif ne pouvait donc être que celui d'un massacre -coûtant, qui plus est, la vie de deux patriotes. A supposer que des opérations -suicide soient admissibles, elles auraient du frapper les plus hauts responsables militaires ou politiques turcs; chose possible vu la détermination et l'entraînement de Zohrab et Levon. Gaspiller ces vies et cette énergie pour massacrer des civils était un crime. En réalité, Moujahid avait concocté cette opération à sensation pour tuer le plus de gens possible. Après avoir convaincu Zohrab et Levon de réaliser cette action suicide à grand renfort de mensonges et de pressions sentimentales, il leur ordonna d'ouvrir le feu sur tout ce qui passait dans le hall. C'est de leur propre initiative que, s'étant écarté du plan original, ils tirent d'abord sur des agents de -une cible militaire, donc-, en tuant trois.

Ce choix, et leur sacrifice, forme suprême de patriotisme, font que Zohrab et Levon resteront dans la mémoire du peuple Arménien.

Moujahid cherchait le plus grand retentissement médiatique possible dans l'espoir de faire oublier l'absence d'actions anti-turques depuis des mois. Il sentait bien qu'une passivité totale sur ce front était dangereuse, alors même que les opérations contre des cibles non-turques se multipliaient. Résultat, le gouvernement turc joua plus encore sur le chauvinisme anti-Arménien et sera plus fort vis à vis de la communauté arménienne de Turquie; cela compliqua en outre la tâche de ceux qui cherchaient à sensibiliser les révolutionnaires turcs aux souffrances du peuple Arménien.

L'effet fut enfin de compte négatif même dans la communauté, car bien des Arméniens considérèrent cet acte comme un pur massacre, tandis que d'autres, favorablement impressionnés au départ, finissaient par basculer dans le chauvinisme et la morbidité suicidaire.

Si elle effraya certains patriotes rationnels, l'action Esenboga rendit les jeunes, sentimentaux de nature, plus malléables encore aux arguments de Moujahid. Ce fut en fin de compte un crime contre les passagers innocents, contre Zohrab et Levon, comme la solidarité révolutionnaire, et comme le développement d'une mentalité sainement révolutionnaire au sein de notre peuple. Au-delà d'effets illusoires et fugitifs, elle porta un coup sévère au peuple Arménien en lutte pour ses droits nationaux.

L'heure de la régression irréversible

En conclusion, l'été 1982 fut l'une des périodes les plus sanglantes et les plus négatives de l'histoire de l'Asala, en raison de l'impuissance des éléments patriotiques et de la capacité de Moujahid et de ses trois acolytes Khatchig, Vicken et Varoujan, de faire régner la terreur. Le recul fut aussi bien extérieur qu'intérieur: des "membres" patriotiques étaient morts, d'autres incarcérés; le noyau central, sans cesse bousculé, était déséquilibré; une scission se dessinait entre l'Asala. et les "Mouvements populaires" des diverses communautés; le peuple Arménien ne savait plus que penser de l'Asala. La régression entamée en 1981 s'accélérait et Moujahid tenait de moins en moins compte de

l'avis des “membres” patriotiques. Cette tendance, désormais irréversible, ne fit que s'aggraver par la suite faisant d' “Asala” et de “Moujahid” un pur et simple synonyme.

Chapitre 4 : Fuite de Beyrouth - le drame d'Orly 1983 : le désastre total

L'alliance avec Abou Nidal, éloignement de la communauté

En septembre 82, le groupe central de l'Asala fut redéployé à Damas et dans la plaine libanaise de la Bekaa. La remise en route de la machine Asala fut rapide : quitter Beyrouth, pour Moujahid, signifiait changer la localisation, non l'organisation, le système Moujahid. En fait Il se rapprocha du groupe d'Abou Nidal [**Le Fatah-Commandement Révolutionnaire, ou Fatah-CR. NDT**] et les deux mouvements décidèrent que désormais, “ ils n'en formaient plus qu'un”.

(Abou Nidal dirige un groupe aventuriste responsable de l'attaque du restaurant de la rue des Rosiers à Paris, en août 82, de la synagogue de Rome en octobre de la même année, et de celle de Vienne en septembre 81; sans oublier de nombreux attentats contre des objectifs civils et l'assassinat de plusieurs cadres de l'OLP. Abou Nidal lui-même est un ancien militant du Fatah exclu en 1974 et la plupart des Palestiniens le méprisent. Tous deux étaient des amis de longue date et Moujahid a toujours forgé les alliances de l'Asala en fonction de ses amitiés personnelles.)

Cette alliance signifiait concrètement que l'Armée secrète adoptait une ligne similaire à celle du Fatah-CR, et recevait de lui de l'argent et le nécessaire pour fonctionner. Cette alliance permettait à Moujahid de renforcer encore son contrôle sur l'Asala. Les “membres” résidant dans la Bekaa, au camp ou ailleurs, vivaient avec les militants d'Abou Nidal et recevaient d'eux de quoi opérer. Même si, quelques mois plus tard, la présence de l'Asala dans la Bekaa se assumait à une poignée de "membres" ne vivant plus avec ceux du Fatah-CR, la collaboration n'en était pas moins quotidienne.

A Damas, l'organisation adoptait un profil bas. En novembre, “Hayastan” reparut et les premiers numéros de “Hayastan- Verartz / Organe du Mouvement Populaire pour l'Asala” furent publiés. Plus encore qu'auparavant, ces magazines étaient à la discrétion du seul Moujahid et on n'y trouvait ni analyses politiques, ni articles élaborés. Le travail en direction de la communauté se limitait aux quêtes réalisées par Khatchig à grand renfort de stratagèmes divers. Source d'argent, la communauté était également un réservoir de patriotes sincères et motivés. C'est en son sein que fut recruté Zaven Bedros, pour monter une opération sur Londres. C'était un patriote bien connu, un militant dans l'âme. Avant cette action, il n'avait jamais eu le moindre lien avec l'Asala, et il ne savait encore presque rien à son sujet quand il partit. Pour cette opération, Khatchig sut l'émouvoir au point de lui faire abandonner femme et enfant. Zaven avait été recruté à la légère; les prépa Tarifs de l'action avait été un peu bâclés: Khatchig et Moujahid n'avaient pris que peu ou pas de précautions; n'avaient rien planifié. Cela valut à Zaven d'être arrêté par la police britannique avant même d'avoir agi, et d'écoper par la suite de huit ans de prison Mais pendant que le noyau central de l'Asala préparait les actions de l'été 82, d'autres groupes de camarades, éloignés de l'état-major, connaissaient de sérieux problèmes.

Les retombées d' “Orly 1982 ” en France

En France, les attentats du mois de juillet signés Orly confie deux restaurants parisiens -17 blessés poussèrent les “membres” de l'Asala et les sympathisants progressistes de l' Armée secrète à revenir sur leur engagement. A la suite de ces actions, la police fit une rafle massive d'Arméniens progressistes et se lança dans une répression impitoyable. L'opinion publique française et la communauté Arménienne furent très critiques sur ces attentats; l'avis unanime était que de telles atrocités étaient sans rapport avec la cause Arménienne. Le commanditaire de ces opérations, Moujahid, n'en affirma pas moins son soutien à “Orly” dans une interview donnée au quotidien français “ Libération”, sous le pseudonyme de "Mirhan Mirhanian". Il y qualifia même l'attentat de la rue Copernic [**contre une synagogue, N.D.T.**] où quatre innocents périrent en octobre 1980, d'“action révolutionnaire”. En faction aux attentats “Orly 82N, et aux successifs messages de solidarité de Moujahid avec “ Orly” toutes les institutions Arméniennes de France se mirent à critiquer ouvertement “Orly”. Ce fut le début de la crise entre ces mouvements et l' Asala. Quelques jours plus tard, comme nous l'avons vu, Pierre se tua en préparant une bombe sur ordre de Moujahid et cela ne fit qu'aggraver les choses.

Les critiques se firent plus vives, des critiques constructives, visant à rectifier l'orientation de l'Asala en corrigeant les erreurs du passé, Néanmoins, Moujahid réagit en explosant de fureur. A la mi-novembre, il exclut tous les camarades franco-Arméniens de l'organisation, et interdit au “ Mouvement National Arménien” de se recommander de l'Asala dans l'avenir.

Scission définitive des “Mouvements Populaires; réaction de Moujahid

Début janvier 1983, Moujahid rencontra des émissaires de nos camarades de Grande-Bretagne et des Etats-Unis. Des Français assistaient aussi à cette réunion où l'on devait traiter des principes politiques et aussi de l'actualité. C'est là qu'apparurent au grand jour des divergences irréconciliables sur les perspectives politiques. Les camarades britanniques et américains se solidariserent avec les français, et se dissocièrent donc de l' Asala. La scission devint officielle ce même mois, quand ces mouvements rendirent publique leur séparation d'avec l'Armée secrète, et quand “ Hayastan”, publia des bordées d'injures à leur intention Moujahid décida alors d'une offensive tous azimuts contre ces mouvements. Il commença par jouer sur la mort de Pierre déclarant que ce dernier était tombé dans l'accomplissement de son "devoir révolutionnaire". Quoi qu'ayant été (voir plus haut) à l'origine du décès de Pierre, Moujahid l'exploitait maintenant, opposant un militant authentiquement révolutionnaire à des petits bourgeois morts de trouille -les camarades européens et américains selon lui- tout juste capables de bavarder dans des cafés et d'organiser des manifestations. La mort de Pierre permettait ainsi à Moujahid de discréditer tous ceux qui s'opposaient à la ligne anti-populaire de l'Asala, et à sa propre autorité. Moujahid publia également des articles et donna des interviews, au nom de patriotes de l'Asala qui n'avaient pas la moindre idée de ce qu'il leur faisait dire; et tout spécialement au nom d'Alek Yenikomchian (désormais libéré de sa prison suisse). Il signa du nom d'Alek des déclarations indécentes -et totalement de son cru- visant d'autres camarades.

Les divergences entre les mouvements progressistes et Moujahid n'étaient autres que celles qui, depuis le premier jour, existaient au sein de l'Asala entre les patriotes sincères et le noyau dur. Mais le contrôle total qu'exerçait Moujahid; son style fondé sur les menaces et la terreur, l'état de virtuelle captivité où croupissaient les non-conformistes : tout

cela fit que ces derniers ne purent jamais manifester leur mécontentement et leur opposition. Seuls les camarades d'Europe et d'Amérique, éloignés et matériellement indépendants, pouvaient - difficilement mais pouvaient- s'élever contre l'autoritarisme de Moujahid. Cela leur valut d'encourir ses foudres. Dans un état de fureur noire, il mobilisa toute son énergie pour neutraliser les camarades dissidents. A cet effet, il envoya Varoujan Garbidjian en Rame, début février, pour une double mission : nouer une intrigue contre le MNA et préparer des attentats. Varoujan devait lancer une nouvelle vague d'attentats aveugles, style "Orly", et s'en prendre à des dirigeants du MNA. Ara Toranian, en premier lieu, échappa de peu à la mort : en mars, le détonateur d'une bombe de forte puissance placée sous sa voiture fit long feu. Peu après, Haroutioun Kevork reçut un colis piégé par la poste. Ce fut de nouveau un échec, cette fois en raison des contrôles de la police canadienne. Tout cela suscita un climat de haine entre les mouvements progressistes et Moujahid, et les colonnes de "Hayastan" se mirent à déborder d'injures à leur égard.

Le Front Démocratique

Les mouvements progressistes se fédérèrent alors sous le nom de "Front Démocratique". Ce front aurait dû permettre à la lutte du peuple Arménien de repartir dans la bonne voie, progressiste et patriotique, mais ses dirigeants préférèrent se disputer sur des détails, le réduisant de facto à l'impuissance. Les dirigeants "progressistes" fuirent donc leurs vraies responsabilités : sauver le combat Arménien de l'aventurisme de Moujahid et des complots du régime turc. Désormais, l'Asala était plus faible qu'à aucun moment depuis 1980. Ses éléments progressistes, actifs ou sympathisants, étaient réduits à l'impuissance totale, et le soutien populaire des années passées n'était plus qu'un souvenir. Le seul groupe en Europe à être encore sur la ligne de l'"Asala" était le très récent et minuscule "Mouvement Populaire" grec. Fondé en 1982, il s'était fait connaître durant les derniers mois de l'année.

La situation des sympathisants de l'Asala en Iran

Alors que ces événements se déroulaient en Europe et en Amérique, les problèmes qui s'accumulaient en Iran depuis plusieurs mois conduisirent à une explosion durant l'été 1982. Au début de 1980, un groupe de progressistes Arméniens avait fondé un "Groupe marxiste sympathisant de l'Asala", n'ayant à l'époque aucun lien avec cette dernière. Ce groupe, tout en utilisant le sigle de l'Asala et désirant un jour la rejoindre, resta totalement coupé de celle-ci jusqu'à la fin 80, période où Monte établit le contact. Encore, du fait de l'isolement de l'Iran, ne s'agit-il que de quelques liens techniques, ne permettant pas de parler de fusion. De fait, la situation des camarades d'Iran étant unique : la plupart du temps "ils décidaient seuls de leur ligne, et l'Asala suivait mal leur fonctionnement interne, au-delà du schéma politique général. Peu soucieux, Moujahid les laissait agir à leur guise, se contentant de la publicité qu'ils faisaient à l'Asala. Les camarades d'Iran saisissaient mal la vraie nature de l'Asala, et considéraient ces rares contacts comme suffisants pour légitimer leur appartenance à l'Armée secrète. La plupart des membres du "Groupe marxiste" étaient des patriotes sincères, militants progressistes et dévoués à la lutte du peuple Arménien, mais, en dépit de leur bonne volonté, leur inexpérience politique leur fit commettre des erreurs. A côté des trois dirigeants patriotes du groupe, un aventurier indiscipliné avait réussi à s'imposer, qui fut responsable de la plupart des fautes commises. Il va sans dire que les frictions étaient nombreuses entre le reste du groupe et cet aventurier qui, pour se donner l'auréole d'un chef, avait pris comme nom

de guerre “ Antranig Pacha”. Ces frictions s'accrochèrent encore plus en l'absence de l'un des dirigeants et quand -au moment de l'invasion du Liban par les Israéliens- les liaisons avec la direction de l'Asala furent coupées, “Antranig Pacha” prit en main l'appareil du groupe, réduisant ainsi à l'impuissance les éléments politiquement évolués.

L'arrivée de Garlen Ananian

En novembre 1982, la brouille atteignit un niveau critique dans le groupe Iranien. Croyant que le noyau dirigeant allait résoudre leur différend, les deux tendances se mirent à le bombarder de messages contradictoires. Moujahid les ignora tous, disant qu'il n'avait pas de temps à perdre avec de telles brouilles. Ce silence poussa les éléments politiquement évolués à dépêcher un émissaire en Syrie pour discuter avec l'Asala, et tenter de résoudre l'affaire. Garlen Ananian, souffrant de deux ulcères chroniques, se mit donc en route pour un voyage clandestin de deux mois à travers les montagnes enneigées de l'Irak et de la Turquie. Il lui arriva de passer à moins de vingt mètres de patrouilles turques, et de se faire tirer dessus par des soldats irakiens. Il arriva au “bureau” de l'Asala en janvier 83, pour être aussitôt séquestré par Khatchig, ; privé de tous contacts et de tous soins deux mois durant, ses ulcères s'aggravaient, et il vomissait souvent du sang. Durant ces mois, rien ne fut fait pour dénouer la crise d'Iran; la santé de Garlen se dégrada et l'animosité entre dirigeants du groupe iranien dégénéra en un conflit ouvert. Garlen, comprenant que l'Asala ne bougerait pas, décida de repartir pour l'Iran, sans plus perdre son temps. Malgré son état de santé, il était prêt à Méditer son odyssée de l'aller, pour éviter à l'Asala la dépense d'un voyage plus classique. Mais Moujahid ne voulut rien savoir et Garlen demeura prisonnier jusqu'à sa tragique exécution quelques mois plus tard. Il fut même battu, un jour, par une des créatures de Moujahid qui, pendant ce temps-là, exploitait mutes les dissensions en Iran et tentait de diriger le “Groupe Marxiste” à travers “Antranig Pacha”, à qui il avait donné tous les pouvoirs.

Le sort des “membres” de l'Assala

Le sort de Garlen ne différait guère de celui des autres militants permanents de l'Asala. Comme nous l'avons vu plus haut, les éléments progressistes avaient été considérablement affaiblis par les crises en Europe, en Amérique et en Iran, et par le départ de Beyrouth, où ils jouissaient d'un peu plus de liberté. Dans cette ville, quelques “membres” pouvaient par exemple correspondre avec leur famille, même si Moujahid exerçait une surveillance méticuleuse du courrier, n'hésitant pas à censurer ou même à détruire des lettres. Après le départ, cela même fut interdit ou, dans le meilleur des cas, réduit au strict minimum. Seules les créatures de Moujahid pouvaient écrire à leur famille. Ce dernier avait encore aggravé son régime de terreur et chacun évitait même de discuter à cœur ouvert avec ses amis les plus proches, de peur qu'il ne vienne à l'apprendre. Après le départ de Beyrouth, donc, beaucoup des permanents de l'Asala, en tant que patriotes sincères, étaient surveillés et isolés les uns des autres. Les militants du bureau de Damas étaient en réalité prisonniers, ne pouvant sortir de la pièce où ils travaillaient; seul les mers jouissaient d'une liberté minime. Ceux qui restaient confinés dans les bureaux étaient en prime soumis à un régime de famine. Khatchig refusant d'allouer à leur entretien plus de cent livres syriennes par semaine. Comme à Beyrouth, seuls Khatchig et Vicken Aivazian disposaient d'une complète liberté de mouvement. Moujahid, lui, se partageait entre quelques résidences confortables.

Les liens étroits de l'Asala avec Abou Nidal et certains gouvernements conduisirent Moujahid à réaliser des opérations de "solidarité révolutionnaire". L'une de ces "faveurs" aux conséquences graves fut la tentative d'attentat contre les bureaux athéniens de Kuwait Airlines en décembre 1982. Durant cette opération, nous fut-il relaté, Vahe Khutaverdian pilotait une moto et derrière lui, Karnik Varhadian devait lancer une grenade dans le bureau mais l'engin rebondit sur un pylône et explosa. Karnik fut tué sur le coup, et Vahe jeté en prison. Pour donner de l'Asala une image plus glorieuse et "couvrir" la mission réelle des deux camarades, Moujahid inventa une machination des services spéciaux tores. Leur mort permit aussi à Moujahid d'extorquer de l'argent et des "faveurs" diverses à Abou Nidal et à divers gouvernements. Il présenta l'affaire comme une "preuve que les révolutionnaires Arméniens étaient déterminés à lutter à mort aux côtés des révolutionnaires arabes contre l'impérialisme". Et voilà comment la mort d'un Arménien, sincère mais naïf, permit à Moujahid de mentir et de mendier de façon encore plus éhontée.

Attentats turcs et conduite irresponsable de Moujahid

Peu aptes, deux autres "membres" de l'Asala furent assassinés, ceux là sans doute par les services turcs. Circulant en voiture avec un ami, Minas Simonian fut tué fin décembre à Beyrouth d'une balle en pleine tête, tirée par une arme à silencieux; son ami s'en tira par miracle. En mars 83, ce fut au tour de Garabed Pachabedian d'être assassiné à son domicile de Beyrouth. Encore un travail de professionnel : les tueurs ne laissèrent aucune trace. Si l'identité de ces sympathisants, et l'aide qu'ils apportaient à l'organisation étaient connus, c'était bien grâce à Moujahid. Simonian et Pachabedian avaient été dénoncés sous la torture par Levon Ekmedjian à la police turque, comme ses contact avec l'Asala. Pensant que Levon serait tué, Moujahid n'avait pris aucune précaution pour le cas où il serait capturé et forcé de parler. De plus, avant l'invasion israélienne, la photo de Pachabedian figurait parfois dans "Hayastan", et Moujahid lui demandait souvent de prendre position pour l'Asala. Une fois encore, ces victimes du système de Moujahid, lui servirent pour sa propagande, et pour renforcer encore son contrôle sur l'organisation. Pour renforcer la "sécurité" de l'Asala, il décréta que tous les "membres" devaient mener la vie difficile du révolutionnaire, isolés dans des lieux sûrs, et ayant rompu tous liens avec famille et amis. Pire encore, il fit preuve d'une irresponsabilité qui aurait pu être fatale à la communauté Arménienne -libanaise toute entière, en déclarant par voie de communiqué que la famille Gemayel dans son ensemble paierait pour l'assassinat de Pachabedian. Ces menaces tapageuses étaient l'un des trucs propagandistes favoris de Moujahid; elles montraient son indifférence pour la sécurité et le bien-être du peuple Arménien.

Depuis l'arrestation de Zaven Bedros à Londres, en septembre 1982, l'Asala n'avait absolument rien entrepris contre des objectifs turcs.

Varoujan entreprend des opérations "anti-turques" en France

En janvier 1983, Moujahid envoya Varoujan Garbidjian à Paris, avec mission de contrer par tous les moyens l'action du MNA, responsable de l'abandon de la "ligne" de l'Asala par les Mouvements Populaires; et de monter des opérations militaires anti-turques. Moujahid avait choisi la France pour ces opérations afin de compliquer la tâche du MNA, et de le brouiller avec le gouvernement français; outre leur effet de propagande, Abraham Tomasian fut donc chargé d'une "opération suicide" : faire exploser deux grenades dans les bureaux parisiens de

Turkish Airlines. Seule l'ignorance de Moujahid et de Varoujan en matière d'armement sauva la vie d'Abraham : ils lui avaient remis des grenades offensives, non mortelles le plus souvent, au lieu de grenades à fragmentation; elles explosèrent donc sans faire de blessés. Moujahid n'en prétendit pas moins, dans un communiqué, qu'il y avait eu de nombreuses victimes. L'action suivante fut, elle, un "succès" comme Moujahid en espérait un. A la fin février une bombe explosa dans les bureaux de l'agence touristique parisienne Marmara, tuant une Française de vingt-cinq ans. L'opération était conduite comme "réponse de l'Asala au fascisme turc". Inutile de dire que ces deux actions eurent des retombées très négatives. Personne, même parmi les nationalistes Arméniens, ne voyait l'intérêt pour une force révolutionnaire, même peu évoluée, de faire tuer ou emprisonner un camarade pour un objectif aussi peu stratégique qu'un bureau de Turkish Airlines. La méfiance qui entourait l'Asala s'accrut donc et il devint de plus en plus clair que l'Armée secrète se moquait des victimes innocentes, n'agissait que pour sa propre gloriole et n'avait que faire des opinions et de l'intérêt du peuple Arménien. Ainsi, à chaque opérer, l'Asala donnait elle une preuve supplémentaire de son irresponsabilité.

L'absurde massacre du bazar d'Istanbul

Exerçant désormais un total contrôle sur l'Asala, et conscient que rien tri personne ne pouvait s'opposer à ses caprices, Moujahid se mit à préparer des "actions d'éclat" bien plus meurtrières encore.

Il ordonna à Khatchig -qui de sa vie n'avait jamais participé à une action militaire- de recruter un jeune Arménien pour une opération suicide. A grand renfort d'arguments émotionnels, ce dernier convainquit Mgo Magarian, d'Alep, de se porter volontaire. C'était un garçon d'une foi profonde, et d'un grand dévouement sentimental à la cause Arménienne : une victime idéale pour Khatchig et ses arguments tordus. Ce dernier exploita les sentiments religieux de Mgo, lui dépeignant son suicide comme une offrande ultime à "la sainte lutte de notre peuple". Pour préparer l'opération, Mgo fut isolé de février au 14 juin. Les derniers jours, Moujahid tenta de persuader Mgo, des heures durant, de la nécessité de tuer le plus grand nombre de personnes possible. Mais malgré tout cela, pour des raisons inconnues, Mgo ne réussit pas le massacre escompté. Son attaque du 16 juillet contre le Bazar d'Istanbul fit deux morts, dont un garçon de treize ans, et vingt sept blessés. Mgo se donna la mort avec sa des grenade. A nouveau, un attentat - massacre. Un nouveau patriote sacrifié- L'Asala à nouveau accusée de pratiquer le terrorisme aveugle. Et le gouvernement turc trouvant dans cette action l'argumentaire d'une campagne chauvine anti-Arménienne. Plus que jamais, les organisations progressistes turques et kurdes voyaient dans l'Asala un instrument de la réaction et du militarisme turcs.

Le carnage d'Orly-1983 et la répression en France

Pour Moujahid, la propagande se mesurait en volume, non en avis positifs ou négatifs. C'est dans cet esprit qu'il donna l'ordre de détruire en plein vol un avion civil turc (une telle opération avait déjà été tentée le jour de l'action d'Abraham, mais avait échoué). Le 15 juillet à l'aéroport d'Orly, la bombe explosa prématurément à l'enregistrement tuant huit personnes et en blessant plus de soixante. Moujahid salua ce "grand succès" mais l'opinion publique mondiale, le peuple Arménien et les éléments patriotiques réduits à l'impuissance au sein de l'Asala, dénoncèrent ce carnage inhumain comme contre-révolutionnaire et néfaste à la cause Arménienne. La contradiction entre le peuple

Arménien et la lutte armée menée en son nom atteignait son point de rupture. Sans oublier que l'action Orly donnait au gouvernement français l'occasion de frapper sans merci les activistes Arméniens. Plus de cinquante Arméniens furent alors arrêtés, dont dix inculpés de complicité dans l'affaire; dix autres -des Arméniens de Turquie et d'han notamment- étant expulsés. En réalité seuls deux ou trois individus, dont Varoujan Garbidjian, étaient impliqués dans l'affaire mais l'horreur suscitée par le massacre permit au gouvernement français de s'en prendre à tous les activistes, et d'accabler toute la communauté. Et voilà comment l'opération d'Orly, illusion tragique de l'irresponsabilité de Moujahid, justifia, entre autres aspects dramatiques, la répression sauvage des patriotes Arméniens par le gouvernement français. Mais Moujahid n'avait que faire de ces arrestations massives; il s'en réjouissait même : elles lui servaient de prétexte pour frapper de façon plus sanglante encore, les "intérêts français".

Chapitre 5 : La gestation et la naissance du mouvement révolutionnaire

Un triste héritage

Depuis sa fondation et jusqu'à la fin 81, malgré de réels côtés négatifs, l'Asala n'en constituait pas moins une étape positive dans la lutte de libération nationale de notre peuple. Malgré toutes ses erreurs elle aurait pu, en l'absence de Moujahid, donner naissance à un authentique mouvement de libération progressiste mais les choses se dégradèrent de façon dramatique, notamment à partir du début 82.

L'Asala n'avait toujours pas la moindre ligne politique, ne proposait aucune perspective concrète, militaire ou autre, pour la libération du territoire Arménien occupé; bref n'offrait aucune stratégie de lutte globale au peuple Arménien.

A la vérité, Moujahid, qui définissait seul la tactique de l'Asala, ne songeait pas le moins du monde à la libération de l'Arménie : il se contentait d'exploiter les souffrances et le patriotisme de notre peuple à des fins personnelles, le tout au nom de la révolution. Si par le passé -et à juste titre- quelques militants patriotiques de l'Asala étaient tombés pour la cause, désormais c'était aux ambitions insensées de Moujahid que de nombreux patriotes -tués ou emprisonnés- étaient sacrifiés. Au nom de la révolution Arménienne se perpétrèrent des massacres causant la mort de dizaines d'innocents, la souffrance de centaines d'autres. En prime, l'Asala serait désormais de mercenaire à des gouvernements tyranniques et à des officines n'ayant pas le moindre rapport avec la cause Arménienne. Tel était le rôle qu'assignait Moujahid à l'Asala, associée à tel ou tel groupe en fonction de ses intérêts ou de ses caprices. En échange des "services" qu'il rendait, Moujahid touchait de l'argent qu'il conservait comme d'ailleurs le produit des donations Arméniennes. Ceux qui cessaient de donner à l'Asala, vu son évolution, étaient purement et simplement rackettés, sur ordre de Moujahid. "Hayastan" ne reflétait que l'arbitraire de ce dernier et ne faisait qu'égarer le peuple Arménien. Plus que jamais, l'Asala ne vivait que dans le mensonge. Une politique provocatrice, irrationnelle et violente visait désormais tous les Arméniens non "membres" de l'organisation, et des représailles avaient déjà coûté la vie de plusieurs "membres". A part Moujahid et certaines de ses créatures, tous menaient une vie de prisonnier ou d'esclave; les non-conformistes et les patriotes sincères notamment, contraints d'obéir sous peine de mort. L'Asala n'avait plus rien d'un mouvement militant, et tout d'un gang, ou pire encore. Un gang ne dissimule pas son objectif réel : se procurer par tous les moyens de l'argent ou de l'influence; l'Asala, dont c'était égal le but,

massacrait en se prévalant d'une figure progressiste, et de la cause Arménienne. Dans un gang, un bandit est respecté en tant que tel : dans l'Asala, les "membres" étaient méprisés, menacés, affamés et traités comme des larbins. Bref, l'Asala avait perdu sa raison d'être et constituait désormais un danger mortel pour le peuple Arménien et sa lutte de libération.

La crise éclate; martyre de Garlen et d'Aram

Bien avant les massacres d'Orly et d'Istanbul, ce système criminel avait rendu la situation intenable. Les "membres" patriotes, neutralisés et isolés, étaient impuissants face à Moujahid et ses rois lieutenants Khatchig, Vicken et Varoujan. Certains patriotes étaient au bord de la dépression; tous souffraient affreusement. Dans cette ambiance d'énervement, les disputes et les actes de désobéissance se multipliaient. Sentant bien tout ce que la situation avait d'explosif, Moujahid s'appêta à débarrasser de tous ceux qui s'opposaient, même passivement, à son autorité. L'une des pères victimes devait être David Davidian. Ce camarade avait "adhéré" durant l'été 81 et était devenu permanent en mai 82. Voyant fonctionner l'Asala de l'intérieur, il s'opposa bientôt au système, exprimant à plusieurs reprises son opposition de façon publique; Moujahid le repéra comme "non conformiste" et "élément dangereux" et révéla le plan qu'il avait formé pour débarrasser de lui à Khatchig, Vicken et quelques autres. Khatchig devait choisir le moment propice à ces exécutions mais il eut la langue trop longue et certaines de ses victimes potentielles comprirent quel sort leur était réservé, avant même qu'il n'ait pu agir.

Le matin du 15 juillet, ces camarades choisirent de frapper les premiers. Vicken, se trouvant alors dans le camp de la Bekaa, fut exécuté et l'affaire présentée à Khatchig comme un accident. Celui-ci arriva le lendemain au camp, pour être à son tour assassiné. Mais l'arme s'ébruita et les patriotes durent prendre la fuite et se cacher pour sauver leur vie. En l'absence de tout plan de repli, Moujahid put capturer deux patriotes sincères, Garlen Ananian et Aram Varanian, à Damas vers le 26 juillet. Comme nous l'avons vu plus haut, Garlen, dans un état de santé déplorable en raison de son périple hivernal, était désormais assigné à résidence dans un local de l'organisation. Il n'avait joué aucun rôle dans les exécutions de Vicken et de Khatchig, mais servit quand même de bouc émissaire à Moujahid. Aram "Abou Elias" était un patriote de la communauté de Jordanie; il avait fui son pays en 1981 pour gagner le Liban, "adhérer" à l'Asala et participer à la lutte. Au début, il avait fait preuve de beaucoup d'enthousiasme mais en juillet 1983, cela faisait déjà un moment qu'il s'opposait à Moujahid et son système. Aram et Garlen furent frappés et torturés un mois durant, avant d'être abattus par Moujahid lui-même. Voilà comment périrent ces deux combattants d'avant-garde, ces deux militants actifs et pleins d'abnégation. Pendant des années Garlen avait joué un rôle important, que ce soit au niveau militaire, organisationnel, politique ou socioculturel. Aram lui, était un responsable militaire, un bon organisateur, décidé à porter la guerre de libération dans les frontières de la patrie Arménienne. Voilà ce qu'étaient les "traîtres" et les "agents de la CIA et du MIT" décrits par Moujahid. L'avenir dira la grande importance de certaines opérations menées par ces deux camarades, même s'il n'est pas possible de les dévoiler à l'instant. Leur martyre porta un coup dur à la lutte de libération encore débutante du peuple Arménien.

Moujahid va plus loin

Si Garlen et Aram n'avaient pu échapper aux griffes de Moujahid, d'autres patriotes sincères, comme David Davidian et Monte Melkonian, avaient aussi à se mettre à l'abri. Non-conformiste, David était réduit depuis longtemps à l'état d'esclave du camp et il devait être exécuté sous peu, d'ordre de Moujahid Monte, utile à Moujahid qui l'exploitait avec grand profit dans divers domaines, avait pu ainsi sauver sa vie, malgré son opposition farouche au système. En juin 83, il attrapa en même temps la jaunisse et la typhoïde : ni Moujahid ni ses créatures ne firent le moindre effort pour le soigner. Seule sa robustesse naturelle, et la présence de Garlen et d'un autre camarade, lui permirent d'éviter la mort. Comme dans le cas de Garlen et d'Aram, Moujahid accusa ces camarades de trahison au profit de la CIA et du MIT. Faut-il rappeler que Monte était l'un de ceux qui avaient tiré l'Asala de sa léthargie d'avant 1980, et avait fait d'elle le mouvement actif et progressiste des années 1980-81 ?

Naissance du “Mouvement Révolutionnaire ”

Après le séisme de juillet, les patriotes sincères qui avaient échappé à Moujahid commencèrent à se regrouper. Ils prirent contact avec des camarades d'un peu toutes les communautés, y compris ceux qui avaient depuis longtemps rompu avec l'Asala et des éléments progressistes qui n'en avaient jamais fait partie. Tous décidèrent de regrouper une bonne fois pour toutes les patriotes sincères venant de l'Asala et les inorganisés, en un Mouvement Révolutionnaire Arménien qui saurait mener efficacement la lutte de libération. Le nom provisoire d'Asala-Mouvement Révolutionnaire fut choisi et, dans la seconde quinzaine d'août, deux communiqués présentèrent le nouveau mouvement et les raisons de la scission. Un grand nombre des "membres" de l'Asala, patriotes sincères, avaient rompu tout lien avec Moujahid dès les événements de juillet; parfois même avant.; les mois suivants, d'autres patriotes encore s'éloignèrent de la bande terroriste de Moujahid. Entre autres nécessités, les camarades de l'Asala-MR jugèrent indispensable de mener la lutte de libération sur des bases saines, donc de rendre publics l'histoire belle et les méfaits passés de l'Asala. C'était leur conviction que le seul moyen de bâtir le mouvement nouveau sur une base solide consistait à critiquer les erreurs passées et d'analyser la réalité présente de façon scientifique. L'objectif de l'Asala-MR était de réorienter les éléments dynamiques et progressistes de la communauté dans la voie qui avait fait la preuve de sa justesse en 1980 et 1981, en dépit des obstacles multipliés par Moujahid. De son côté, ce dernier décida d'ignorer totalement tous les griefs anciens et profonds qui avaient provoqué l'explosion de juillet, et poursuivit dans sa voie arbitraire et irresponsable.

La communauté Arménienne d'Iran sacrifiée à l'hystérie anti-française

Non content d'avoir provoqué le massacre d'Orly-83 et la répression consécutive, Moujahid décida de persévérer, soi-disant pour obtenir la libération des emprisonnés. L'attaque anti-française fut concentrée sur l'Iran, où les fidèles de Moujahid commirent plusieurs attentats, sous la signature “Asala” ou “Orly”, à la fin juillet et en août (1983 N.D.T.). Outre leur nature aventuriste, ces actions mettaient la communauté Arménienne d'Iran dans une situation très délicate. Il est possible que ces actes aient été tacitement encouragés par le régime du fait de la tension franco-iranienne; ils n'en fournissaient pas moins à un Etat répressif, sans cesse à la recherche d'éléments pour serrer la vis des minorités et même de la population perse, un nouveau motif d'oppression de la population Arménienne. Cet effet négatif éclatait dans la presse iranienne qui, au-delà des descriptions d'attentats, multipliait les

remarques hostiles à la communauté Arménienne. Celle-ci, de son côté, voyait bien tout ce que cette agitation violente autour des prisonniers d'Orly pouvait avoir de futile et d'anarchiste.

Sacrifice de ceux qui menaient les opérations; nouveaux prétextes fournis au régime pour opprimer les Arméniens : cet activisme irresponsable fit sur ceux qui militaient encore l'effet d'une douche froide. L'Iran et la communauté Irano-Arménienne, d'une cruciale importance stratégique pour le combat de libération, auraient du être à tout prix protégées des conséquences d'un activisme brouillon, de tactiques irresponsables.

Au même moment, des attentats anti-français furent commis à Beyrouth. Une fois encore, ils étaient le fruit des impulsions de Moujahid et négligeaient le caractère répressif du régime libanais [???) **NDT**] et les risques de représailles sur la communauté. Sans oublier les sanctions contre les jeunes militants qui se feraient prendre à ce jeu.

S'il en fallait encore une, le délire anti-français de Moujahid à Téhéran et à Beyrouth fournit la preuve qu'il se moquait totalement de la sauvegarde de nos communautés et de l'avenir du combat patriotique.

Mais l'attentat le plus sanglant que Moujahid put susciter cet été-là frappa, en août, le centre culturel français à Berlin-ouest; il fit un mort et plus de vingt blessés. (Plusieurs éléments permettent d'attribuer cette opération à un groupe non Arménien, rendant un "service amical" à Moujahid, qui définit ce massacre comme une "action révolutionnaire").

Rage meurtrière contre les patriotes

Parallèlement à sa campagne anti-française, Moujahid poursuivait de sa vindicte les anciens de l' "Asala" et les patriotes progressistes qui, ayant rejeté sa tutelle, critiquaient désormais publiquement sa politique criminelle. Il multiplia les communiqués, distribua à l'envi cassettes audio et vidéo, et " Hayastan" entreprit de diffamer les martyrs Garlen et Aram, ainsi que les camarades David et Monte. Il alla même jusqu'à qualifier de "traîtres" et "agents de l'étranger" les mouvements populaires qui soutenaient précédemment l'Asala. Comme à son habitude, il espérait pouvoir dissimuler ses erreurs et sa vraie nature sous un nuage de mensonges et d'inventions. Mais, cette fois, la menace était si grave pour lui qu'il reprit son idée d'assassiner tous ceux qui s'opposaient à lui. En décembre 1983, Ara Toranian, porte-parole du MNA et l'un de ses camarades se sortirent par miracle -quoique blessés- de l'explosion de leur voiture, piégée. Comme dans le cas du centre culturel de Berlin, le coup provenait sans doute de non-Arméniens alliés à Moujahid. Ainsi donc des patriotes luttant depuis des années pour mobiliser la communauté; ayant lancé, puis conduit avec courage la guérilla Arménienne étaient devenus les cibles d'un Moujahid tentant désespérément de reprendre le contrôle de l'Armée secrète.

Le fiasco de Beyrouth

Moujahid n'avait jamais eu besoin de beaucoup de militants pour ses opérations, essentiellement propagandistes, mais la diminution frappante du nombre des opérations anti-turques, et la négligence avec laquelle elles étaient conduites montraient bien à quel point il était désormais isolé. Depuis les massacres du bazar d'Istanbul et de l'aéroport d'Orly, la seule opération anti-turque bricolée par Moujahid fut celle de l'ambassade de Turquie à Beyrouth Un coup publicitaire destiné à prouver que l'Asala était forte et unie, et continuait à frapper la

Turquie. Nishan Danielian, armé d'une Kalachnikov et de grenades, reçut l'ordre de pénétrer dans le bâtiment et d'y tuer le maximum de monde avant de se suicider (il refusa le suicide). Il était déjà injustifiable de sacrifier la vie d'un jeune Arménien pour un massacre sans intérêt, même de propagande. Mais, pire encore, le plan de l'attaque était totalement surréaliste. Nishan, militant inexpérimenté, devait passer un contrôle extérieur, traverser un jardin, forcer l'entrée principale, absolument seul et dans un espace grouillant de gardes. Seul résultat de cette ânerie : l'arrestation de Nishan, risquant désormais une peine de réclusion à perpétuité; c'était une fois encore un Arménien qui était victime des folies de Moujahid, et non des Turcs. Le bricolage insensé tenant lieu de préparation à l'attentat démontrait à quel niveau de nullité Moujahid était tombé dans le domaine militaire.

Malgré la déchéance, l'espoir persiste

Cela fait longtemps que Moujahid et la mini -Asala qui lui reste ne servent plus la cause Arménienne. Bien au contraire, ils ont fait la preuve de leur indifférence envers la communauté, tentant de tuer ceux qui s'opposaient à lui; en envoyant d'autres à la mort. Seuls les slogans qui parsèment "Hayastan" et les communiqués relient encore l' "Asala" de Moujahid à la cause Arménienne. Extrêmement affaibli depuis juillet, il collabore d'autant plus avec des gouvernements étrangers et des officines louches. L'Asala ne fonctionne désormais qu'au "contraire", et a clairement choisi de fréquenter des dictatures et des groupes anarchistes, plutôt que le peuple Arménien. Le seul intérêt de la communauté à ses yeux est qu'elle est un réservoir de patriotes naïfs et sans expérience pour ses actions stipendiées; et de gogos ajoutant leur obole aux enveloppes qu'il touche de ses "alliés". Pour les séduire, il ment, il truque, il menace. Avant le 15 juillet 1983, nombre de "membres" avaient déjà pris la tangente, mais il est désormais coupé de toute source de recrutement sérieuse. C'est qu'avec la naissance de l'Asala-MR a débuté une nouvelle phase de la lutte patriotique. Ce jeune mouvement, en pleine réorganisation, est formé de militants aguerris et expérimentés. Malgré cela, ils ont adopté une démarche prudente qui peut sembler moins exaltante que les inventions propagandistes de Moujahid, mais qui tient bien compte de l'énorme potentiel que renferme le peuple Arménien. Il leur faut cette fois-ci bâtir sur des fondations solides, pour que la construction soit indestructible. En dépit des drames passés, l'éteinte paralysante de Moujahid est désormais desserrée, les moyens de la reconstruction existent; la lutte pour l'Arménie continue.

Conclusion

On peut distinguer dans l'histoire de l'Asala trois phases successives.

La première s'étend de 1975, année où Moujahid et une poignée d' "intellectuels" fondèrent l'Asala, au début de 1980. Après l'exclusion de la plupart de ces "intellectuels", Hagop Darakjian et quelques autres patriotes sincères rejoignent l'Armée secrète et prirent en main le travail militaire. Dès l'origine, donc, deux forces coexistèrent : Moujahid donnait les directives et les patriotes accomplissaient le travail concret. Dépourvue au départ de ligne politique claire, l'Asala ne devait jamais faire l'effort d'en adopter une. En fait, cette première phase fut surtout celle de la propagande mensongère, et des slogans destinés à tromper le peuple Arménien.

La seconde phase s'étend du début de 1980 à l'automne de 1981. Elle débute par un afflux de nouveaux "membres", qui vont multiplier les actions positives. Une formidable campagne militaire, des moyens de propagande renforcés : l'Asala est

désormais une force qui compte. Ce travail des nouveaux “membres” lui permit d'accéder à un nouveau stade de son développement; mais ces activités, désormais positives dans l'ensemble, se faisaient toujours sous la direction aventuriste de Moujahid. Plusieurs des nouveaux “membres” étaient d'un niveau politique permettant l'élaboration d'une ligne politique et d'une stratégie sérieuses; ils ne parvinrent hélas pas à les imposer.

Moujahid réussit au contraire à renforcer son autorité sur tous les secteurs de l'Asala, et à exploiter à son profit l'énergie des militants patriotes. L'antagonisme Moujahid / membres patriotes qui existait dès de départ ne fit que s'intensifier par la suite et tourna à un affrontement où Moujahid eut toujours le dessus.

La troisième phase de l'histoire de l'Asala. commence à la fin de 1981 et s'achève par la scission du 15 juillet 1983. Moujahid avait alors transformé son emprise en une dictature totale. Concentrant tous les pouvoirs, ayant neutralisé tous les militants rétifs, Moujahid persévéra dans sa ligne irresponsable et imposa une politique militaire sanglante. Il fit régner dans l' “organisation” une terreur allant jusqu'à l'exécution de militants et ordonna des attentats au sein de la communauté; ceux-ci, s'ajoutant à ses injures contre les partis traditionnels, provoquèrent une guerre intestine qui fit perdre à l'Asala. sa légitimité de défenseur des Arméniens. L'Asala n'ayant jamais fait clairement référence à la lutte de libération nationale, finit par devenir quelque chose de pire qu'un gang, dont l'existence représentait une sérieuse menace pour notre peuple. Face à ces contradictions insupportables, l'antagonisme éclata au grand jour et une scission violente se produisit. Mais pour rendre l'histoire plus claire, un survol de la réalité militaire, politique et organisationnelle de l'Asala. s'impose ici.

La dimension politique

Jamais, au cours de son histoire, l'Asala n'a eu de ligne politique au sens réel du terme, ce même en 1980 et 1981, quand la tendance progressiste y était influente; or toute organisation digne de ce nom se doit d'exposer publiquement sa nature réelle et ses objectifs; enfin de conformer sa pratique à cette théorie. Ce qui en tenait lieu, à l'Asala, était le “programme politique en huit points”, des articles publiés dans “Hayastan” et d'autres périodiques et des communiqués saupoudrés de slogans. Ces textes étaient d'un flou total sur “la lutte révolutionnaire anti-impérialiste pour la libération de l'Arménie” qui devait se faire sur une “base scientifique” afin de “populariser la lutte” en “solidarité avec d'autres forces révolutionnaires”. Non seulement l'Asala ne suivait pas ses propres principes, mais les contredisaient en fait totalement dans le concret. Au moment de prendre une décision, Moujahid ne s'inspirait pas plus des “huit principes fondamentaux”, que d'autre chose et, au nom de la “lutte anti-impérialiste”, l'Asala - sous son nom ou sous un masque quelconque- commit plusieurs attentats fascistes sans liens aucuns avec la lutte contre le régime turc ou l'impérialisme.

Moujahid n'a jamais rien voulu savoir du sens politique, économique ou militaire du terme “impérialisme”, mais a toujours baptisé “impérialistes” les objectifs qu'il avait envie d'attaquer. De même, le concept de “solidarité avec d'autres forces révolutionnaires” a-t-il été fréquemment utilisé pour justifier des actes sans rapport avec le problème Arménien (l'attentat d'Athènes en décembre 1982 contre les bureaux de Kuwait Airlines où mourut Karnik), plaçant en réalité l'Asala sous la coupe de groupes anarchistes comme celui d'Abou Nidal.

La “popularisation de la lutte”, elle, consistait à suivre une ligne irrationnelle et anti-populaire qui effrayait une bonne partie des Arméniens; le “secret” dont s'entourait Moujahid isolant complètement

L'Asala la communauté. Ce dernier souhaitait en fait une “organisation” réduite afin de mieux la dominer, et chaque fois que son emprise ou ses opérations sensationnelles étaient contrariés par des éléments sympathisants, il les combattait violemment avant de les exclure (exclusion et campagne d'injures visant les Mouvements Populaires à partir de décembre 82, exécution de “non-conformistes”, etc.).

De même, “l'approche scientifique de l'Asala” envers la “lutte révolutionnaire” était-elle une formule creuse, la politique de Moujahid reposant sur des campagnes visant des cibles non turques -avec une faiblesse pour les opérations suicide- ; sur le gaspillage des ressources humaines et des énergies pour des projets futiles, triviaux ou destructeurs (conflit inter-Arménien, “faveurs” à des forces non-Arméniennes, etc.); enfin sur un système de prise de décision et d'organisation anarchique. Au total, tout cela vidait l'objectif final de “libération de l'Arménie” de tout sens concret. Or sans une approche vraiment scientifique, sans de grands efforts de popularisation, sans ligne politique claire et sans une stratégie guidant l'action militaire, pas de lutte de libération possible et pas de libération de l'Arménie.

L'Asala était également en pleine contradictions quand elle tentait de “clarifier” et de “définir” sa “ligne politique”, comme le démontrait la lecture de “Hayastan” où se succédaient des articles oscillant entre le marxisme-léninisme et le nationalisme le plus étroit. Alors que la ligne d'une organisation est un élément important de son image, Moujahid considérait les “huit points fondamentaux” comme si négligeables qu'il n'accorda aucun soin à leur traduction et, dans les numéros 1 et 2 de “Hayastan” de décembre 80, les trois versions des “huit points” en Arménien, arabe et anglais se contredisent plus d'une fois.

Exemple frappant : le sixième point, en Arménien, stipule que “la libération des territoires Arméniens occupés par les autorités turques sera suivie par l'annexion à ceux-ci d'autres territoires Arméniens qui les entourent et par l'établissement d'un ordre démocratique et social”; ce qui implique l'annexion de l'Arménie soviétique aux terres libérées du joug turc. En anglais, ce même point prévoit que “la libération des terres Arméniennes occupées par le fascisme turc sera suivie par leur rattachement à celles qui les entourent, dans le but d'y créer le moment venu un système démocratique, social et révolutionnaire”. Non seulement cette version va-t-elle plus loin en définissant comme “maîtres fascistes turcs” les occupants des terres Arméniennes et en ajoutant que le futur gouvernement devra être “révolutionnaire”, mais, prévoyant l'annexion de ces terres à l'Arménie soviétique, elle contredit largement la version Arménienne qui prévoit exactement le contraire : point fondamental aux conséquences politiques gigantesques. La version arabe de ce même point, enfin, ne correspond ni à (anglaise ni à l'Arménienne. Si cette dernière constitue bien la référence, alors ce sixième point en contredit un autre qui déclare vouloir “convaincre l'Union soviétique et les autres pays socialistes de soutenir la cause Arménienne, qui est une cause juste” et “soutenir notre peuple d'Arménie soviétique qui doit servir de base révolutionnaire dans notre lutte de libération nationale contre le colonialisme turc”. En termes clairs, le 6^o point signifie séparation de l'Arménie soviétique de l'URSS, alors que d'autres des “huit points” lancent un appel à l'Union soviétique pour qu'elle soutienne notre lutte et accepte que la RSS d'Arménie se transforme en une base révolutionnaire. Oublions même la contradiction : un tel projet politique est totalement irréaliste, pour ne pas dire tristement comique.

Les contradictions abondent également entre les “huit points” et d'autres textes politiques. Exemple, la contradiction entre le 3^e point (version Arménienne) et le “second projet définitif de ligne pour l'Asala”, c'est à dire l'interview de Hagop Hagopian. Le troisième des huit points affirme que “notre organisation exprime les aspirations du peuple Arménien, soumis à des discriminations d'ethnie et de classe, et rejette l'oppression chauvine des dirigeants turcs”; cette référence à une oppression de classe contredit Fia" Hagopian qui, dans son “interview” déclare que “ l'Asala défend les intérêts de la bourgeoisie Arménienne”. Et ceci n'est qu'un exemple des contradictions qui abondent dans les déclarations officielles de l'Asala : leur recensement exhaustif demanderait plusieurs volumes.

Si la “ligne “politique n'était qu'un tissu de contradictions, le combat, lui, ne s'inspire d'aucune stratégie cohérente. A vrai dire, à aucun moment de son existence, l'Asala. n'a jamais défini -voire esquissé- unetelle stratégie. Jamais l'Asala n'a réfléchi en termes de programme d'action, de phases de développement, d'étapes dans la lutte de libération des territoires Arméniens. Bref, malgré la floraison de slogans sur la “ libération de l'Arménie” l'Asala n'a jamais tenté même d'expliquer comment une telle libération était possible.

L'Asala n'a jamais réussi non plus a définir un programme de défense des communautés en diaspora menacées par des forces locales hostiles (la domination phalangiste au Liban, par exemple).

Bref, en dépit d'une abondance de slogans progressistes, l'Asala n'a jamais eu ni stratégie ni tactique, ni jamais sérieusement songé à la libération de l'Arménie. Ce qui lui tenait lieu de doctrine était, dans le meilleur des cas, l'aventurisme et l'anarchisme -saupoudré d'impulsions égoïstes - de Moujahid ; à partir de là étaient concoctés, modifiés puis annulés les “points de vue politiques” et les “lignes” de l'organisation. Moujahid prenait bien soin d'éviter toute ligne politique et toute stratégie claire, comme autant d'obstacles à ses entreprises, et lutta toujours contre ceux qui tentaient d'en imposer. Ceux-ci, les éléments progressistes, ont toujours sacrifié leurs propres principes à des compromis -exacerbant en fait les contradictions internes- et cela a permis à Moujahid d'exploiter leur travail au profit de sa politique propagandiste et mensongère. Ces éléments politisés ont échoué dans leur tentative d'imposer une politique sérieuse dans l'A sala, qui sous l'emprise de Moujahid se rendit coupable de la mort de dizaine d'innocents et de la souffrance de centaines d'autres. Bref, irresponsable et anti-populaire, l'Asala est désormais une menace grave pour ce combat même auquel elle dit se référer.

La dimension militaire

L'action militaire est légitime quand elle obéit à des règles claires, et sert un objectif politique défini. Elle découle de la ligne politique; elle permet d' atteindre cet objectif. Or comme l'Asala. n'a pas de ligne - hormis l'aventurisme anarchiste de Moujahid- les attentats sanglants et les assassinats deviennent une fin en soi, comme le démontre la proportion importante d'actions anarchistes -et même fascistes qu'elle a menées.

Voyons d'abord les actions “anti-impérialistes” de l'Asala, des attentats par explosif visant des combes aériennes occidentales jusqu'en 1980. Faut-il souligner que ce n'était pas là une façon bien convaincante de “résister à l'impérialisme”? Comme si l'inanité d'une telle “lutte” n'était pas assez apparente, cette campagne dégénéra et prit des proportions absurdes, surtout au stade très précoce de la lutte Arménienne à

l'époque. Pire encore, ces opérations ne s'accompagnaient d'aucune explication. Si une telle campagne pouvait avoir une quelconque utilité, c'était comme explication du rôle de l'impérialisme, de son appui au régime turc et de son refus de reconnaître les droits du peuple Arménien. Faute de quoi, cette campagne dévoilait sa nature anarchiste : sa motivation profonde résidait dans des caprices de Moujahid, pas dans un engagement "anti-impérialiste" sincère.

Depuis 1980 l'action "anti-impérialiste" de (Armée secrète s'est traduite par les campagnes "3 Ombre", "9 Juin", "Septembre Fiance", "Orly" et "Suisse 15", attentats sanglants et publicitaires, destinés à imposer la volonté de l'Asala à certains gouvernements, mais présentés comme le seul moyen d'obtenir la libération de camarades. Du fait de ces campagnes, seuls quatre "membres" furent libérés au bout du compte (Suzy Alek, Monte et Vicken Charkhutian); au prix de conséquences très négatives. Le peuple Arménien en fut horrifié; elles causèrent des arrestations plus nombreuses; suscitèrent des sentiments anti-Arméniens; provoquèrent le démantèlement de plusieurs seaux et même la mort d'un patriote (Pierre). Qui mieux est, les libérés ne risquaient pas grand chose alors que ceux qui encouraient des peines lourdes, et auraient du être vraiment récupérés, furent plus sévèrement condamnés encore, du fait de la rancoeur anti-Arménienne des opinions publiques. Mardiros Jamgotchian, par exemple, fut condamné à 15 ans de prison après la campagne "9 juin". Ces campagnes visaient pratiquement toujours des endroits publics (restaurants, cinémas transports en commun etc.) à cent lieues de symboliser l'impérialisme : y accomplir des attentats était une violation manifeste des principes révolutionnaires, du pur et simple fascisme.

Toutes ces opérations soi-disant anti-impérialistes ne firent que développer un sentiment anti-Arménien : un mouvement vraiment révolutionnaire aurait recherché le résultat inverse.

La plupart des opérations anti-turques eurent en revanche des effets positifs: c'étaient des actions de propagande armée -la tactique correcte des premières phases du combat- qui révélaient au monde les souffrances du peuple Arménien, mobilisaient la diaspora et donc préféraient au combat sur le territoire national occupé. Ces opérations firent beaucoup pour amener des Arméniens progressistes à l'Asala, et par certains secteurs de la communauté à nous soutenir. Ces opérations conduisirent aussi les membres patriotiques à une série sans fin de compromis avec Moujahid. Ces patriotes (Hagop Darakjian d'abord, les "membres" progressistes, ensuite) étaient derrière toutes les opérations anti-turques, et espéraient les développer mais Moujahid, peu actif dans ce domaine, n'en monopolisait pas moins le pouvoir de décision sur toute l' "organisation". Et voilà pourquoi ces actions -modèles servaient aussi à Moujahid d'écran de fumée et d'appât à l'usage des patriotes. Quand les progressistes furent neutralisés, ces opérations anti-turques elles-mêmes tournèrent au massacre gratuit, écoeurant aussi bien l'opinion publique en général que le peuple Arménien (cf. l'aéroport d'Ankara en août 82, le carnage du bazar d'Istamboul en juin 83, celui d'Orly en juillet la même année, etc.). Tant que les "membres" patriotiques disposèrent du minimum d'influence, les actions anti-turques, sinon les autres, conservèrent leur aspect positif, et furent même d'importants facteurs de développement (l'apogée qui suivit "Van" par exemple), mais quand ces "membres" furent réduits à l'état d'esclaves virtuels, ces dernières traces d'activités positives elles-mêmes s'évanouirent. L'un des aspects le plus dangereux de la violence de Moujahid était dirigé contre la communauté Arménienne, très sensible à la violence : une telle brutalité pouvait provoquer des drames et était

donc à éviter autant que possible. Moujahid ordonna pour l'essentiel des attentats contre les boutiques, les voitures et même les domiciles de certains chefs locaux des partis [arméniens, au Liban NDT] songea aussi à faire assassiner des leaders de premier plan, mais pour nombre de raisons ces tentatives échouèrent. Le prétexte était que ces chefs travaillaient contre les intérêts Arméniens, maltraièrent des compatriotes et en avaient parfois même rossés. Certains des chefs visés étaient en effet coupables, mais pas tous, loin de là; pour ces derniers, ces violences étaient donc parfaitement injustifiées; plusieurs étaient frappés pour avoir simplement critiqué l'Asala lors de conversations privées. Et même pour les coupables, l'attentat aurait dû être utilisé en dernier ressort, quand toutes les autres mesures avaient échoué. Si l'objectif réel de ces actions était de défendre les Arméniens de la dictature des partis, alors il fallait commencer par utiliser des méthodes plus constructives et, quand l'attentat devenait des explications très détaillées auraient dû être fournies sur ses motifs. Au lieu de cela, Moujahid cédait à ses impulsions et ordonnait une campagne d'attentats contre quiconque s'opposait peu ou prou à la ligne de l'Asala. Cela n'était qu'un symptôme de plus de son désir maladif et générateur de catastrophes- de s'imposer par des pratiques "militaires". Car ces campagnes de bombes ne résolvaient rien, mais suscitaient en revanche une animosité détestable dans la communauté. Enfin, l'Asala n'avait aucun droit de juger les abus des partis traditionnels ni de distribuer des "punitions, étant plus corrompue, oppressive et arbitraire que ces mêmes partis. Si l'Armée sacrée avait vraiment l'intention de défendre le peuple Arménien en "punissant" ceux qui le maltraièrent, elle aurait dû alors commencer par une autocritique et une réforme sévères, avant de s'en prendre à d'autres.

En conclusion, si l'on excepte les actions anti-turques positives, aucune des opérations militaires de l'Asala (les actions anti-turques négatives, les actions anti-Arméniennes, les actions anti-impérialistes) ne se sont jamais inscrites dans un processus de libération nationale correct; elles ont été au contraire l'expression du militarisme à grand spectacle de Moujahid.

Les problèmes d'organisation

C'est l'absence d'une organisation en bonne et due forme qui explique toutes les absurdités politiques et militaires décrites ci-dessus. En fait l'Asala n'était pas une organisation, en ce sens que manquaient les bases même nécessaires à la structuration d'un appareil, tel que des organes directeurs, ou d'administration par exemple. Moujahid fut toujours au sommet, comme "dirigeant" -traduisez dictateur- et tous les autres bien en dessous, comme une troupe de serviteurs.

Chacun de ceux-ci était en contact direct avec Moujahid, et toute coopération entre "membres" était interdite, sauf ordre exprès. Il leur était même interdit de parler de la politique de l'organisation, et de leur propre travail qu'il soit "militaire" de propagande ou autre, ce même en termes vagues. Ainsi la troupe de domestiques demeurait totalement hétérogène, chacun ayant ses propres opinions, qui contredisaient bien souvent celles d'autres "membres. Ces interdictions visaient à empêcher les "membres" de se faire une idée sur l'orientation réelle du mouvement, et à interdire l'apparition d'une solidarité de groupe. L'atmosphère était celle du secret et de la dissimulation, Moujahid finissant par prendre une dimension mystique, celle de pôle central de toute activité, définissant toutes les règles et donnant tous les ordres. Il était la seule source d'autorité et chaque membre n'obéissait qu'à lui. (Ultérieurement cette liaison verticale évolua avec la mise en place de

trois “lieutenants” -Khatchig, Vicken et Varoujan- se partageant le rôle précédemment dévolu à Moujahid, tout en lui étant totalement dévoués). Jamais aucune réunion, sauf quand, sous l'impulsion du moment, Moujahid convoquait certains “membres” et discourait devant eux de sa politique, de ses opinions, de ses intentions : en réalité plus des séances d'endoctrinement que des dialogues ou des discussions. Et alors que chaque “membre” rendait compte à Moujahid lui-même, celui-ci ne rendait compte de rien à personne.

Pour légitimer sa dictature, il se servait de trucs innombrables, à commencer par le rappel incessant de son rôle de fondateur de l'Asala, donc de grand ancien; également, il s'attribuait tous les succès et rejetait sur d'autres les échecs. Il inventait d'ingénieux mensonges qui plongeaient les autres “membres” dans la confusion et les amenaient à gober tout ce qu'il leur disait. Qui plus est, il faisait croire aux plus naïfs des “membres” qu'existaient de mystérieuses instances de commandement, “Diction Van”, “Comité Central de l'Asala”, cachées mais travaillant dans le secret au bien-être futur du peuple Arménien. Il allait même jusqu'à faire croire que Hagop Hagopian et ses autres pseudonymes n'avaient rien à voir avec lui et étaient des dirigeants réels. Par ces stratagèmes, il se faisait obéir de la base et des naïfs, et se servait de ceux-ci pour faire obéir les cadres conscients. Il parvint même à manipuler, un temps donné, des patriotes progressistes ayant rejoint l'Asala. Jouant de son ancienneté, de sa personnalité autoritaire, de mensonges habiles, et de beaucoup de psychologie, Moujahid parvenait à pousser les “membres” à accomplir toutes ses volontés. L'atmosphère au sein de l' “organisation” était extrêmement tendue, désagréable et dépourvue de la moindre camaraderie. Pour contrôler encore plus les “membres” il les réduisait à un état virtuel d'esclave, leur confisquant papiers d'identité et argent, et censurant leur correspondance. Les “membres” étaient isolés, dans des bâtiments ou des zones contrôlées par des groupes arabes dont les dirigeants étaient ses amis personnels. Tenus à l'écart, ils étaient délibérément soumis à des conditions de vie misérables, privés de nourriture et de sommeil, afin qu'ils parviennent à un niveau de soumission maximum. Ainsi, chaque “membre” se sentait pris dans une nasse. La manipulation des naïfs, l'obéissance aveugle de ses créatures lui permettaient de faire régner une ambiance de terreur, et même les éléments politisés et non-conformistes les plus actifs comprenaient bien qu'ils risquaient la mort s'ils protestaient trop ouvertement. Ces “membres” là évitaient même de parler entre eux de leur malaise. Ces tactiques de manipulation permettaient à Moujahid de contrôler en permanence une cour de fidèles; il leur confiait la responsabilité d'exécuter ses plans, et de contrer ceux qui s'opposaient au système. Les patriotes conscients étaient de ce fait totalement isolés et neutralisés; il ne restait plus à Moujahid qu'à les aborder un par un, entouré de ses créatures, établissant ainsi à chaque contact une “majorité” en sa faveur, suite à quoi il imposait ses vues “démocratiques” à l'ensemble des “membres”. Ainsi la voix de la majorité patriotique était-elle étouffée.

A mesure que certaines créatures de Moujahid prenaient conscience de la nature injuste de son système, il en recrutait d'autres. Le contrôle permanent de Moujahid sur l'Asala reposait en fait sur sa capacité à susciter toujours de nouveaux dévouements, quand ses créatures anciennes perdaient leur foi en lui, et prenaient conscience de la réalité. Ainsi, il disposait toujours d'une force lui permettant de poursuivre sa politique sanglante. Moujahid contrôlait toutes les ressources de l' “organisation”; il était seul reconnu des forces non-Arméniennes; il interdisait la création de toute structure permanente à l'intérieur de l' “organisation” : c'était en fait un dictateur qui tenait son pouvoir de sa

capacité à piéger des Arméniens et à les enfermer dans un carcan de terreur dont nul ne se doutait à l'extérieur.

Les "membres" patriotiques conscients ne sucent mettre à bas cette construction perverse. Résister à l'intérieur d'un système rigide et meurtrier, créé par Moujahid pour réaliser ses projets aventuristes et contrôler tous les "membres", était évidemment très difficile et dangereux; néanmoins, les "membres" conscients et patriotes ne purent réaliser les indispensables changements.

Confrontés à Moujahid et ses crises de colère, ils n'étaient que trop prêts aux concessions, à repousser indéfiniment les mesures urgentes pour redresser le système. Timides, ils craignaient aussi les représailles violentes de Moujahid, en cas de rébellion individuelle ou collective. Au nom de l'unité du mouvement et de son bon fonctionnement (sans oublier la crainte des exécutions) la plupart des "membres" patriotiques reculèrent au moment de quitter l'Asala. Restant, ils étaient totalement sous l'influence de Moujahid qui exploitait leurs efforts à son profit. Les "membres" patriotiques éloignés du groupe central, mais conscients de la nature du système, ne surent user de leur plus grande liberté de manoeuvre pour agir. Eux aussi demeurèrent effacés et dociles, attendant que des proches du noyau central leur montrent la voie. Les camarades de l'extérieur qui décidèrent de susciter une alternative à l'Asala en restèrent aux intentions, par manque de volonté et de sens pratique. Ainsi, les éléments patriotiques ne sucent coordonner leurs efforts ni à l'intérieur du mouvement, ni avec l'extérieur. Cette absence de régi active et coordonnée permit à Moujahid d'étendre son pouvoir au point de tout contrôler.

Post-scriptum

Voilà notre peuple informé de façon véridique du triste passé de l'Asala. Passé vraiment si triste et déchirant que beaucoup refuseront de nous croire. Qu'ils sachent bien cependant que ce qui précède, quoique réaliste, omet bien des éléments plus affligeants encore de l'histoire de l'Asala.

Cette description réaliste aura, nous en sommes ton, deux conséquences. La première, négative sur notre peuple : choqué par nos révélations, il peut perdre toute illusion sur le combat patriotique. Ces tristes vérités vont ensuite être exploitées par les cénacles politiques traditionnels bondissant sur cette occasion de salir tous les courants progressistes Arméniens, et tentant de prouver qu'eux, et eux seuls, ont eu raison. Mais nous, nous voyons les choses de façon plus sincère et plus honnête. Les amères réalités que nous avons dépeintes ci-dessus, pour tristes qu'elles soient, sont historiques : la tristesse provient des faits eux-mêmes, et non de leur révélation. Nous sommes profondément convaincus que le premier pas dans la bonne voie consiste à dite la vérité à notre peuple; nous n'avons pas l'intention de lui mentir, comme c'était le cas par le passé. Tous ensemble, nous devons regarder la réalité en face, nous en inspirer et déterminer une voie correcte pour l'avenir. Des révolutionnaires responsables se doivent de prendre la réalité en compte, de faire face aux difficultés avec résolution.

Amères, ces réalités ne sont pourtant pas une raison pour perdre l'espoir, surtout si l'on garde à l'esprit le travail positif des patriotes de l'Asala en 1980-81. Car si ces faits affligeants sont bien réels, n'oublions pas ces deux années, les plus actives des soixante de la diaspora. Et n'est-il pas encourageant de constater que ces résultats sans précédents ont été atteints en si peu de temps, au milieu de difficultés à l'extérieur et de

restrictions à l'intérieur de l' "organisation"? Comprendre les erreurs du passé nous aidera à ne pas les reproduire et à construire le puissant mouvement de libération nationale dont notre peuple a besoin pour réaliser ses ambitions historiques. Car voilà très exactement le projet de l'Asala-Mouvement Révolutionnaire. Encouragés par nos succès de 1980-81, nous sommes décidés à corriger les erreurs passées et à travailler à l'avenir de façon constructive.

Les leçons du passé, notre expérience de la lutte année nous ont appris qu'aujourd'hui, plus que jamais, un mouvement fondé sur urgence ligne claire, précise, scientifique est une nécessité. Elle seule permettra un développement systématique et juste de notre lutte populaire, au-delà d'allusions vagues à " la libération de l'Arménie". Cette ligne -colonne vertébrale de notre lutte- permettra à son tour d'établir une stratégie claire qui s'enrichira progressivement. Grâce à un retour critique sur toutes nos expériences passées à l'étude de l'histoire politique de notre peuple, surtout depuis le début de la diaspora, dans chacune de ses composantes; à l'analyse de toutes les particularités de l'Arménie soviétique; grâce enfin à l'étude du monde dans lequel nous vivons, pour le comprendre aussi parfaitement que possible. N'oublions pas l'étude de l'Asie du sud, la Turquie en particulier avec tous les courants révolutionnaires qui la traversent ni les combats populaires d'autres nations pour nous enrichir de leurs expériences positives et négatives.

Nous sommes conscients de l'importance de toute ces études, mais aussi de l'urgence de poursuivre la lutte. L'actualité nous offre de nombreuses possibilités; les leçons du passé, l'ensemble de nos expériences éclairent notre compréhension du présent. Nous allons travailler de plus belle à regrouper les progressistes de la diaspora pour faire de notre mouvement un vaste et populaire mouvement de libération. Pendant ce temps-là nous poursuivrons nos recherches et analyses politiques; ainsi notre lutte suivra-t-elle une dynamique évolutive où la pratique viendra enrichir la recherche, et permettra à la lutte de s'amplifier encore.

Ces principes scientifiques-là guideront nos actions militaires futures; qui seront toutes montées suivant notre stratégie et s'inscriront dans notre ligne politique. Ainsi chaque acte s'inscrira dans une perspective cohérente, et en préparera un autre, plus efficace encore. Cette dynamique, entraînant un recrutement de plus en plus large, permettra d'envisager de mener la lutte année dans les frontières de notre patrie occupée.

Toute cela sera rendu possible grâce à des structures saines et concrètes. Une organisation équilibrée sera construite selon des axes verticaux et horizontaux; elle disposera de services dotés de missions spécifiques. Cette organisation nouvelle fonctionnera de façon démocratique, et sera dirigée de façon collective. Elle se verra enfin modifiée, si besoin est, suivant les besoins du peuple Arménien en diaspora, et l'évolution de notre combat.

Rapport : Rédigé par "Moujahid" (Minas Ohanessian, également "Hagop Hagopian")

"Hayastan" 119-120-1985

Introduction

Je soumetts ce rapport au Commandement Politique Suprême Pan-Arménien; au Bureau Politique et au Comité Central de l'Armée Secrète Arménienne pour la Libération de l'Arménie, pour qu'ils en autorisent la publication dans tous ses

détails, sans rien en effacer, et pour qu'il soit transmis à tous nos centres dans le Monde ; ainsi qu'à nos sympathisants, pour que tous en prennent connaissance.

Responsable central de l'Asala, ma demande se fonde sur l'intérêt supérieur de la Nation Arménienne : ce rapport doit être mis en circulation dans les milieux nationalistes et Révolutionnaires Arméniens, afin qu'il aide les Combattants à prendre clairement position.

Responsable direct des deux traîtres et criminels Aram Vartanian et Garlen Ananian, fusillés par décision révolutionnaire; ayant longuement fréquenté les deux autres traîtres Monte Melkonian et David Davidian, je souhaite mettre en lumière quelques aspects importants de leur activité ainsi que de leur action dans le mouvement nationaliste ces dernières années. Je crois de même que la présentation de ces éléments à notre peuple attirera utilement l'attention des combattants Arméniens sur les machinations et les complots criminels de ces traîtres, au profit de l'exploitation, du mensonge et de l'imposture.

Je redemande à tous nos responsables d'étudier ma requête et d'accepter, dans l'intérêt supérieur de la Cause Arménienne, que ce texte soit diffusé dans toutes les Communautés Arméniennes.

"Moujahid" / 1er septembre 1983

Monte Melkonian⁵

Le traître criminel Monte Melkonian a rejoint les rangs de notre organisation en Juin 1980. Il vivait dans le quartier de Bourj Hammoud à Beyrouth-Est, où il enseignait dans une école Arménienne. Le Dachnag se méfiait de lui, pensant qu'il était en contact avec notre organisation. Nous aussi de notre côté, nous le surveillions.

Après l'avoir longtemps surveillé, nous avons constaté l'existence de liens entre Melkonian et un représentant du Fatah nommé Abou Nabil. Ce dernier habitait à Beyrouth-Est, dans le quartier de Khalil Badaoui, avant que les Palestiniens ne quittent cette région à cause des actions barbares des Phalangistes.

L'activité d'Abou Nabil consistait à recruter des éléments Arméniens et à les utiliser au profit du Service de Seriné du Fatah, placé sous l'autorité personnelle de Yasser Arafat. La mission d'Abou Nabil consistait à faire sauter des voitures piégées à Beyrouth-Est, en utilisant spécialement des arméniens ou des chrétiens maronites à cet effet. Abou Nabil payait de fortes sommes pour ces services. A cette période, nous avons découvert des dizaines de jeunes Arméniens coopérant avec ce service du Fatah.

Le Centre de notre organisation a alors créé, et placé sous nos yeux, un corps de sécurité spécial pour surveiller et poursuivre tous les Arméniens collaborant avec Abou Nabil et son service. Nous avons ainsi découvert que nombre d'éléments de tous les partis Arméniens Dachnag, Hentchag et Ramgavar, parti Communiste, ainsi que des sans-parti [**collaboraient avec le Fatah, N.D.T.**]. Nous avons sur eux tous les renseignements nécessaires, y compris leurs photos, et à l'époque nous en avons arrêté plusieurs.

Parmi eux se trouvait Monte Melkonian, dont nous avons découvert le signalement suite à nos recherches.

Le lendemain d'une opération que Monte Melkonian s'était engagé à mener, et qui consistait à faire sauter un véhicule au passage de Camille Chamoun -qui en réchappa nous l'avons convoqué par le truchement d'Alek Yénikomchian et avons eu avec lui une longue discussion, lui demandant de rompre avec le douteux service de sécurité du Fatah. Lors de cette rencontre, Monte Melkonian

se proposa de nous rejoindre et de travailler pour la Cause Arménienne; il nous assura qu'il cesserait d'agir pour le compte du Fatah. Nous avons accepté. Notre décision fut rapidement prise car des amis nous avaient appris que le Dachnag voulait assassiner Monte Melkonian. Nous l'avons rapidement transféré à Beyrouth-Ouest. Alek Yenikomchian, le martyr Khatchig Havarian et moi-même avons surveillé son transfert. Nous avons emmené avec lui son frère Markar Melkonian, son amie Suzy Machedjian et le fils de sa tante qui s'appelait David X. Tous ont reçu des postes et des responsabilités dans notre organisation. Plus tard, notre direction a décidé d'éloigner David X. et Markar et de les renvoyer en Californie, du fait de leur inefficacité.

Suzy Machedjian étant dans le même cas, la Direction trouva préférable qu'elle retourne aussi en Californie, pour y faire du travail politique. Mais sur son trajet de retour vers la Californie, Suzy passa par Paris puis par Genève pour des motifs personnels : elle voulait voir Alek Yénikomchian dans cette dernière ville (cela se produisit le jour de l'explosion accidentelle). Sa présence là-bas était en rupture complète avec nos plans. Pendant toute cette période, Monte Melkonian était proche de moi. Son activité se limitait au secteur militaire; il faisait aussi des traductions en français et en anglais pour la direction d' "Hayastan".

Sur le plan militaire, Melkonian s'est très sérieusement formé dans notre camp, et est devenu instructeur. Telle est l'expérience de Melkonian. Sa participation aux opérations est la suivante : il faisait partie du groupe qui exécuta le responsable des Services Secrets turcs à Athènes le 31 juillet 1980. C'est lui qui le tua et blessa sa femme et son enfant. C'est lui qui essaya de tuer le premier secrétaire de l'Ambassade de Turquie à Rome, le blessant seulement, lui-même ayant été touché. Je l'ai fait cacher dans ce pays [l'Italie, NDT] puis transférer dans un second pays et de là à Paris, où l'organisation a pu le cacher et faire le nécessaire pour lui. Il était en ma compagnie. Le jour de son départ, il était avec moi et d'autres de nos combattants. Nous fûmes surpris quand nous avons entendu la police française demander Monte dans les hauts-parleurs d'Orly . Il fut donc arrêté. Le lendemain, nous avons continué vers Beyrouth, où nous avons donné l'ordre à l'organisation Orly d'attaquer des établissements français dans le monde. Au début, les autorités françaises étaient d'accord pour laisser Monte en liberté. Les liaisons de Melkonian avec Beyrouth aboutissaient dans le lieu où je me trouvais. Le gouvernement français le libéra, suite à nos opérations. Lorsque Melkonian arriva à Beyrouth nous avons été l'accueillir avec le député libanais Zaher El-Khatib, les héros Khatchig Havarian et Vicken Aivazian. A peine était-il sorti des mains de la police libanaise que nous avons appris, de Paris, que les services de renseignement français et américains avaient révélé la vraie identité du dénommé Dimitriou Georgiou : Monte Melkonian. Nous lui avons appris que l'Interpol avait révélé sa vraie identité et avons décidé de tenir une conférence de presse. Il a été long à accepter : sa surprise avait été grande de voir les services secrets occidentaux révéler sa vraie identité. Il pensait qu'il n'y avait pas lieu de faire de commentaires sur son identité, puisque, selon lui, les Français et les Américains n'avaient pas pu la découvrir à Orly. Nous lui avons confirmé ces renseignements tout en lui expliquant l'importance de la conférence de presse: le Dachnag faisait courir le bruit que Monte Melkonian n'était pas Arménien. Ce dernier point a poussé Monte à accepter la conférence de presse.

Melkonian continua à militer dans notre mouvement, suivant nos projets et à nos conditions. Nous lui avons confié un poste d'instructeur, il a continué à faire des traductions en anglais pour "Hayastan".

David Davidian

David Davidian nous avait été envoyé de Londres par Missag, qui est de nationalité britannique. Davidian est resté 40 jours chez nous pour son entraînement militaire, après quoi il est retourné à Londres. Missag nous recontacta à peu près un mois avant l'invasion israélienne [juin 1982, NDT] et

nous dit l'urgence d'accueillir David chez nous : son visa expirant, le gouvernement britannique allait l'expulser. Nous avons accepté qu'il vienne à Beyrouth, et l'avons à nouveau envoyé au camp d'entraînement.

Ce camp se trouvait au Sud - Liban. Il s'y trouvait plusieurs de nos combattants armés. De ce camp étaient sortis des jeunes combattants, et des milliers de militants politiques, car nous avions une section spéciale de formation politique. Naturellement, les combattants ne connaissaient pas l'existence du camp politique pour des raisons de sécurité et d'organisation du travail. Les assassins Davidian et Melkonian étaient affectés à la section militaire, et t l'existence du camp politique. Des dizaines de jeunes militants ont vécu avec ces traîtres dans ce camp. Tous étaient satisfaits de leur comportement. Pendant l'invasion israélienne même, ils résistèrent en première ligne, bravant la mort.

Aram Vartanian

Le traître criminel Aram Vartanian avait rejoint notre organisation depuis un an et demi, jouant un rôle positif et exerçant des responsabilités dans l'administration de nos affaires. Il n'y avait pas eu de plaintes envers ces trois jeunes gens ; les sympathisants, les militants et les cabs les connaissaient tous bien.

L'échec de Londres

Lorsque le Commandement Politique Suprême de toute l'Arménie décida l'opération de Londres, il me confia la mission de repérer la cible, et de gérer l'affaire. J'ai tout préparé avec l'aide des martyrs Khatchig Havarian et Vicken Aivazian. Nul ne savait rien de cette opération, sauf le commandement et nous trois. Tout était prêt, mais restait une difficulté : comment communiquer entre nous et recevoir les armes ? Sur ce point, j'ai décidé que David Davidian nous aiderait. Je lui ai demandé de faire le nécessaire pour maintenir une liaison téléphonique avec Missag à Londres, pour les préparatifs. Résultat: Zaven Bedros tomba dans un piège des services secrets britanniques.

J'ai convoqué Davidian pour l'interroger. Les camarades martyrs Vicken Aivazian et Khatchig Havarian l'ont questionné. Nous n'avons pas trouvé les causes de l'arrestation du camarade Zaven Bedros. Nous n'avions évidemment pas soupçonné Davidian, et il en était conscient Tous nos soupçons se portaient sur Missag, et lui aussi le savait bien. L'interrogatoire de Davidian était une simple opération de routine, un simple tour d'horizon pour essayer de tendre ce qui s'était passé !

Garlen Ananian

Cinq mois plus tard le traître Garlen Ananian est venu d'Iran via la résistance kurde. Il nous demandait de l'aider à régler certaines divergences entre les partisans que nous avions là-bas. Je lui ai dit que c'était hors de question puisque nous ne pensions pas qu'il existe de vraies divergences chez nos sympathisants d'Iran, mais de simples incompréhensions qu'il leur incombait de surmonter. Si nécessaire, nous leur enverrons un responsable du Centre pour résoudre l'affaire.

Alors, nous l'avons conduit au camp militaire chez Monte Melkonian et David Davidian: ce dernier était originaire d'Iran, et Monte connaissait quelques uns de nos sympathisants dans ce pays. L'idée était qu'ils le surveillent bien et qu'ils transmettent leurs observations sous forme d'un rapport à la direction.

Le rapport de Davidian et de Melkonian était précis. Il établissait que les problèmes d'Ananian étaient de nature politique, et qu'il fallait le fermer politiquement et militairement. La Direction fut d'accord pour le côté militaire,

mais pas pour la formation politique, qu'elle décida de repousser jusqu'à l'approbation du Centre de notre mouvement.

Dix jours plus tard, Ananian fut transféré à notre centre, en raison de ses capacités de traducteur, sa présence au camp militaire ne s'imposait pas, en raison de son incompétence dans ce domaine..

Davidian, Melkonian et les Turcs

Suite à tes événements tout se passa sans heurts jusqu'en mai 1983. Nous avons alors reçu des rapports surprenants du responsable du camp, Khalil, et du traître et assassin Vartanian. Ils nous informaient de longues réunions entre Davidian et le dénommé Khaled de l'organisation Kurtulus [**"Mouvement de Libération de la Turquie et du Kurdistan du Nord", groupe marxiste-léniniste de type communiste - combattant, NDT**]. En même temps l'un de nos responsables du Centre nous informait de plusieurs rencontres de Monte Melkonian avec des Turcs. Je leur ai aussitôt demandé des explications à ce sujet. La réponse de Davidian était simple : il disait dans sa lettre qu'il tentait un rapprochement avec les Turcs de la Bekaa. Même explication de Melkonian. Je leur ai alors demandé de rompre tous ces contacts pour des raisons de sécurité ; je les ai informés de la présence d'agents turcs dans cette organisation. Mais rien ne nous permettait de concevoir déjà des soupçons à leur égard.

Les assassinats

Le 17 juillet 1983 éclata la nouvelle du martyre des militants héroïques Vicken Aivazian (V.A.) et Khatchig Havarian (K.H.) membres du Comité central de notre organisation.

J'étais en Europe à ce moment-là, sur ordre de la Direction : juillet est un mois très actif pour nous. A la confirmation de la mort d'Aivazian et Havarian, j'ai reçu l'ordre de retourner immédiatement au Liban pour enquêter sur leur sort . Le Commandement de l'Asala a envoyé à tous nos organes un communiqué révélant ce que nous avons découvert sur cette affaire. Ensuite, j'ai pris les mesures nécessaires...

A ce point du récit, je voudrais signaler quelques faits importants d'où l'on peut déduire l'existence d'une machination :

- 1 - Les relations antérieures de Monte Melkonian avec Abou Nabil et le Service de Sécurité du Fatah. Les attentats qu'il a commis à cette époque. Et notre désaccord politique avec ces attentats.
- 2 - L'arrestation de Monte Melkonian à l'aéroport d'Orly à Paris.
- 3 - Le refus de Monte Melkonian d'admettre que les services américains et français connaissaient son identité réelle.
- 4 - L'arrivée depuis Londres de David Davidian envoyé par Missag.
- 5 - L'arrestation de Zaven Bedros dans des conditions obscures.
- 6 - Les réunions de Davidian avec les Turcs.
- 7 - Les rencontres de Melkonian avec les Turcs.
- 8 - Voici les points les plus importants sur les quels je souhaite attirer l'attention de tous
 - a) Dès le début de 1983, certains journaux sympathisants ont commencé à publier des articles hostiles à l'Asala, et parmi eux "Gaitzer", que Missag publiait à Londres.

- b) Missag, Haroutioun Kevork et Ara Toranian ont publié un communiqué contre l'Asala où ils déclarent réorienter leur politique, accusant l'Asala de n'avoir aucun projet politique et d'agir de façon anti-populaire.
- c) La propagande et les fausses nouvelles dans les médias occidentaux sur les disputes au sein de l'Asala.
- d) A Paris, à Londres et en Californie, apparition dans les journaux de Missag, de Kevork et de Toranian d'articles sur les opérations militaires de l'Asala qualifiées d'“actes terroristes”; affirmant également que Monte Melkonian les considérait aussi comme terroristes.
- e) Les insinuations sur la disparition de Monte Melkonian, et sur son exclusion de l'Asala.
- f) Les rumeurs selon lesquelles l'Asala aurait assassiné Monte Melkonian propagées par Missag, Haroutioun Kevork, Ara Toranian et leurs journaux respectifs.
- g) Des articles sur Monte Melkonian dans divers journaux. Des rumeurs sur sa désertion de l'Asala et son départ en Iran.
- h) Des journaux européens, français et anglais en particulier publient des articles sur la scission et la soi-disant création de deux Commandements dans l'Asala, l'un extrémiste et l'autre modéré...
- i) L'apparition dans des journaux occidentaux d'informations sur un voyage en France du Martyr Hagopian pour y ressentir les rangs et y préparer des opérations militaires...
- j) La mise en scène de l'attentat contre Ara Toranian.
- k) La mise en scène de l'attentat contre Haroutioun Kevork.
- l) L'apparition d'une brouille entre Toranian d'un côté, Kevork et Missag de l'autre, et l'éloignement de leurs positions.
- m) La volte-face politique d'Ara Toranian et son retour sur une ligne révolutionnaire.
- n) Des rumeurs émanant de Kevork et de Missag, accusant le “2° congrès Arménien” d'être lié à l'Asala.
- o) L'arrestation par des agents secrets français d'authentiques sympathisants de l'Asala, et les menaces épouvantables qui leurs furent faites.
- p) L'envoi par Haroutioun Kevork de lettres à des prisonniers en France, signalant que l'Asala était morte, et leur demandant d'adhérer au mouvement qu'il créait.

(trois lignes obscures dans le texte original)

Cette série d'événements s'acheva par les crimes commis par les traîtres Monte Melkonian, David Davidian, Aram Vartanian et Garlen Ananian les 15 et 16 juillet 1983.

Ces crimes furent perpétrés 48 heures après les déclarations du président fasciste turc Kenan Evren, et celles de son ministre des affaires étrangères Elter Turkmen, menaçant de frapper l'Asala partout où ce serait possible.

(Trois lignes incompréhensibles dans le texte original)

Enquête sur les assassinats

Le 26 juillet 1983 Aram Vartanian et Garlen Ananian furent appréhendés et leur interrogatoire permit de clarifier certains points. Concrètement :

1 - Davidian est l'homme de main de la conspiration. C'est lui qui a personnellement abattu par derrière- nos deux camarades Vicken Aivazian “John” et Khatchig Havarian “Abou Mahmoud”.

2 - Monte Melkonian est la tête pensante du complot; il en a été l'organisateur, et a trompé les deux criminels Aram Vartanian et Garlen Ananian en leur faisant

croire que certains autres responsables de l'Asala participaient à la conspiration. En réalité ces dirigeants n'avaient aucun lien avec les traîtres et assassins.

3 - Les rapports très étroits de Davidian et de Melkonian avec les Turcs, par l'intermédiaire du responsable de leur camp, Khaled.

4 - Le fait que Melkonian savait l'absence de tout lien structurel entre l'Asala et le trio Toranian, Kevork et Missag, en réalité de simples sympathisants. L'utilisation de leurs noms par Melkonian, faisant croire à Ananian et à Vartanian qu'ils étaient des responsables de l'Asala.

[Deux lignes obscures dans le texte original]

5 - La fuite de Melkonian et de Davidian des locaux du service de sécurité de notre organisation. Cela prouve leurs liens -à un niveau élevé- avec une organisation disposant de moyens importants pour assurer leur évation.

6 - L'abandon des deux autres assassins Garlen Ananian et Aram Vartanian, après s'être servi d'eux pour les crimes. Cela rend incroyable le prétexte d'une "réforme" qu'ils avançaient devant leurs complices. Cela prouve leurs projets destructeurs au profit de l'ennemi.

7 - Après les aveux des meurtriers Vartanian et Ananian sur leurs liens avec les Turcs, neuf de ceux-ci furent appréhendés dans leur camp d'entraînement. Or il faut se souvenir que ces Tunisiens suspects avaient nié tout rapport entre eux-mêmes et les "nôtres" pendant leur détention, du 28 juillet au 5 août 1983. A cette date, les Turcs ont avoué les liens, et détaillé les services qu'ils avaient rendus à Davidian et Melkonian ; eux-ci s'étant d'abord cachés dans leur camp, avant d'être transférés à Baalbek par leurs soins. Les Turcs ont aussi avoué qu'ils avaient récupéré des armes, des passeports et d'autres documents provenant de notre camp. Enfin ils ont avoué qu'ils collaboraient avec les traîtres contre la diction et la ligne politique de l'Asala.

La publication du communiqué de scission dans des journaux anglais et français le 25 août 1983, au nom d'un " mouvement révolutionnaire" et les crimes décrits ci-dessus, permettent d'affirmer ce qui suit :

1- Ces mensonges, ces tentatives de désorienter notre peuple, montrent qu'ils projetaient d'autres actes de trahison pour troubler l'opinion publique Arménienne et semer la perturbation partout dans le monde, et spécialement chez nos sympathisants.

2 - La publication du communiqué de scission suite à une conversation téléphonique confirme la complicité de Haroutioun Kevork et de Missag avec les traîtres assassins. Alors...

a) Haroutioun Kevork et Missag étaient-ils informés à l'avance de l'ignoble assassinat des combattants martyrs Khatchig et Vicken ?

b) Ou bien ignoraient-ils tout du complot ? C'est une question importante.

c) Une conversation téléphonique avec l'Agence France-Presse à Beyrouth permet de confirmer la présence de Davidian et de Melkonian dans la région de Tripoli [**Liban NDT**] sous la protection du Fatah, dirigé par Abou Ammar (**Yasser Arafat, N.D.T.**) Abou Jihad et Abou Iyad. Le criminel Melkonian connaît très bien la position de l'Asala sur le Fatah d'Abou Ammar et a donc toutes chances de trouver aide et assistance auprès de ce dernier.

Là se posent quelques questions troublantes pour nos combattants et militants, susceptibles d'ébranler leur foi en notre combat.

1- Puisque le communiqué justifie la scission par l'opération conduite le 15 juillet 1983 contre l'aéroport d'Orly, la bonne question est la suivante : l'attentat d'Orly était-il "terroriste" ? Dans son communiqué, le "Mouvement Révolutionnaire" qualifie de "terroristes" certaines opérations de l'Asala, entreprises pour faire libérer nos prisonniers, où des Turcs innocents et d'autres étrangers étaient atteints. Si Melkonian avait des objections à des pratiques de ce type, pourquoi a-t-il tiré sur la femme et l'enfant du diplomate turc le 31 juillet 1980 à Athènes ? Pourquoi Melkonian ne rendit-il pas tout cela public lorsqu'il fut arrêté en France ? Pourquoi n'a-t-il pas eu des scrupules semblables quand il préparait ses actions criminelles contre ses camarades de l'Asala ? Mais avant tout cela même, il y a une question cruciale que nous devons nous poser à nous-mêmes ainsi qu'à tous ceux qui nous accusent de "terrorisme". Lors du massacre d'un million et demi d'Arméniens, en 1915, toutes les victimes des Turcs étaient-elles coupables ? Ne s'agissait-il pas en grande partie de femmes, d'enfants, de vieillards ? Quelles ont été les réactions humanitaires des organisations, des peuples, des Etats Occidentaux témoins terriblement silencieux du massacre des arméniens ? De qui se moque-t-on ? Quelle est cette logique qui justifie des crimes, d'une part, et qui de l'autre condamne comme "terroristes" nos opérations révolutionnaires ?

2 - Comment Melkonian a-t-il pu rester trois ans dans notre organisation sans faire la moindre objection contre un seul attentat ? Avait-il peur ?

3 - Est-il possible d'entamer une scission "révolutionnaire" en assassinant deux responsables de son organisation ? Est-ce cela la démocratie à la Melkonian ? L'idée qu'il se fait de la révolution et du patriotisme ? Pourquoi n'a-t-il jamais dit clairement qu'il était hostile à nos opérations ?

Pourquoi ne se retira-t-il pas si "Moujahid" était un fasciste sans foi ni loi, incapable d'accepter la moindre critique ? Pourquoi ne se contenta-t-il pas de capturer les deux héros du camp de la Bekaa, avant d'en appeler à la direction pour qu'elle revoie toute notre orientation ?

La Cause Arménienne ne se résume pas à l'assassinat de combattants, de cadres et de responsables. L'Action révolutionnaire et démocratique ne prévoit pas l'assassinat des révolutionnaires.

La méthode révolutionnaire consiste tout d'abord à demander des explications sur les déviations commises, puis de proposer publiquement une ligne révolutionnaire; non pas à assassiner lâchement, puis à prendre la fuite. Les assassins n'ont même pas osé pointer leurs armes sur le front des martyrs Khatchig et Vicken : ils avaient conscience de commettre un crime...

4 - Pourquoi les assassins ont-ils remis notre stock d'amies aux Turcs après le crime ? Si c'était bien une scission, pourquoi n'avoir pas conservé ces armes pour leur action "révolutionnaire" ? Mais, avant tout, pourquoi ont-ils abandonné leurs complices ? N'allaient-ils pas avoir besoin d'eux dans leur "Mouvement Révolutionnaire" ?

5 - Pourquoi ont-ils brûlé l'infrastructure du camp des tentes, des lits, des couvertures, du matériel, des réserves de nourriture pour six mois, collectés par nos martyrs auprès des fils du peuple Arménien. Cette nourriture destinée à nos combattants, pourquoi l'ont-ils brûlée ? Est-ce ainsi que s'alimentent les "mouvements révolutionnaires" et "réformateurs" ?

6 - Enfin pourquoi remettent-ils les documents, les passeports, des secrets de l'organisation (ce qu'ils en savaient, en tout cas) aux Turcs ? et spécialement à des Turcs ?

7 - Pourquoi se sont-ils servis abusivement de noms de responsables de l'Asala dans diverses parties du monde ? Pourquoi ont-ils fait connaître leur communiqué de scission par l'intermédiaire des agences de presse, [NDT] britanniques, françaises et turques à Londres et à Beyrouth ?

8 - Une scission peut-elle dépendre impérativement de l'assassinat des martyrs Vicken Aivazian et Khatchig Havarian?

9 - [cinq lignes incompréhensibles dans le texte original]

10 - Est-il croyable que Monte Melkonian ait pu projeter de tuer "Moujahid" depuis trois ans ? Comme il a essayé de le faire croire aux meurtriers Vartanian et Ananian. Ou bien a-t-il essayé de leur faire gober ces mensonges pour les persuader de l'importance de l'affaire ?

"Moujahid" n'est pas une personne si exceptionnelle que la préparation de son assassinat doive durer trois années. Que l'on demande aux masses arméniennes, aux combattants qui connaissent "Moujahid", aux résistants enchaînés dans les prisons impérialistes, aux autres mouvements révolutionnaires, à tous les partisans de l'Asala dans le monde, tous vous répondront que "Moujahid" se déplace sans protection et que son assassinat n'est pas difficile à réaliser, qu'il ne faut pas y passer deux ou trois ans, comme le dit Melkonian, avant d'échouer en fin de compte. **[Passage prophétique : quand un petit matin d'avril 1988 "Moujahid" est assassiné dans la banlieue d'Athènes, il est seul ... NDT]** N'importe qui peut facilement tuer "Moujahid"; aussi facilement que le furent Vicken et Khatchig.

Pendant toute cette période, "Moujahid" mangeait et buvait avec Melkonian et tous les combattants. Il dormait, vivait avec eux: il était très simple de le tuer. Sinon avec une arme, du moins en empoisonnant un thé ou un café: il y a beaucoup de matières toxiques au camp, servant à préparer les explosifs.

Donc, les déclarations des criminels prétendant avoir tenté de tuer "Moujahid" sont purement et simplement de la fantaisie. Au bout du compte, l'affaire s'est faite sur ordre de la Turquie et des services secrets impérialistes. Il s'agissait de tuer les dirigeants de l'Asala. Les avertissements des 13 et 14 juillet 1983 étaient clairs: les exécutions eurent lieu les 15 et 16 juillet 1983. Voilà la réalité. Que les criminels n'essaient pas de justifier leurs actes à l'aide de communiqués. Les faits sont limpides et leur rôle d'agents est bien visible. S'ils voulaient présenter leur action comme révolutionnaire et Arménienne ils ne devaient pas la commettre juste après les déclarations d'Evren et de Turkmen. Il fallait qu'ils fassent attention à ce que leurs "entreprises réformatrices" ne servent pas de bout en bout les intérêts et les projets du régime turc, aux dépens de la cause et du Peuple Arméniens.

S'il est vrai que leur acte était seulement dirigé contre "Moujahid", pourquoi n'ont-ils pas attendu son arrivée, mais ont assassiné Vicken Aivazian et Khatchig Havarian ? ... le dictateur, c'est "Moujahid" ... l'assassin, c'est "Moujahid" ... Pourquoi n'ont-ils pas voulu profiter de l'expérience combattante des deux dirigeants martyrs, travailleurs inlassables de la Cause Arménienne ? Il est donc clair que toutes les allégations, ainsi que le communiqué de "scission" sont des angles, un habillage pour une trahison criminelle commise au profit de la Turquie, des Etats-Unis, de la France et de la Grande-Bretagne.

Les actions révolutionnaires, les scissions réformatrices n'ont jamais été accomplies, dans l'Histoire à l'aide de mensonges et d'assassinats, en brûlant la propriété des masses révolutionnaires combattantes, ou en remettant les armes à l'ennemi fasciste turc ... enfin en s'enfuyant et en abandonnant complètement la Cause et la Révolution.

Le combat doit être mené pour le peuple et non contre lui. De tels communiqués de scission ne décourageront pas le peuple Arménien il sait que la résistance révolutionnaire continue.

Les vrais combattants révolutionnaires, frères et camarades des martyrs Khatchig Havarian et Vicken Aivazian, vont poursuivre les traîtres et les agents, tous les complices des criminels et des ennemis de notre peuple invincible... Le peuple est toujours vainqueur.

Malheur et blâme à tous les agents et à tous les traîtres.

“Moujahid”.

La trahison racontée par un témoin oculaire

“**Abou Mahmoud**” : Le Martyr Khatchig Havarian

“**John Lulu**”, ou “**John**” : Le Martyr Vicken Aivazian

“**Darwich**” : Le Traître David Davidian

“**Abou Fias**” : Le Traître Aram Vartanian, second responsable du camp “130” : Un camarade

“**Sami**” : Un autre camarade “**Abou Amman**” : Un membre du Front de Lutte Populaire Palestinienne (F.L.P.P.)

“**Ali**” : Le témoin oculaire.

Nous présentons dans les pages suivantes une conversation entre le camarade “**Ali**” et les représentants du Département Sécurité de notre mouvement. Elle porte sur la trahison du mois de Juillet 1983 et décrit l'assassinat des camarades Khatchig Havarian et Vicken Aivazian, membres du Comité Central de notre organisation.

Question : Quand et comment arriva “**John**” ? Qui était avec lui ? Comment fut-il tué ?

Camarade “Ali” : “**John**” et “**130**” arrivèrent en voiture; nous sommes montés nous asseoir, moi, “**Darwich**”, “**Abou Elias**” et “**Sami**”... “**Darwich**” m'a dit de descendre préparer le thé. En même temps “**130**” m'a demandé une boîte d'allumettes. Je suis donc allé la chercher en haut. Soudain “**Darwich**” arriva auprès de moi. Il était troublé (ensuite j'ai su qu'il avait essayé de tirer une première fois sur “**John**” mais son revolver n'avait pas fonctionné; les présents, “**John**” y compris, avaient cru que “**Darwich**” blaguait). “**130**”, lui, me parlait de sa famille.

“**Darwich**” est ressorti et, peu après, un coup de feu a claqué. Plus tard j'ai appris que “**Darwich**” avait tiré dans la rote de “**John**” avec un autre revolver, par la fenêtre et par derrière; “**John**” tournait le dos à la fenêtre... Après le crime, “**Darwich**” est revenu dans ma chambre, m'a tiré dehors pour nous expliquer, à moi et à “**130**”, que “**John**”, “**Abou Mahmoud**” et “**Moujahid**” étaient des mines et que Missag, Haroutioun Kévork, Ara Toranian, Alek Yénikomchian et Baasel approuvaient leur action. Et que, quand “**Moujahid**” et “**Abou Mahmoud**” aussi auraient été éliminés nous allions nous organiser de façon plus rationnelle. Il a demandé à “**130**” devoir Alek [**Yénikomchian, NDT**] lorsqu'il descendrait à Beyrouth, pour que celui-ci lui donne plus de renseignements à ce sujet.

Question: Pourquoi et comment firent-ils sauter le corps de “**John**” ?

Camarade “Ali” : On s'est mit d'accord qu'“**Abou Elias**” aille à la ville “**A**” [**Anjar, NDT**], et explique à nos camarades que “**John**” était décédé d'un accident de tir... Mais “**Abou Elias**”, pour éviter le piège, dit à nos camarades que “**John**” était mort suite à une explosion accidentelle... Le lendemain matin, un camarade nommé “**Abou Amman**”, du camp voisin du Front de Lutte Populaire Palestinienne, nous dit qu'une ambulance viendrait plus tard emporter le corps du martyr, victime de l'explosion. “**Darwich**” a paniqué... Une demi-heure après le départ d'“**Abou Amman**”, “**Abou Elias**” arriva hors d'haleine, et expliqua qu'il avait dit à nos camarades “**A**” que

“John” a été tué à la suite d'une explosion... Apres discussion, “Darwich” et “Abou Elias” décidèrent de faire sauter le corps de "John" pour ne pas être embarrassés devant les camarades qui viendraient tout à l'heure de la ville de “A” ... Et ils parachevèrent leur aïme en faisant exploser le corps inanimé de “John”.

Question : Qu'est ce qui s'est passé quand “Abou Mahmoud” arriva au camp ? Comment a-t-il été tué ?

Camarade “Ali” : “Abou Mahmoud” est arrivé avec l'ambulance. Il a vu le corps de “John” et s'est ému, peu convaincu que “John” soit mort suite à un accident d'explosifs : ce n'était pas la sa spécialité. “Abou Mahmoud” protesta.. Ensuite, aidés du chauffeur, “Abou Mahmoud”, “Abou Elias” et moi avons mis le corps dans l'ambulance... Puis “Abou Mahmoud” monta avec “Abou Elias” dans la chambre du haut pour préparer un rapport... Après quelques minutes “Darwich” les suivit... Pendant qu' “Abou Elias” et “Abou Mahmoud” discutaient, “Darwich” tira un coup de feu dans la tête d' “Abou Mahmoud”, qui fut donc, à son tour, tué lâchement par derrière.

Question : Quand le traître Melkonian arriva au camp... Qu'est ce qu'il a fait?

Camarade “Ali” : Après ce deuxième crime, le corps d' “Abou Mahmoud” fut enterré dans un fossé... Melkonian arriva environ une heure plus tard avec un appareil photographique Lorsqu'il a voulu voir “Abou Mahmoud”, “Darwich” lui a dit en riant que “Abou Mahmoud” aussi avait été éliminé... Ensuite ils ont fouillé le sac d'“Abou Mahmoud”; “Darwich” et Monte l'ont dépouillé de la somme de (x) livres libanaises... Monte, “Abou Elias” et “Darwich” parlaient en anglais pour que je ne comprenne pas.

Question : Qu'est ce que vous avez fait ensuite ? Et comment vous êtes vous séparés ?

Camarade “Ali” : Le soir du martyre d'“Abou Mahmoud”, Monte, “Darwich”, “Abou Elias” et moi nous sommes parts dans la voiture de notre organisation au camp militaire des Turcs. La même nuit Monte et “Abou Elias” partirent pour Chtaura. “Abou Elias” devait partir pour “A” Je ne sais de quel côté Monte est allé. Moi et “Darwich” nous avons passé la nuit dans chez les Turcs. Le lendemain nous sommes retournés à notre camp. “Darwich” brûla certains documents à l'endroit où était enterré “Abou Mahmoud”. Plus tard “Abou Amman” arriva. Je lui ai demandé ainsi qu'à “Darwich” l'autorisation de partir pour “A”. “Darwich” m'a donné environ 150-200 livres syriennes... L'après-midi “Abou Ammar” arriva pour m'amener à Saadnayel. J'ai été interrogé dans deux centres du F.L.P.P. ... Ensuite, me donnant un laissez-passer, ils m'envoyèrent à “A”. Dans cette ville, je suis allé chez ma soeur. Ensuite je suis parti chez un ami, pour qu'il m'amène au centre de notre organisation dont j'ignorais l'adresse... J'y ai retrouvé Garlen Ananian ... Ce dernier a voulu se renseigner sur les événements. Je lui ai raconté les faits. C'était clair qu'il était déjà informé... Lorsque je lui ai demandé des nouvelles d'“Abou Elias”. Il m'a dit que ce dernier était parti le matin à la ville de “B” [Baalbek, NDT] et qu'il reviendrait le lendemain après midi ... Ensuite j'ai quitté le centre et j'ai été hébergé chez ma soeur. Le lendemain j'y suis retourné; un camarade inconnu m'a ouvert la porte. Il n'était pas informé des événements, et ne savait où se trouvait Ananian.

Ce jour là je suis parti chez un autre parent... Au même moment “Abou Eh”> et Ananian sont venus me chercher chez ma soeur... Plus tard avec l'aide de mon parent et par l'intermédiaire de Palestiniens je suis parvenu à “X” et de là je suis retourné à Beyrouth.

Question : Puisque tu connaissais ce projet criminel, pourquoi n'as-tu pas informé “Moujahid”, “Abou Mahmoud” ou “John” du complot qui se tramait dans l'ombre ?

Camarade “Ali” : Je ne savais rien de l'organisation ni de la politique ; car j'étais arrivé récemment au camp. Mon unique devoir était de m'entraîner et de me préparer à une opération suicide contre une cible turque. Je ne savais pas le moment et le lieu de cette attaque. Les traîtres ne connaissaient pas les détails de cette opération non plus. Mais ils essayaient de me corrompre et de m'égarer pour faire échouer ma mission. En même temps ils voulaient me persuader que seul “Moujahid” en tirerait profit. Ils calomniaient tout le temps “Moujahid” le qualifiant de dictateur et de terroriste. Ils disaient que l'idée de libérer l'Arménie par la lutte armée était ridicule; que les aventuristes type “Moujahid” seraient neutralisés par les Palestiniens, les Kurdes, les Tunisiens et le

gouvernement français. Je sentais que certaines choses se passaient dans le camp, mais je ne pouvais rien transmettre aux camarades “Moujahid”, “Abou Mahmoud” et à “John”, car dans ce cas ma vie était en danger. En effet “Darwich” me menaçait de mort. Il exerçait sur moi des pressions pour que je renonce à ma mission suicide. [**Des menaces de mort pour faire renoncer un individu à une mission suicide ... Ah ! le surréalisme de l'Asala ... NDT**]

Je me suis blessé à la main pendant un entraînement et j'ai dû subir une opération chirurgicale. Après ma guérison “John” m'a transféré dans un autre camp d'entraînement, pour que de l'obas j'aie accompli ma mission. Mais “Darwich” m'a suggéré en douce de ne pas partir et de faire croire à “John” que ma blessure me faisait toujours souffrir; la mission a donc été reportée.

Voilà comment les traîtres me démoralisèrent, préparant en même temps leur trahison prochaine.

Question: Te considères-tu comme coupable ?

Camarade “Ali” : Je suis venu au camp pour combattre; j'y suis resté six mois. “Darwich” et Monte calomniaient tout le temps “Moujahid”, “Abou Mahmoud” et “John”. Souvent ces deux là s'isolaient pour discuter. Cela provoquait des irritations dans le camp. Surtout, ils rendaient souvent visite aux Turcs. Moi, j'étais obligé de leur obéir : c'étaient mes responsables.

Je me sens coupable mais il faut dire que je n'avais pas la possibilité de prendre des initiatives. Surtout, j'avais peur qu'ils me tuent aussi.

Question : Comment expliques-tu ton retour au camp... après 6 mois ?

Camarade “Ali” : Les événements m'ont secoué profondément. Pendant les six mois de mon absence, je lisais souvent les journaux et les livres publiés par l'Asala. A la fin j'ai compris qu'il fallait que je rejoigne les combattants. Surtout que des camarades, malgré l'atrocité du complot, s'efforçaient de reprendre le travail révolutionnaire. **Question:** Que souhaites-tu dire de la jeunesse Arménienne ?

Camarade “Ali” : J'invite toute la jeunesse Arménienne à venir renforcer les rangs révolutionnaires de l'Asala, la seule organisation dont la politique soit nette et valable.

Question : Quelle est ton opinion sur les traîtres Monte Melkonian et “Darwich” ?

Camarade “Ali” : Je les considère comme des lâches et des traîtres. Mais ils n'ont pu arriver à leurs fins, puisque l'Asala intensifie la lutte de Libération. Tous ces traîtres et tous ces comploteurs seront sûrement éliminés.

“Une critique des actions armées arméniennes du début des années 70 au 31 décembre 1983.”

Brochure de 126 pages émanant de l'Asala-MR (fin 1986). (Extraits)

L'activité militaire Arménienne depuis 1975

Les conflits locaux

L'ASALA

Le rôle de l'Asala dans les conflits armés locaux a été des plus modestes, quoiqu'une bonne part de sa propagande ait consisté à se dépendre comme une force considérable lors de tels conflits, sans lésiner sur le sensationnel.

Durant la première phase de la guerre civile libanaise, en 1975-76, l'Asala ne comptait qu'une poignée de “membres”; en tant qu'organisation, elle n'a jamais songé à s'impliquer dans ces conflits.

Ce n'est que lors des combats des 10-13 septembre 1979 à Bourj Hammoud entre la communauté Arménienne et les milices chrétiennes (phalangistes et PNL) que quelques "membres" de l'Asala ont commencé à s'impliquer dans les conflits locaux. Et encore, seuls deux "membres" de l'Asala ont-ils joué un rôle actif, de leur propre initiative: l'Asala n'avait jamais pensé prendre position sur de telles affaires et ne leur avait procuré ni armes ni entraînement (après ces affrontements, un fusil FAL et deux armes de poing leur furent attribués). Certes, plusieurs patriotes Arméniens actifs dans la défense de Bourj Hammoud en 1978 et 79 -de leur propre initiative ou en tant que militants des partis traditionnels- ont ultérieurement rejoint l'Asala. Par conséquent, même ceux des "membres" de l'Asala qui ont participé à ces combats l'ont fait avant d'avoir le moindre lien avec l'Armée secrète. La proclamation par l'Asala que cinq Arméniens tués durant ces accrochages (Raffi Balian, Sassounian, etc.) étaient ses "adhérents" est une fabrication sans fondements.

En juillet 1981, dans le sud du Liban, pendant les dix-sept jours de combat contre l'armée d'Israël, l'Asala a joué un rôle des plus limités. Sa participation a consisté à tenir trois postes sur le front de Nabatiyeh, à proximité des localités de Kfir Tonit et de Hamra. Bien que ces postes aient été parfois durement bombardés, qu'ils aient été situés à des points-clés des zones de combat et à portée des incursions hélicoptères des israéliens, les "membres" de l'Asala n'ont jamais eu à ouvrir le feu. Il n'y ont d'ailleurs jamais été à plus de neuf en même temps, et se trouvaient en réalité dans le sud avant le début des combats pour "inspecter" la situation militaire. Pendant l'invasion israélienne du Liban de l'été 1982, l'Asala n'a pas joué non plus le moindre rôle combattif (malgré le souhait de nombre de ses "membres"). Elle s'est limitée à tenir une position près de l'hôtel Saint-Georges, au club sportif des officiers libanais, totalement déserté; ainsi qu'un obscur "poste de garde" en plein Beyrouth, loin des fronts. Les seules munitions tirées par l'Asala sur l'ennemi en trois mois entiers ont été un chargeur de 7.62x54R en direction de lointains bombardiers israéliens. Au grand maximum, 15 "membres" de l'Asala furent assignés à ces postes. Malgré ce rôle des plus modestes, la propagande de l'Asala ne manqua pas de souligner ultérieurement ses soi-disant "combats et sacrifices face à l'ennemi sioniste".

En Iran, l'Asala en tant qu'organisation n'a jamais joué le moindre rôle dans les divers conflits locaux. En dépit de cela, et comme au Liban, des patriotes Arméniens qui avaient de leur propre chef participé aux combats de rue lors de l'insurrection contre le chah en février 1979 et, plus tard, à la résistance Kurde contre le régime de Khomeini, sont devenus par la suite adhérents ou sympathisants de l'Asala.

Jamais, nulle part ailleurs, l'Asala n'a-t-elle joué le moindre rôle dans quelque conflit local que ce soit. L'affirmation par l'Asala que "23 de ses militants étaient tombés au Kurdistan Irakien pendant l'invasion turque de mai-juin 1983" est totalement mensongère. Moujahid (Hagop Hagopian) a toujours pris seul les décisions importantes, et constamment rejeté les propositions d'autres "membres" visant à participer à la défense des communautés Arméniennes là où c'était nécessaire; ainsi qu'aux combats locaux.

A propos des "opérations spéciales" et des actions violentes de l'Asala, jusqu'au 31 décembre 1983

Une lecture attentive de la liste publiée ci-dessous donne une bonne idée de la vie qu'endurent les communautés vivant au milieu de la guerre civile libanaise. Encore les Arméniens ne sont-ils pas les plus touchés et Bourj Hammoud demeure-t-il, d côté de la banlieue sud de Beyrouth, une sorte de petit paradis...

X .R.

Depuis le redémarrage de la lutte armée dans la diaspora Arménienne en 1975, des groupes, et notamment l'Asala, ont exécuté de nombreuses opérations anonymes. Beaucoup de celles-ci étaient à but lucratif, et la plupart dirigées contre d'autres Arméniens. Le plus actif sur ce terrain était l'Asala; ce qui n'empêche que d'autres organisations se sont rendues capables de violences, spécialement contre des Arméniens (par exemple l'exécution de Hovnanes Krikorian à Naba par la FRA (Fédération Révolutionnaire Arménienne / Dachnag) en juillet 1976; les agressions commises par la FRA contre des patriotes Arméniens en 1982, lors des commémorations (du génocide Arménien) du 24 avril, à Los Angeles, Paris Lyon et Téhéran; les innombrables Arméniens rossés dans les locaux de la FRA au Liban, etc.)

La liste qui suit n'est qu'une énumération factuelle d'actes de ce type accomplis par l'Asala et n'aborde pas les actions similaires d'autres groupes, bien qu'elles existent. Il faut pour l'instant que ces faits soient rendus publics des analyses plus détaillées seront réalisables dans l'avenir. La confusion, la désinformation qui entourent les actions de l'Asala imposent en tout cas de faire connaître celles-ci par le détail.

Nous (Asala-MR) nous sommes efforcés de recenser le mieux possible les opérations anonymes de l'Asala même si le manque de données disponibles fait qu'il en manque un grand nombre, peut-être autant que celles décrites ci-dessous. Et comme les informations concernant les quelques actes non revendiqués de l'Asala avant la mi-1980 ne nous sont pas accessibles, notre liste débute en juin 80. Elle ne constitue donc qu'une ébauche de l'activité violente anonyme de l'Asala. Mais même dans ces limites, elle permet d'approcher sérieusement la réalité de cette organisation, même si une liste complète serait plus édifiante encore. De nombreux détails manquent souvent ici : des noms complets, des dates précises par exemple, bien que nous soyons sûrs des événements eux-mêmes. Quand nous ne sommes pas certains d'un fait, nous le mentionnons comme suit :

-?- : Vraisemblablement l'oeuvre de l'Asala,

-??- : Peut, sans certitude, être l'oeuvre de l'Asala, EdF : Extorsion de fonds.

1980

JUIN

Beyrouth. Tentative d'enlèvement de Vartkes Gureghian (ancien membre du Comité central de la FRA, plus tard exclu de la FRA). Motif collecte de fonds illicite au nom de l'Asala, EdF.

JUILLET

Beyrouth. La voiture de Shaha Aharonian (fils du leader du Ramgavar Kersam Aharonian) explose. Motif : a critiqué l'Asala.

. La voiture de Vartkes Gureghian explose. Motif : voir juin 80.

Beyrouth. La Volkswagen de Hagop Krikorian (instituteur, membre du Ramgavar) explose. Motif inconnu.

Beyrouth. La voiture de Souren Khanamirian (député proche de la FRA) échappe à un attentat à la bombe. Motif inconnu.

Beyrouth. La voiture de M. Tokatlian explose au démarrage. Ce dernier perd ses deux jambes. Motif : serait un agent du Deuxième bureau libanais.

Beyrouth. Attentat à l'explosif contre la maison de "Smith" (militant de la FRA). Motif : persécute des militants de l'Asala.

Beyrouth. Attentat à l'explosif contre la " Cafétéria Serop". Motif : le patron critique l'Asala. Bourj Hammoud. Attentat à l'explo. contre la voiture et le magasin de " Hovik " (militant de la FRA). Motif : punition pour une aventure avec une militante de l'Asala en rupture d'organisation, et vol du pistolet de la susdite.

Bourj Hammoud. La BMW de Mamigon Bedros (militant de la FRA et frère de Zaven Bedros, activiste de l'Asala en prison à Londres) explose. Motif : "complicité avec Hovik" (voir ci-dessus).

Beyrouth. Attentat contre la voiture de "Varouj" (propriétaire de "La Presse d'Edvan"). Motif

refus de coopérer avec l'Asala.

AOÛT

Bourj Hammoud. Attentat à l'explo. contre le magasin "Harry" de Hrair DerTortosian (membre du Comité central de la FRA). Motif : membre du Dachnag.

Bourj Hammoud. La voiture de Zaven Karageuzian (dirigeant d'un comité local de la FRA et mafioso notoire) explose. Motif : membre du Dachnag.

OCTOBRE

Bourj Hammoud. Attentat à l'explo. contre la "Pharmacie Saint-Joseph" de Tsolak Tutelian (président du Comité central de la FRA). Motif : membre du Dachnag.

Beyrouth-ouest Destruction par explo. d'un bâtiment proche de la mosquée Abdel Nasser. Service rendu par Hagop Hagopian à l'un de ses amis arabes. Beyrouth. Tentative d'enlèvement de Girair Konalian. Motif : EdF.

Fin 1980

Bourj Hammoud. La seconde voiture de Z Karageuzian explose. (voir ci-dessus, août).

Beyrouth la voiture d'Abou Nabil (responsable local du Fatah) explose. Motif : entretien des contacts directs avec des Arméniens, et menace ainsi le monopole des relations arméno-palestiniennes détenu par Hagop Hagopian.

Beyrouth. Attentat à l'explo. contre la maison (ou la voiture) d'un membre du Ramgavar, M. Hovagimian. Motif : EdF et critique de l'Asala.

DÉCEMBRE

Genève. Gérard Benoît, avocat d'un militant de l'Asala détenu en Suisse, (Alek Yenikomchian), est battu et gravement blessé pour dramatiser l'affaire du "3 Octobre".

1981

JANVIER

Bourj Hammoud Attentat à l'explo. conte le frit fond de Gare Gousepian (militant de la FRA) motif "Dachnag enragé".

Beyrouth. Enlèvement d'un riche Arménien propriétaire d'un commerce. Egalement soumis à un chantage. Après sa libération, comme il tardait à payer sa rançon, attentat à l'explo. contre son commerce. Motif : EdF.

Beyrouth. Attentats à l'explosif contre la boutique "La Perle" et un bureau de change appartenant à Eddy Gostanian (riche membre du Ramgavar). Motif: EdF.

Beyrouth La voiture d'Aram Katchadourian (riche membre du Ramgavar) explose. Motif : EdF.

FÉVRIER

Los Angeles. Deux attentats successifs contre le magasin de tapis des frères Haserjian. Motif : EdF. Les attentats sont ultérieurement revendiqués par l' "Avant-garde intellectuelle des Jeunes-Turcs" (sic).

MARS

Beyrouth L'Opel d'un instituteur, M. Aslanian, explose. Motif : critique l'Asala.

Début 81

Bourj Hammoud. Attentat contre la voiture (ou la maison) de "Jean" (membre du Comité central de la FRA). Motif : aurait battu deux Arméniens qui refusaient de monter la garde aux postes de sécurité.

Bourj Hammoud. La voiture de Shahe Grajian (membre du comité local de la FRA) explose. Motif : a injurié et battu des Arméniens qui n'obéissaient pas aux ordres de la FRA.

Mi-81

Bourj Hammoud. - ? - Attentat contre la boutique "Sardarabad". Motif : le propriétaire aidait des Arméniens à émigrer d'Arménie soviétique. Beyrouth. Attentat à la bombe contre une loge maçonnique. Revendication du "Front pour la libération du Liban du fascisme". Motif inconnu.

JUIN

Banlieue de Beyrouth. Attentat à l'explo. contre l'usine "Junal" d'un riche membre de la FRA, M. Katchadourian. Motif: EdF.

Yanta (Liban, Bekaa). Enlèvement et exécution d'un Kurde d'Irak, militant d'une organisation de résistance, en liaison avec celle-ci. Motif : trahison. Beyrouth. Enlèvement de Hamo Moskovian [militant de l'Asala NDT] . Motif : mettre fin à ses activités hors de l'Asala. Il réussit à s'enfuir, en raison de la légèreté de Hagopian.

JUILLET

Bourj Hammoud. Attentat à l'explo. contre la maison d'un responsable local de la FRA, l'instituteur "Sarkis". Motif: " persécute les patriotes Arméniens".

Bourj Hammoud. Attentat à l'explosif contre la boutique du coiffeur Harout, membre du comité local de la FRA. Motif : membre du Dachnag-, persécute des Arméniens.

Beyrouth. Tentative d'enlèvement de Varant Papazian [fils de Papken Papazian membre du bureau de la FRA; lui-même membre du Comité central de la FRA]. Un camarade arabe qui participait à la tentative est blessé et meurt ultérieurement. Motif : échange de Papazian contre Khatchig Havarian ("Abou Mahmoud", cadre de l'Asala N.D.T.) capturé par la FRA.

Bourj Hammoud. Attentat à l'explo. contre la maison d'un responsable d'un comité local de la FRA, " Levon" . Motif : membre du Dachnag; persécute de jeunes Arméniens.

. - ?? - Tentative d'assassinat d'un député membre de la FRA, Melkon Eblighatian, grièvement blessé. Motif inconnu.

Beyrouth. attaque ratée, au lance-roquette, contre l'ambassade US. en collaboration avec la "Ligue des Travailleurs". Motif : " solidarité contre l'impérialisme".

SEPTEMBRE

Bourj Hammoud. Attentat contre la voiture (ou le magasin) de M. Khitarian (fils de M. Geuze-buyuk). Le même jour, deux autres attentats à Bourj Hammoud contre des cibles Arméniennes. Motif inconnu.

Bourj Hammoud. Attentat contre le magasin de photo de M Tellyan. Motif : EdF

OCTOBRE:

Bourj Hammoud Arsen Vartanian ["Abou Ammar", cadre de l'Asala NDT] est assassiné. Motif : déserteur du mouvement après avoir volé des armes et de l'argent.

Bourj Hammoud. Attentat à l'explo. contre 1 magasin de vêtements de "Sherif" (membre du comité local de la FRAC et contre le hall de à sous de "Harout". Motif : ont injurié de jeunes Arméniens.

FIN 81

Los Angeles. Attentat à l'explosif contre le lieu où devait se tenir la commémoration du 50^e anniversaire de l'ANCRA [Organisme d'émigration Arménien NDTJ]. Motif : protestation contre l'émigration organisée des Arméniens du Proche-Orient.

Bourj Hammoud. Attentat à l'explo. contre boutique de vêtements "John Michaël". Motif EdF.

Beyrouth Attentat à l'explo. contre la boutique d'un orfèvre Arménien. Motif : EdF. (second attentat dans les premiers mois de 1982).

MARS

Beyrouth Enlèvement d'un jeune patriote Arménien aveugle, M. Nishan. Motif: coopérait avec H Moskovian (cf. Juin 81).

Paris. Tentative d'assassinat de Hamo Moskovian.

Bourj Hammoud Enlèvement de Georgik et de Mori. Motif :coopèrent avec Hamo Moskovian.

AVRIL

Beyrouth. Bombe à l'agence France Presse. Motif silence sur l'Asala.

MARS OU AVRIL

Beyrouth. Jet de grenades contre deux centres de la FRA. Motif : tentes Dachnag. Un blessé

MAI

Beyrouth. Tentative d'assassinat de Hamo Moskovian, blessé à la jambe. Son ami Kevor Ananian est tué.

JUILLET

Beyrouth Attentat à la grenade (dégâts matériels) contre Hagop Yenikomchian (frère d'Alek Y. et dirigeant d'un comité de la FRA) et un de ses amis Arménien. Motif inconnu.

Beyrouth. Tentative d'attentat (tir de roquette) contre l'ambassade US. Motif : trois militants de l'Asala emprisonnés à Los Angeles.

Beyrouth. "Nishan" (voir Mars 82) est assassiné.

Beyrouth. Attaque à la grenade contre l'école Arménienne "Jemaran". Quatre Arméniens blessés. Motif : appartient au Dachnag.

AOUT

Beyrouth . Un militant de l'Asala, Sarkis Kiulkhandjian "Khomeini" est exécuté. Motif : haine personnelle de Moujahid.

DECEMBRE

Athènes. Attentat raté contre le bureau de Kuwait Airlines. Deux militants de l'Asala hors de combat Karnik Varhadian est tué, Vahe Khutaverdian est blessé et emprisonné. Motif : service rendu à la Libye.

Bourj Hammoud. Khatchig Basmadjian "Ghambur Khatchig", responsable local de la FRA, est assassiné. Motif : a tenté d'infiltrer un espion, Socrat Demirjian, dans l'Asala.

1979-82

De nombreuses attaques à main armée de magasins et de riches Arméniens sont commises en Iran, pour y financer l'activité des camarades. A une échelle plus réduite, des actions similaires sont commises au Liban et dans d'autres communautés.

MARS

Paris. Echec du piégeage de la voiture d'Ara Toranian. Motif : critique la direction de l'Asala.

AVRIL

Toronto. Echec d'une opération colis piégé visant Haroutioun Kevork. Motif : critique la direction de l'Asala.

OCTOBRE

Beyrouth Attentats à la bombe contre deux magasins du quartier Hamra "Momdjian" et "Maximara" appartenant à M. Deyirmendjian. Motif : EdF.

DECEMBRE

Paris. Nouvel échec d'une tentative de piégeage de la voiture d'A. Toranian.

MARS

Beyrouth -ouest. Attentat à la bombe contre un centre de la FRA.

Beyrouth-ouest. Jet de grenade contre le centre Ara Yerevanian (appartenant à la FRA).

JUILLET

Beyrouth-ouest. Jet de grenade à l'entrée de l'école Jemaran, appartenant à la FRA. Idem une semaine plus tard. Beyrouth-ouest. Incendie et destruction du dépôt de papier d'un journal proche de la FRA.

A propos des opérations inventées par l'Asala

L'Asala a souvent -habituellement même- usé du mensonge comme d'une arme de propagande: les opérations réelles de l'Armée secrète elles mêmes ont été magnifiées dans ses communiqués.

C'est pourquoi la liste suivante se propose d'énumérer les "opérations" revendiquées par l'Asala et purement et simplement inventées, à partir de listes d'attentats (de 1975 à 1979) publiée début 1980, et d'une seconde liste portant sur les années 1980-81 parue dans "Hayastan" d'avril - mai 1982. Comme aucune liste officielle d'attentats n'existe pour 1981-83, nous n'avons mentionné pour ces deux années que les inventions les plus flagrantes. (Ici s'achève notre traduction du texte de l'Asala-MR.)

Aligner plusieurs pages d'opérations - bidon serait fastidieux, une fois dissipé le sentiment d'admiration pour les facultés inventives de Hagopian et consort. J'ai préféré publier la liste des actions de l'Asala telle que je l'avais établie dans "La Nébuleuse" après vérifications et recoupements soigneux, en encadrant les attentats :

- . Ou bien froidement inventés,
- . Ou bien perpétrés par d'autres (Arméniens, Libanais, Kurdes, etc.) et "squattés" par l'Asala.

On remarquera que le total des opérations authentiques de l'Asala reste impressionnant, malgré les dénigrement des ex-camarades de l'Asala-MR.

Principaux attentats de l'Asala (et de ses sous-marques) 1975-1984

1975

janvier : Attentat à la bombe, à Beyrouth, contre le siège du Conseil mondial des Eglises.

Septembre : Par un tract adressé à l'A.f.p. d'Athènes, l'Armée secrète arménienne pour la libération de l'Arménie annonce, le 17 septembre, sa naissance formelle : " Le temps est arrivé pour notre peuple de se redresser et d'exprimer sa volonté au moyen de la lutte révolutionnaire armée, seule solution pour réagir contre la menace turque réactionnaire. "

Octobre : L'Asala annonce son entrée en action par un communiqué émanant de Beyrouth.

Assassinat, à Vienne, de l'ambassadeur de Turquie.

Assassinat, à Paris, de l'ambassadeur de Turquie et de son chauffeur.

Ces deux attentats sont revendiqués par un appel téléphonique à l'A.f.p. de Beyrouth. Celui de Vienne au nom du " Commando Boldikian : une militante tuée à Beyrouth le 21 septembre dernier ". Celui de Paris par le "Commando Kurken Menikian ", un militant détenu dans les prisons de l'impérialisme américain ". En conclusion : " L'Armée secrète arménienne fait savoir qu'elle poursuivra ses ennemis impérialistes et leurs alliés turcs dans toutes les parties du monde. Attendez-vous prochainement à de nouvelles opérations. "

Décembre : Attentat - tir de roquette - à Beyrouth, contre l'ambassade de Turquie.

1976

Février : Assassinat, à Beyrouth, du premier secrétaire de l'ambassade de Turquie " espion turc en contact avec les services de renseignement sionistes - impérialistes ". Le lendemain, à Beyrouth, trois diplomates turcs sont blessés dans une fusillade. Mai : Attentats à la bombe, à Zurich, contre le consulat de Turquie et une banque turque.

1977

Mai : Attentat à la bombe, à Paris, contre l'Office du tourisme turc. Octobre : Mitrillage, à Athènes, de voitures diplomatiques turques.

1978

Août : Attentat à la bombe, à Istanbul, sur le pont de Galata.

Octobre : Attentat à la bombe à Istanbul sur un débarcadère.

Décembre: Attentat à la bombe, à Genève, contre les locaux des Turkish Airlines (Thy).

1979

Mai : Attentat à la bombe (2 bombes), à l'aéroport d'Istanbul, juste avant (arrivée d'un officiel américain. juillet : Trois attentats à la bombe, à Paris, contre l'Office du tourisme turc, Thy, et le service du travail de l'ambassade. Août : Attentat à la bombe, à Genève, contre le consulat général de Turquie. Attentat à la bombe, à Francfort, contre Thy.

Septembre : Deux bombes sont désamorçées avant d'exploser dans les lavabos de l'aéroport d'Ankara.

Octobre : Attentat à la bombe, à Milan, contre Thy. Attentat à la bombe, à Copenhague, contre Thy. Attentat à la bombe, à Rome, contre Thy.

Novembre : Attentats à la bombe, à Paris, contre les bureaux de Thy, Klm. et Lufthansa.

Attentats à la bombe, à Madrid contre les bureaux de British Airways, T.w.a., et Alitalia.

Décembre: Attentat à la bombe, à Un res, contre Thy.

Attentat à la bombe, à Rome, contre Air France, Iran Air, British Airways, Philippine Airlines, et l'Office du tourisme des Etats-Unis.

1980

Février : Attentats à la bombe, à Rome, contre les bureaux de Swissair, Lufthansa et El Al.

Mars : Attentats à la bombe à l'Office de tourisme turc : 2 morts, 15 blessés.

Avril : Attaque à la roquette, à Marseille, contre le consulat de Turquie. Juillet : Assassinat, à Athènes, d'un attaché d'ambassade turc et de sa fille.

Août : Attaque contre le consulat de Turquie à Lyon. Un tireur blesse 5 personnes.

Septembre : Tentative d'assassinat, à Paris, à son domicile, de l'attaché de presse de (ambassade de Turquie, qui est grièvement blessé.

Octobre : Une bombe (en fabrication) explose dans un hôtel de Genève, blessant deux Arméniens, Alec Yenikomchian (grièvement) et Suzy Macheredjian (citoyenne américaine, légèrement). Ils retournent à Beyrouth après leur condamnation en février 1981.

Attentat à la bombe, à Londres, au Centre suisse de Leicester Square.

Attentat à la bombe, à Milan, contre Thy et une société d'édition italienne.

Attentat à la bombe, à Londres, contre Thy.

Attentat à la bombe contre l'Office de tourisme suisse de Paris.

Attentat à la bombe, à Beyrouth, contre les locaux de Swissair.

Attentat à la bombe, à New York, contre la mission turque à l'Onu.

Série d'attentats, à Beyrouth, contre l'ambassade de Suisse, la résidence de l'ambassadeur et la voiture de l'attaché de presse de l'ambassade.

Attentats à la bombe, à Los Angeles, contre le consulat de Turquie et une agence de voyages turque.

Attentat à la bombe, à Madrid, contre les locaux d'Alitalia. Attentat à la bombe, à Marseille, contre le consulat suisse.

Novembre : Attentat à la bombe, à Rome, contre les bureaux de Swissair et de l'Office de tourisme suisse : 7 blessés.

Attentat à la bombe, à Strasbourg, contre les locaux du consulat de Turquie. Acte revendiqué conjointement par l'Asala et un groupe révolutionnaire kurde.

Attentat à la bombe, à Genève, contre le palais de justice. Deux attentats à la bombe, à Rome, contre Thy.

Attentat à la bombe, à Genève, contre le siège de l'Union des banques suisses.

Décembre : Attentats à la bombe, à Madrid, contre les locaux de Swissair et de la T.w.a.

Attentats à la bombe, à Londres, contre Swissair et l'Office de tourisme suisse.

Attentat à a bombe, à Beyrouth, contre le Crédit suisse.

1981

janvier : Un diplomate turc est blessé, à Paris, dans l'explosion de sa voiture (piégée).

Attentats à la bombe, à Milan, contre les locaux de Swissair et de l'Office de tourisme suisse.

Février : Attentat à la bombe, à Paris, contre Air France et T.w.a.

Mars : Assassinat, à Paris, de deux diplomates du consulat général de Turquie.

Avril : Attentat, à Copenhague, contre un diplomate du consulat général de Turquie, qui est blessé.

Mai : Attentat à la bombe contre un rentre culturel arménien à Paris. Revendiqué par l' "Armée islamique révolutionnaire turque".

Juin : Assassinat, à Genève, d'un secrétaire du consulat de Turquie. Arrestation de Mardiros Jamgotchian.

Attentat à la bombe, à Téhéran, contre les bureaux de Swissair.

Attentat à la bombe, à Los Angeles, contre la Swiss Bank Corporation.

Attentat à la bombe contre l'église arménienne d'Issy-les-Moulineaux.

Revendiqué par l' "Armée islamique révolutionnaire turque".

juillet : Attentat à la bombe, à Bagdad, contre les bureaux de Swissair.

Attentat à la bombe contre le bâtiment de l'Assemblée fédérale suisse, à Berne.

Attentat à la bombe, à Zurich, dans l'aéroport : 5 blessés.

Attentat à la bombe, à Lausanne, dans un grand magasin 23 blessés.

Attentat à la bombe (2 bombes), à Genève, dans la gare 1 mort, 4 blessés graves.

Août : Attentat à la bombe, à Copenhague, contre les bureaux de Swissair : 1 blessé.

Attentat à la bombe, à Paris, contre les bureaux de la compagnie aérienne grecque Olympic Airways. (Provocation ? Pression indirecte?)

Attentat à la bombe, à Los Angeles, contre les bureaux de la Compagnie suisse d'instruments de précision.

Septembre : Attentat à la bombe, à Copenhague, contre Thy.

Attentat à la bombe, à Téhéran, contre l'ambassade suisse. Prise d'otages, à Paris, dans le consulat général de Turquie : 1 mort, 1 blessé grave.

Octobre : Attentats à la bombe, à Genève, contre la poste centrale et le palais de justice.

Attentat à la bombe, à Madrid, contre les bureaux d'Alitalia.

Attentat à la bombe, à Londres, contre Thy. A Rome, un diplomate turc est blessé par balles.

Attentat à la bombe, à Paris, contre un restaurant des Champs-Élysées, le Fouquet's.

Attentat à la bombe, à Paris, contre un cinéma, le Berlitz.

Novembre : Attentat à la bombe, à Madrid, contre les bureaux de Swissair : 3 blessés.

attentats à la bombe. à Beyouth, contre Air France, le centre culturel français, la banque libano-française, la Fransabank et de l'Union des banques à Paris.

Attentats à la bombe, à Paris, contre un parking des quais de la Seine, un restaurant boulevard Saint-Michel, la consigne de la gare de l'Est : 2 blessés.

Janvier : Attentat à la bombe contre le siège d'un journal canadien d'Ottawa, le Globe & Mail. Attentat à la bombe contre le bureau du consul honoraire de Turquie à Ottawa, un Canadien. Attentat à la bombe contre une usine de Nyon (Suisse); dégâts importants. Voiture piégée, à Genève, devant le palais de justice.

Dégâts matériels. Attentats à la bombe, à Paris, contre deux succursales bancaires. Avril : L'attaché commercial de l'ambassade de Turquie à Ottawa est mortellement blessé, alors qu'il montait dans sa voiture.

Mai : Attentat à la bombe, à Los Angeles, contre une banque suisse. Arrestation à Los Angeles de 3 militants de l'Asala, qui plaçaient une bombe devant les locaux d'Air Canada, à l'aéroport.

Juillet : Vague d'attentats (signés Orly) à Paris

Attentat à la bombe, à Paris, contre deux cafés du Quartier latin.

Attentat à la bombe, à Paris, contre un café du Quartier latin, le Pub Saint-Germain.

Un commando de 3 hommes, dirigé par Levon Ekmedjian, , attaque, à Ankara, l'aéroport d'Esenboga prend 23 personnes en otage (9 morts, 82 blessés).

Ultérieurement (septembre 1982) Ekmedjian sera condamné à mort et pendu (29.1.83).

Assassinat, à Ottawa, de l'attaché militaire turc.

1983

Janvier : Attentat par jet de grenade, à Paris, contre Thy.

Février : Attentat à la bombe, à Paris, contre les bureaux d'une agence de voyages travaillant avec la Turquie.

Mai : Attentat à la bombe, à Bruxelles, contre Thy et l'Office de tourisme turc.

Juin : Attaque à la grenade et à l'arme automatique, à Istanbul, dans le Bazar : 5 morts, 23 blessés.

Juillet : Assassinat, à Bruxelles, d'un attaché de l'ambassade de Turquie.

Attentat à la bombe, à Paris, dans l'aéroport d'Orly 8 morts, 56 blessés.

Attentat à la bombe, à Téhéran, contre les bureaux d'Air France et la mission commerciale française.

Le lendemain, nouvel attentat contre la mission commerciale française à Téhéran.

Août : Deux attentats à la bombe, à trois jours d'intervalle, à Téhéran, contre l'ambassade de France.

Septembre : Destruction par explosif, à Téhéran, d'un véhicule de l'ambassade de France.

Octobre : Echec d'une attaque, à Beyrouth, contre l'ambassade de Turquie.

1984

Février : Un homme d'affaires britannique est assassiné à Téhéran.

L'Asala prétend l'avoir confondu avec un diplomate français, son voisin.

Mars: Un Arménien est tué, à Téhéran, alors qu'il fixait une bombe sous la voiture d'un diplomate turc.

Deux diplomates turcs blessés par balles à Téhéran.

Avril : Assassinat, à Téhéran, d'un homme d'affaires turc.

Attentats de l'Asala

Type d'actions

Attentats par explosif (+ 2 jets de grenades et 2 tirs de roquettes)	Assassinat d'une personnalité précise par un commando (opération ponctuelle)	Actions de commandos sacrifiés
121	21	4

Localisation des attentats (quelle que soit la cible)			
Europe occidentale		Moyen-Orient et autres	
France	35	Liban	15
Italie	20	Iran	13
Suisse	15	Turquie	6-
Espagne	8	Etats-Unis	6
Gde-Bretagne	6	Canada	5
Danemark	4	Irak	1
Belgique	3		
Grèce	2		
R.F.A.	1		
Autriche	1		

Pays ou communautés visés (quelle que soit la localisation)			
Turquie	59	Rép. Féd. Allemagne	2
Suisse	34	Conseil mondial	
France	24	des Eglises	1
Etats-Unis	4	Grèce	1
Italie	4	Pays-Bas	1
Communauté arménienne	2	Iran	1
Gde-Bretagne	2	Israël	1
Canada	2	Philippines	1 j

L'Asala-MR, sur la mort de “Hagop Hagopian”

“Le 28 avril 1988, le sinistre chef de ce qui restait de l'Armée Sexe Arménienne a été assassiné à Athènes par deux tueurs non identifiés.

C'est en tant que porte-parole de l'Asala, , que représentant de la jeunesse rebelle Arménienne en exil qu'Hagop Hagopian devint une figure mythique à la fin des années 70.

Il ne fut cependant qu'un opportuniste ne considérant la juste cause Arménienne que comme un vecteur d'ambition personnelle, ce qui conduisit à l'inévitable éclatement de l'Asala en 1983.

Minas Ohanessian s'engagea d'abord dans la Résistance Palestinienne, plus pour oublier une jeunesse agitée que suite à une prise de conscience politique ou patriotique (...). Il combattit dans les rangs du Commandement des Opérations Spéciales à l'Etranger du FPLP dirigé par Wadi Haddad, une organisation anarchiste dépourvue de tout projet politico-militaire.

Par malchance, une poignée d' “intellectuels” Arméniens marginaux s'associèrent à lui et, sans beaucoup d'efforts, ils n'eurent qu'à jouer ensemble sur le besoin accru d'engagement de la jeunesse Arménienne. Or celle-ci, malgré sa maturité politique, n'avait pas l'expérience nécessaire pour démasquer Ohanessian.

Bientôt ce dernier entra en conflit avec ces “intellectuels” et les exclut de l'Asala. C'est ainsi que depuis l'origine, deux forces coexistèrent au sein de l'Armée secrète: Ohanessian contrôlant l'aspect matériel des choses et l'ensemble des “membres” formant le potentiel humain du groupe. L'histoire de l'Asala. est celle de l'affrontement entre ces deux forces. Les camarades patriotes,

eux, ont tenté de mener un combat constructif tandis qu'Ohanessian, mu par des sentiments égoïstes, en exploitait les résultats à son propre profit. ”

ANTIDOTES	1
Le “songe exotique” de la Fraction armée rouge	1
Patriotisme basque	1
EXCLUSIF : Cellules communistes combattantes	2
Comment tombe une organisation trop bavarde	2
ANNEXES	8
Octobre 84	8
Décembre 84	8
Janvier 85	8
Mai 85	8
Octobre 85	8
Novembre 85	8
Décembre 85	9
GLOSSAIRE	9
La Chute de la maison Hagop	9
INTRODUCTION	9
L'Asala sur -et contre- elle-même	9
La communauté arménienne du Liban	10
Les “mémoires ” de Hagopian	10
La crise de juillet 1983	11
“LES MÉMOIRES DU DIRIGEANTMARTYR”	11
Deux mots d'introduction	11
Introduction, de la plume de Hagop Hagopian	12
Première Partie : MA JEUNESSE, MON ENGAGEMENT POLITIQUE	14
Seconde Partie : AVEC LES PALESTINIENS	17
L'occupation de l'ambassade du Japon à Koweït	17
Troisième Partie : LES DEBUTS DE L'ASALA; SES PREMIÈRES OPÉRATIONS	27
Quatrième Partie PREMIERS CONTACTS INTERNATIONAUX; L'ASALA, L'ITALIE, LE FATAH	30
Une Invitation décevante	30
Alek Yenikomchian à Rome	32
Cinquième Partie : FRAGMENTS DIVERS	30
Garabed Pachabedian	36
Charles Villeneuve à Beyrouth	37
“LA RÉALITÉ”	38
Brochure de l'Asala-MR publiée à la fin de 1984	38
PRÉFACE	38
Chapitre 1 : Création et cinq premières années de l'Asala L'ère de l'insignifiance	39
L'atmosphère dans la diaspora avant 1975	39
Moujahid	40
La naissance de l'Asala	40
Premier assassinat politique, inactivité subséquente	41
Le premier congrès Arménien, les premières ouvertures internationales et une vague d'attentats	41
Chapitre 2 : La renaissance de l'Asala, de 1980 jusqu'à l'apothéose de “Van: une période plutôt positive et progressiste.	42
La maladie de Hagop Darakjian; vague d'adhésions nouvelles	42
Des opérations plus nombreuses et plus audacieuses; l'afflux militant du “ 3 octobre” ; l'Asala en plein développement	43
Création de la tendance patriotique, sa coexistence avec le système de Moujahid	44
L'opération de Genève et le “9 Juin”	45
La réunion de l'été 1981	46
Moujahid contrôle la propagande, et impose une politique provocatrice	47
L'opération “Van” et ses conséquences	47
Chapitre 3 : De “Orly 1981 ” A “Orly 1982”	49
La tendance négative s'affirme : .Orly 1981”	49
Le déséquilibre des pouvoirs s'accroît	50
L'interview de “Hagop Hagopian”	51
L'affaire Hamo	51

Optimisme autour de l'Asala; pessimisme dans ses rangs	51
Nouveaux revers et exécution de camarades	52
L'opération Esenboga	53
L'heure de la régression irréversible	54
Chapitre 4 : Fuite de Beyrouth - le drame d'Orly 1983 : le désastre total	54
L'alliance avec Abou Nidal, éloignement de la communauté	55
Les retombées d' "Orly 1982 " en France	55
Scission définitive des "Mouvements Populaires; réaction de Moujahid	56
Le Front Démocratique	57
La situation des sympathisants de l'Asala en Iran	57
Attentats turcs et conduite irresponsable de Moujahid	59
Varoujan entreprend des opérations "anti-turques" en France	59
L'absurde massacre du bazar d'Istanbul	60
Le carnage d'Orly-1983 et la répression en France	60
Chapitre 5 : La gestation et la naissance du mouvement révolutionnaire	61
Un triste héritage	61
Moujahid va plus loin	62
La communauté Arménienne d'Iran sacrifiée à l'hystérie anti-française	63
Rage meurtrière contre les patriotes	64
Le fiasco de Beyrouth	64
Malgré la déchéance, l'espoir persiste	65
Conclusion	65
La dimension politique	66
La dimension militaire	68
Les problèmes d'organisation	70
Post-scriptum	72
Rapport : Rédigé par "Moujahid" (Minas Ohanessian, également "Hagop Hagopian")	73
Introduction	73
David Davidian	75
Aram Vartanian	76
L'échec de Londres	76
Garlen Ananian	76
Davidian, Melkonian et les Turcs	76
Les assassinats	77
Enquête sur les assassinats	78
La trahison racontée par un témoin oculaire	82
Brochure de 126 pages émanant de l'Asala-MR (fin 1986). (Extraits)	84
L'activité militaire Arménienne depuis 1975	84
Les conflits locaux	84
A propos des "opérations spéciales" et des actions violentes de l'Asala, jusqu'au 31 décembre 1983	85
A propos des opérations inventées par l'Asala	89
Principaux attentats de l'Asala (et de ses sous-marques) 1975-1984	90
L'Asala-MR, sur la mort de "Hagop Hagopian"	94